

OEUVRES DRAMATIQUES

DU

COMTE ALFIERI.

PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

OEUVRES DRAMATIQUES

DU

COMTE ALFIERI,

TRADUITES DE L'ITALIEN,

PAR C.-B. PETITOT.





TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ GIGUET ET MICHAUD, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6, AU COIN DE LA RUE BAILLIF.

1802. — (AN 10.)



BRUTUS Ier.,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

BRUTUS.
COLLATIN.
TITUS.
TIBÉRIUS.
MAMILIUS.
VALÉRIUS.
PEUPLE.

(La scène est dans le Forum.)

BRUTUS Ier.,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

BRUTUS, COLLATIN.

COLLATIN.

Brutus, où veux-tu m'entraîner ? Rends-moi, ah ! rends-moi ce fer encore fumant d'un sang adoré.... laisse-moi-le plonger dans mon cœur...

BRUTUS.

Ah ! je le jure, ce fer, désormais sacré, sera teint d'un autre sang, avant que de l'être du tien. Cependant viens dans le Forum, étonner Rome entière, par le spectacle de ton désespoir et de ma juste fureur.

COLLATIN.

Non, laisse-moi. Je veux me soustraire aux

regards du peuple. Ma douleur est si grande, que toute consolation est inutile. Ce fer, ce fer seul peut mettre fin à mes maux.

BRUTUS.

Collatin, une vengeance terrible, éclatante, pourroit les adoucir.—Tu l'auras, je le jure. O chaste sang d'une romaine innocente, autant que courageuse, de toi naîtra la liberté de Rome!

COLLATIN.

Ah! pourrois-je encore avoir tant d'espérance! Une vengeance terrible avant de mourir....

BRUTUS.

L'espérance! aies-en la certitude. Ce jour, cet instant si desiré, est donc à la fin arrivé. Je puis donc aujourd'hui accomplir le sublime projet conçu depuis si long-tems. D'époux malheureux et outragé, tu peux devenir le vengeur de Rome. Toi-même tu béniras ce sang innocent; et, si alors tu veux périr, ton sang coulera pour la patrie... Oui, pour la patrie. Brutus veut aujourd'hui s'unir à toi pour la faire renaître, ou périr à tes côtés dans cette haute entreprise.

COLLATIN.

Oh! quel nom sacré tu viens de prononcer. La patrie !.. pour elle seule je puis consentir à survivre à mon épouse.

BRUTUS.

Eh bien ! conserve donc ta vie; unis tes efforts aux miens. Un Dieu m'inspire, un Dieu me donne une audace surnaturelle; une voix crie au fond de mon cœur: « C'est de Collatin, c'est de Brutus que Rome attend l'existence et la liberté. »

COLLATIN.

Cet espoir est sublime, il est digne de Brutus; je serois un lâche si je le trahissois. Ou la patrie, soustraite au joug infâme des Tarquins, recevra de nous une nouvelle vie, où nous périrons avec elle, après nous être vengés.

BRUTUS.

Libres ou non, nous ne périrons désormais que vengés et couverts de gloire. Tu n'as pas entendu mon serment, le serment que j'ai fait en arrachant du cœur palpitant de Lucrèce le poignard que tu vois encore dans ma main. L'excès de la douleur te rendoit insensible,

tu n'as pu l'entendre dans ton palais. Tu m'entendras bientôt le répéter ici d'une manière plus terrible, à la vue de Rome entière, et sur le corps inanimé de ta malheureuse épouse. Déjà le soleil se lève, déjà les citoyens remplissent le Forum. Valérius a pris soin de répandre le bruit de cette affreuse catastrophe. L'étonnement, la rage, seront au comble, quand on verra une femme aussi jeune que belle, victime volontaire de l'honneur et de la vertu. Je me fie autant à la fureur du peuple qu'à la mienne. Mais toi, aujourd'hui, tu dois t'élever au-dessus de l'humanité; tu pourras détourner tes regards de cet horrible spectacle, ta douleur t'y forcera; mais il faudra rester près du corps de ton épouse. Ton désespoir muet, plus encore que mes discours, excitera la pitié et la rage du peuple opprimé.

COLLATIN.

O Brutus! le Dieu qui parle par ta bouche a déjà changé ma douleur en un courroux implacable et sublime. Les dernières paroles de Lucrèce retentissent d'une manière terrible à mon oreille, et pénètrent jusqu'au fond de mon cœur. Serai-je donc moins courageux pour la venger, qu'elle pour s'arracher la vie?

C'est dans le sang seul des infâmes Tarquins que je veux laver la honte du nom que je partage avec eux.

BRUTUS.

Et moi aussi je suis né de leur sang impur. Mais Rome verra que je suis son fils, et non celui de la sœur de Tarquin. Tout le sang des tyrans qui coule encore dans mes veines, je veux le renouveler, en le versant pour la patrie. Mais déjà la foule du peuple s'accroît, et s'avance vers nous; il est tems de parler.

SCÈNE II.

BRUTUS, COLLATIN, LE PEUPLE.

BRUTUS.

Romains, accourez; j'ai de grands évènemens à vous apprendre. Accourez tous.

LE PEUPLE.

O Brutus! ce que l'on dit est il vrai?

BRUTUS.

Regardez: voilà le poignard encore fumant du sang innocent d'une chaste Romaine, qui s'est elle-même arraché la vie. Voilà son époux: il répand des larmes, il se tait, il

frémit. Il vit encore, mais il vit pour la vengeance ; il vit pour voir déchirer par vous ce lâche Sextus, ce tyran sacrilège, dont l'infâme amour a profané la vertu la plus pure : et moi, comme lui, je ne supporte la vie, que dans l'espoir de voir Rome libre, et délivrée enfin du joug des Tarquins.

LE PEUPLE.

Entendit-on jamais une catastrophe plus terrible !...

BRUTUS.

Je vous vois tous immobiles, et dans votre étonnement, arrêter vos yeux baignés de larmes sur cet époux malheureux. Oui, Romains, regardez-le. Vous pères, frères, époux, voyez en lui l'infamie qui vous attend. Dans l'excès de son malheur, il ne doit pas se donner la mort, et cependant il ne peut vivre sans être vengé... Mais l'abattement, les larmes sont inutiles. Romains, tournez sur moi vos regards, sur moi qu'anime la fureur. De mes yeux pleins de feux jailliront peut-être quelques étincelles qui vous enflammeront pour la liberté..... Je suis Junius Brutus ; vous m'avez cru insensé, parce que je feignois de l'être, lorsque je traînois des jours in-

fâmes à la cour des tyrans; je le feignois pour soustraire un jour Rome et moi à leur affreux pouvoir. Enfin le jour est arrivé; la voici, l'heure marquée par les dieux pour l'exécution de cette magnanime entreprise. D'esclaves que vous étiez, il ne tient qu'à vous, dès ce moment, de devenir hommes. Moi je ne demande que de mourir en vous défendant, pourvu que le premier je meure libre et citoyen Romain.

LE PEUPLE.

Ah! qu'avons-nous entendu? quelle dignité, quelle force dans ses discours!... O ciel! Mais nous sommes sans armes; comment résister aux satellites des tyrans?...

BRUTUS.

Vous, sans armes? Que dites-vous? Eh quoi! vous connoissez-vous si peu vous-mêmes? Elle existoit déjà dans vos cœurs cette haine juste et implacable contre les infâmes Tarquins. Vous avez maintenant sous les yeux l'horrible, le malheureux, le dernier exemple de leur puissance cruelle et absolue. La fureur de Collatin, la mienne, exciteront votre fureur, la soutiendront et la dirigeront. Vous êtes décidés à être libres, et vous vous

plaignez d'être sans armes? et vous calculez les forces des tyrans? Quelles sont donc leurs forces ? quelles sont donc leurs armes? — Les forces romaines, et les armes romaines. Eh bien ! est-il maintenant un Romain qui n'aime mieux mourir mille fois que de prendre les armes, soit à Rome, soit dans les camps, pour les oppresseurs de la patrie? D'après mes conseils, Lucrétius a volé au camp, tout couvert encore du sang de sa fille. Au moment où je vous parle, les braves légions qui assiègent Ardée l'ont vu, elles l'ont entendu ; et certes, à sa vue, à ses discours, elles auront tourné leurs armes contre le tyran, ou du moins abandonné son camp et ses drapeaux pour accourir à notre défense. Vous, citoyens, consentez-vous à céder à d'autres l'honneur de lever les premiers l'étendard contre les Tarquins?

LE PEUPLE.

Ah! de quelle fureur juste et magnanime tu sais enflammer nos cœurs! — Et que pouvons-nous craindre si nous voulons tous la liberté?

COLLATIN.

Votre noble indignation, vos murmures

me rappellent entièrement à la vie. Je ne puis rien ajouter..., les larmes.... les sanglots... étouffent ma voix..... Mais mon glaive parlera pour moi, je le tire le premier, et désormais le fourreau m'en devient inutile. O fer! mon unique espérance, je jure de te plonger dans le sein des tyrans, ou de te tourner contre moi-même. Pères, époux, suivez-moi les premiers..... Mais, ô dieux! que vois-je?... (1)

LE PEUPLE.

O spectacle affreux! Dans le Forum, le corps de cette Romaine.

BRUTUS.

Oui, Romains, fixez, si pourtant vous en avez le courage; fixez vos yeux sur ce cadavre. Ce corps froid, inanimé, cette plaie horrible et généreuse, ce sang pur et sacré, ah! tout doit vous crier: « Dans ce jour, » soyez libres, ou mourez, vous n'avez pas » d'autre espérance. »

(1) Dans le fond du théâtre on voit le corps de Lucrèce, porté et suivi par la multitude.

LE PEUPLE.

Oui, tous nous voulons être libres, ou mourir.

BRUTUS.

Ecoutez donc Brutus. Il élève sur cette femme innocente et courageuse ce même poignard qu'il a tiré de son flanc. Entendez-le répéter à Rome le serment qu'il a déjà fait sur ce corps expirant. « Tant que j'aurai un fer, tant que je respirerai, jamais aucun Tarquin ne rentrera dans Rome, je le jure, et jamais aucun homme n'aura le nom exécrable de roi, ni la puissance royale. Que les Dieux lancent sur moi la foudre, si je ne dis la vérité. Je jure encore, de rendre libres, égaux et citoyens, tous les habitans de Rome. Je serai citoyen, et rien de plus. Les lois seules gouverneront, et je leur obéirai le premier. »

LE PEUPLE.

Les lois, oui les lois seules, nous le jurons tous. Puissions-nous éprouver un sort plus funeste que celui de Collatin, si nous sommes parjures!

BRUTUS.

A ces discours, je reconnois de véritables Romains. Vous êtes tous unis, vous n'avez

qu'une seule volonté, il n'y a plus ni tyrannie, ni tyrans. Maintenant, il suffit de leur fermer les portes de la ville, puisque la fortune, qui nous favorise, les a déjà éloignés de Rome.

LE PEUPLE.

Le sénat et les consuls gouverneront pendant un tems limité. Ils nous guideront par leurs conseils prudens, et nous leur consacrerons nos bras, nos armes et notre courage.

BRUTUS.

C'est en votre présence auguste et sacrée que nous délibérerons sur les affaires les plus importantes. On ne doit rien cacher à un peuple-roi. Mais il est juste que les sénateurs et les patriciens soient aussi consultés sur toutes choses. Ils sont encore dans la terreur que leur a inspirée un sceptre de fer. Vous devez les appeler à concourir à votre généreuse entreprise. Nous allons donc, dans peu d'instans, rassembler en ce lieu le peuple et les patriciens, et donner des bases inébranlables à la liberté.

LE PEUPLE.

C'est aujourd'hui, pour la première fois, que nous existons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

BRUTUS, TITUS.

TITUS.

Mon père, tous les patriciens, ainsi que vous l'avez ordonné, ont reçu l'invitation de se rendre à l'auguste assemblée. Déjà l'heure approche. Rome entière vous sera soumise. Mon esprit étonné peut à peine concevoir comment vous vous êtes ainsi rendu maître de Rome.

BRUTUS.

Tu me vois, mon fils, maître de moi-même, et non de Rome. Désormais Rome ne reconnoîtra plus de maître. Je l'ai juré pour elle, moi qui jusqu'à ce jour n'ai été qu'un vil esclave. Oui, j'étois esclave, ô mes enfans! quand je vous fesois élever dans la servitude, au sein de la cour, avec les fils du tyran. Tremblant et avili je ne pouvois vous élever pour la liberté : aussi, c'est principalement pour vous, que je me félicite de l'avoir

établie. Les exemples de courage et de grandeur que je vous donnerai, vous inspireront, je l'espère, plus de vertu que ma servitude ne vous a donné d'avilissement. Je mourrai sans regret pour la patrie, le jour où je laisserai dans Rome, mes enfans parmi des citoyens libres.

TITUS.

Mon père, il falloit pour ce génie sublime, qui nous a toujours frappés, un champ aussi vaste que celui que la fortune vous ouvre aujourd'hui. Ah! puissions-nous vous seconder dans votre courageuse entreprise! mais les obstacles sont nombreux et terribles. Le peuple est sujet à changer; on ne peut compter sur lui. Que de ressources restent encore aux Tarquins!

BRUTUS.

S'il n'y avoit aucun obstacle, l'entreprise seroit trop facile et indigne de Brutus. Mais si Brutus redoutoit les obstacles, il seroit indigne de l'accomplir. A la fermeté inébranlable de ton père, joins l'audace de ta bouillante jeunesse; c'est ainsi que tu te montreras en même-tems, fils de Rome et de Brutus. Mais ton frère accourt.... écoutons la nouvelle qu'il nous apporte.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, TIBÉRIUS.

TIBÉRIUS.

Mon père, je ne pouvois vous trouver plus à propos dans le Forum. Vous me voyez plein de joie. Je vous cherchois. J'ai tellement précipité ma course, que je puis à peine parler. Mon ame est agitée par des sentimens que je n'avois pas encore éprouvés. J'ai vu de près ces infâmes Tarquins, et je n'ai pas tremblé...

TITUS.

Qu'est-il arrivé ?

BRUTUS.

Où donc les as-tu vus ?

TIBÉRIUS.

Je viens d'être convaincu par mes propres yeux qu'un tyran est le dernier des hommes. Le roi superbe et l'infâme Sextus ont à peine appris la révolte de Rome, qu'ils ont abandonné le camp. Ils se rendoient en toute diligence, à la ville, suivis d'une troupe d'é-

lite : déjà ils approchoient de la porte Carmentale.

TITUS.

La garde t'en étoit confiée.

TIBÉRIUS.

Trop heureux Tibérius ! c'est moi qui le premier ai tiré le glaive contre les tyrans. La porte étoit fermée, et j'étois à cheval à l'extérieur avec vingt Romains pour en défendre l'approche. Une troupe plus nombreuse que la nôtre se dirige vers nous, avec des cris, des hurlemens et des menaces; les voir, les entendre, fondre sur eux, croiser les glaives, fut l'ouvrage d'un instant. Leur courage ne pouvoit lutter contre le nôtre. Ils croyoient trouver des esclaves, mais ils n'ont trouvé que des hommes libres, des glaives et la mort. Déjà plus de dix étoient tombés sous nos coups, le reste tourne le dos et prend la fuite; le tyran le premier, leur en donne l'exemple. Nous les suivons quelque tems, mais en vain; la frayeur leur donne des aîles. Je regagne alors la porte dont la garde m'étoit confiée; et bouillant encore de ma victoire, je suis accouru vous en rendre compte.

BRUTUS.

Cet avantage, quoique léger, doit être pour Rome d'un favorable augure, au commencement de la guerre. Je voudrois y avoir contribué ; mon plus grand desir est de me mesurer avec les tyrans. Ah! que ne puis-je être en même-tems, au forum et au camp; que ne puis-je, en même-tems, servir Rome par mon glaive, par mon éloquence, et par mes conseils; mais avec de tels enfans, je puis être par-tout.

TIBÉRIUS.

Il me reste encore une chose à vous apprendre. Après avoir mis ces lâches en fuite, lorsque je revenois vers nos remparts, j'ai entendu le bruit d'un coursier qui voloit sur nos traces. Je me suis retourné, et j'ai vu venir à nous, un homme seul, détaché de la troupe du tyran; il élevoit sa main droite, désarmée, il tenoit à la gauche un rameau d'olivier, il crioit, il nous faisoit des signes. Je m'arrête, il me joint, il me parle avec respect, il se dit envoyé de paix, et demande à être introduit dans Rome. Il vient proposer de traiter, et faire des excuses à Brutus et au sénat....

BRUTUS.

Dis au peuple : Brutus n'est rien, s'il n'est partie du peuple. Cet envoyé....... quel est-il ?

TIBÉRIUS.

Mamilius. Je l'ai laissé hors de la ville, sous la garde de mes compagnons, et je suis venu vous demander vos ordres.

BRUTUS.

Réjoins-le à l'instant. L'envoyé du tyran ne pouvoit choisir un jour plus favorable et plus solemnel pour se présenter. Va, retourne à la porte Carmentale. Amène-le dans ce lieu. Il parlera, s'il l'ose, devant Rome entière ; et il entendra, je l'espère, une réponse digne de Rome.

TIBÉRIUS.

Je vole vers lui.

SCÈNE III.

BRUTUS, TITUS.

BRUTUS.

Toi, vas au devant des sénateurs; fais ensorte qu'ils soient placés dans le lieu le plus

élevé du Forum. Déjà la foule du peuple s'augmente, je vois aussi un grand nombre de sénateurs; va, Titus, et hâte-toi.

SCÈNE IV.

BRUTUS, LE PEUPLE, SÉNATEURS et PATRICIENS; qui prennent place dans le Forum.

BRUTUS.

O toi, à qui sont connus les secrets les plus cachés des humains, toi, qui lis dans mon cœur! toi qui l'enflammes, ô Jupiter! éternel et tout-puissant protecteur de Rome; s'il est vrai que tu m'aies choisi pour rendre à Rome sa liberté, pour la faire jouir du premier, du plus précieux de tes dons, donne-moi, ah! donne-moi un courage et une éloquence dignes de la cause que je défends.

SCÈNE V.

BRUTUS (à la tribune), VALÉRIUS, TITUS, PEUPLE, sénat, PATRICIENS.

BRUTUS.

Citoyens, c'est au peuple entier réuni, que

je viens rendre un compte sévère de ma conduite. Vous m'avez, d'une voix unanime, choisi avec Collatin, pour remplir une dignité nouvelle dans Rome. Il vous a plu d'attribuer les licteurs, les haches et les faisceaux, naguère signes de pouvoir royal, à cette charge qui est élective et qui ne doit durer qu'un an. Quoique ces honneurs soient éclatans, quoiqu'ils me soient conférés par vous, ils sont loin de faire naître en moi les vains desirs de l'ambition; ils ne m'enivrent point, et mon cœur n'est embrâsé que par l'amour de Rome et de la liberté, et par la haine implacable que je porte aux Tarquins. Que chacun de vous me surpasse dans ces nobles sentimens, c'est la seule récompense que je desire.

LE PEUPLE.

Tes discours aussi nobles que courageux, ô Brutus! ta franchise, tout, oui, tout décèle en toi le père de Rome et des Romains.

BRUTUS.

O mes enfans! mes véritables enfans, puisque vous daignez m'honorer du nom de votre père, j'espère vous montrer bientôt,

vous prouver d'une manière incontestable; que je vous préfère à tout, que je vous chéris plus que moi-même. Mon collègue est sorti de Rome, suivi d'une troupe de braves, pour recueillir et ramener avec lui ceux qui ont eu le courage d'abandonner les drapeaux des Tarquins. Moi, je vous ai tous ici rassemblés, peuple, sénateurs, chevaliers et patriciens, parce que je veux discuter devant vous les grands intérêts de la patrie. Tout Romain fait maintenant tellement partie de Rome, que les crimes seuls peuvent l'exclure de l'assemblée. Illustres patriciens, vous qui, en si petit nombre, avez échappé à la cruauté du tyran; vous, sénateurs, l'élite de la noblesse, dédaigneriez-vous de vous confondre avec un peuple libre et juste? Ah! non, vous êtes trop grands. De quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois par-tout que des Romains; je n'en vois aucun qui soit indigne de paroître parmi nous, aujourd'hui que nous n'avons plus de roi. Jusqu'ici la tyrannie nous avoit fermé la bouche par la terreur; il ne nous restoit d'autre ressource que de continuer à ramper, en obéissant servilement à des lois injustes, ou d'être les

premières victimes des tyrans, si nous osions tenter de secouer le joug.

VALÉRIUS.

Brutus, tu dis la vérité. Je parle à Rome, au nom des sénateurs. Hélas! il n'est que trop vrai, dès long-tems nous étions réduits à envier le sort des plus obscurs citoyens, à nous mépriser nous-mêmes plus que de vils scélérats. Que dirai-je de plus? Nous étions forcés, en partageant l'esclavage du peuple, à partager encore l'infamie du tyran. Oui, alors, nous nous montrâmes plus vils que le peuple. Aucun de nous ne doit paroître innocent aux Plébéïens, excepté ceux qui sont tombés sous la hache royale, et ils sont en grand nombre. Nous n'avons donc aujourd'hui d'autre réssource que de nous réunir à ce peuple généreux, de le seconder sincèrement, de ne chercher à le surpasser que par notre haine pour les tyrans. Que cette haine sacrée soit le fondement sublime et éternel de la liberté de Rome! Nous le jurons, nous tous patriciens, nous le jurons par les dieux infernaux, sur notre propre sang, sur celui de nos enfans.

LE PEUPLE.

O généreux patriciens ! vous êtes dignes

de lutter avec nous. Nous acceptons ce noble défi de la vertu. Quel peuple osera soutenir les rois que nous avons chassés, qui sont déjà vaincus par leur bassesse? quel peuple osera nous braver, nous qui sommes devenus citoyens?

BRUTUS.

Noble émulation! discours sublimes! je mourrai satisfait. J'ai parlé une fois en Romain, et j'ai entendu Rome entière répondre à ma voix. Puisque la patrie se repose sur nous du soin de sa défense, bientôt je sors moi-même de la ville. Chaque jour, mon collègue ou moi, nous vous rendrons compte de nos actions; jusqu'au moment, où ayant déposé les armes, vous pourrez donner à Rome un gouvernement stable.

LE PEUPLE.

Il faut auparavant poursuivre, exterminer les tyrans.

BRUTUS.

Pour cela seul je me déclare votre chef. Consentez à entendre un de leurs envoyés. Il demande à vous parler en leur nom. Le croirez-vous? Tarquin, l'infâme Sextus, et quelues autres ont osé s'approcher de Rome!

Ils y accouroient; ils pensoient trouver un vil troupeau d'esclaves. Les insensés ! combien ils ont été trompés ! L'honneur de la première victoire m'appartient ; Tibérius, mon fils, les a repoussés : la crainte leur donnoit des aîles pour fuir. Ayant tenté en vain le sort des armes, ils veulent employer l'artifice, ils osent vous envoyer Mamilius pour ambassadeur. Consentez-vous à entendre le traité qu'il vient vous proposer ?

LE PEUPLE.

Il ne peut y avoir d'autre traité entre nous, que notre mort ou la leur.

BRUTUS.

Qu'il entende donc votre réponse, et qu'il la reporte à son maître.

LE PEUPLE.

Qu'il paroisse devant nous, cet esclave ambassadeur; qu'il entende les volontés de Rome, qu'il les reporte à celui qui l'a envoyé.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, TIBÉRIUS, MAMILIUS.

BRUTUS.

Venez, Mamilius, approchez. Jetez les

yeux sur tout ce qui vous environne. Élevé à la cour des Tarquins, vous n'avez jamais vu Rome. — Regardez, la voilà toute entière, la voilà prête à vous entendre. Parlez.

MAMILIUS.

Brutus, je devois vous découvrir des choses de la plus grande importance; mais dans cette immense assemblée... Parler... sans être préparé...

BRUTUS.

Parlez à haute voix, et non pas à moi seul. Sublime organe des volontés des rois, annoncez-les aux patriciens et au peuple. Adressez-vous à eux, Brutus vous entendra.

LE PEUPLE.

Adresse-nous la parole, et tu entendras notre réponse en peu de mots par l'organe du grand Brutus, notre consul. Il est notre interprête, il est seul digne de te transmettre nos volontés. Allons, parle. Que tes discours soient courts; notre réponse sera précise et claire.

BRUTUS.

Vous entendez.

MAMILIUS.

Je tremble... Tarquin roi!....

LE PEUPLE.

Il ne l'est pas de Rome.

MAMILIUS.

Tarquin, l'ami, le père de Rome...

LE PEUPLE.

C'est un infâme, il n'est pas notre père.

BRUTUS.

Quels que soient ses discours, écoutez-les en silence et avec dignité.

MAMILIUS.

Tarquin venoit auprès de vous au premier bruit du tumulte excité dans Rome; il venoit sans armes, avec une foible escorte, fort de son innocence et de votre loyauté. Mais on l'a repoussé par les armes. Il m'envoie ici vous porter des paroles de paix. Il vous demande par ma voix quel crime l'a rendu assez coupable à vos yeux, pour que vous lui enleviez en ce jour le trône, où vous-même l'avez élevé?

LE PEUPLE.

O rage! quelle audace! Lucrèce ne vit plus, et il demande quel est son crime?

MAMILIUS.

Sextus fut coupable, mais Tarquin....

TIBÉRIUS.

Il n'y a qu'un instant, Sextus accompagnoit son père, quand il a tenté d'entrer dans Rome. S'il n'avoit pris la fuite avec lui, vous le verriez maintenant devant vous.

LE PEUPLE.

Ah ! pourquoi leur avoir interdit l'entrée de Rome ? nous les aurions nous-mêmes exterminés.

MAMILIUS.

Il est vrai, Sextus étoit avec son père. — Mais Tarquin, écoutant plus la justice que sa tendresse, amenoit son fils pour lui faire subir la peine qu'il avoit méritée.

BRUTUS.

Cette imposture est aussi basse que téméraire. Malgré moi elle excite ma fureur. Si, pour conserver le trône, ce père cruel eût condamné son fils ; nous serions-nous contentés de cet acte tardif de justice ? La mort de Lucrèce a mis, il est vrai, le comble à nos tourmens ; mais, indépendamment de ce

malheur, des milliers de crimes n'avoient-ils pas déjà souillé la mère, le père, et toute la famille de cet infâme Sextus? Servius, cet excellent prince, tomba sous les coups de son gendre. Tullie, ce monstre qui fait horreur à la nature, en montant sur le trône, foula aux pieds le corps palpitant de son père assassiné! Leur règne entier ne fut qu'un long carnage. Les sénateurs et les citoyens furent massacrés; et ceux qui échappèrent, furent dépouillés de leurs biens; le peuple romain fut enlevé aux nobles travaux de Mars, à ces travaux qui conviennent seuls à sa valeur, pour creuser des rochers, pour élever des édifices somptueux qui subsisteront comme des monumens éternels de l'orgueil des Tarquins et de notre honte. Parlerai-je de leurs autres forfaits?... Mais pourrois-je m'arrêter, si je voulois ici compter tous les crimes des Tarquins?.. La mort de Lucrèce est le dernier. Il met un terme à leur cruauté et à notre patience.

LE PEUPLE.

Ah! oui, c'est le dernier crime des Tarquins, Rome entière le jure.

VALÉRIUS.

Nous le jurons. Nous périrons tous plutôt

que de souffrir que Tarquin rentre jamais dans Rome.

BRUTUS.

Eh quoi ! Mamilius, vous êtes confondu, vous gardez le silence ? Vous pouviez facilement prévoir cette réponse. Allez ; et reportez-la à votre maître, puisque vous aimez mieux être esclave que de devenir homme.

MAMILIUS.

Je pourrois vous donner mille raisons ; mais aucune....

LE PEUPLE.

Non. Entre un peuple opprimé et un roi tyran, il n'y a d'autre raison que les armes. Quand l'orgueilleux étoit assis sur son trône, écoutoit-il nos raisons, nos prières ? Ne rioit-il pas de nos larmes ?

MAMILIUS.

Soyez donc désormais plus heureux sous un autre gouvernement. Il ne me reste plus qu'une demande à vous faire. Tarquin possède des trésors immenses dans Rome ; ils lui appartiennent. Seroit-il juste, après lui avoir enlevé son honneur, sa patrie, son trône, de le priver encore de ses biens ?

LE PEUPLE.

Que Brutus réponde pour nous.

BRUTUS.

Les Romains n'ont point privé Tarquin de sa patrie. Les tyrans n'en ont jamais eu ; ils en sont indignes. Les Tarquins n'ont jamais été, ils ne sont pas Romains : dès long-tems ils se sont avilis. La royauté, le nom même de roi sont détruits dans Rome pour toujours ; telle est notre volonté. Le trône est devenu la proie des flammes, il est réduit en cendres, il n'en reste déjà plus de vestiges. Il est vrai que les aïeux de Tarquin, étrangers à Rome, y ont apporté d'immenses trésors ; mais ces trésors répandus avec art, servirent à corrompre notre antique simplicité. Ils furent donc bientôt dissipés ; nos travaux, notre sang furent prodigués pour en amasser de nouveaux, anisi les Romains pourroient avec justice les retenir. Mais Rome pense que les Tarquins doivent seuls jouir du fruit de tant de crimes, elle le leur abandonne entièrement.

LE PEUPLE.

O cœur sublime ! Un dieu, le génie protecteur de Rome, inspire Brutus. Qu'on exé

cute ses ordres.... Que Tarquin possède ses trésors.

BRUTUS.

Q'avec cet or on nous délivre de tous les vices, de toute la corruption des rois. Allez, Mamilius, rassemblez leurs trésors, hâtez-vous; mes fils vous serviront de gardes et d'escorte. — Vous, suivez-le.

SCÈNE VII.

BRUTUS, VALÉRIUS, LE PEUPLE, SÉNATEURS, PATRICIENS.

BRUTUS.

Citoyens, il est tems de quitter le forum, et de gagner le camp avec une troupe d'élite. Voyons, voyons si Tarquin osera, les armes à la main, venir demander une autre réponse.

LE PEUPLE.

Brutus, voilà ceux que vous avez choisis, ils sont tous prêts à vous suivre.

BRUTUS.

Allons, partons, marchons à la victoire, ou à la mort.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

TIBÉRIUS, MAMILIUS.

TIBÉRIUS.

VENEZ, Mamilius, je dois obéir à mon père; il vient à l'instant de m'envoyer un ordre exprès. Avant le coucher du soleil, vous devez avoir quitté Rome.

MAMILIUS.

Et comment ose-t-il révoquer la permission que lui-même m'a accordée ce matin, avec le consentement de Rome entière?...

TIBÉRIUS.

Il ne s'oppose qu'à votre séjour dans ces lieux. Bientôt vous serez suivi hors de Rome par les trésors que vous avez demandés, et qui vous ont été accordés. Allons.

MAMILIUS.

Que dois-je donc dire en votre nom au malheureux Arons?

TIBÉRIUS.

Vous lui direz... que lui seul ne méritoit pas de naître fils de Tarquin ; que je n'oublie pas notre ancienne amitié ; que je gémis sur son sort , mais que je ne puis rien pour lui...

MAMILIUS.

Vous pouvez beaucoup pour vous.

TIBÉRIUS.

Que voulez-vous dire ?

MAMILIUS.

Que si toute pitié n'est pas encore éteinte dans votre jeune cœur , vous devez l'éprouver pour vous-même , pour les vôtres...

TIBÉRIUS.

Expliquez-vous.

MAMILIUS.

La pitié d'Arons vous sera bientôt plus nécessaire que la vôtre ne peut lui être utile. Bouillant pour la liberté, vous ne voyez ni obstacles, ni périls. Mais répondez ; avez-vous pu croire à l'existence, à la durée de ce nouveau gouvernement , de ce gouvernement populaire à peine établi ?

TIBÉRIUS.

Que la liberté vous paroisse impossible à vous qui êtes esclaves, je le croirai. Mais la volonté de Rome entière. . .

MAMILIUS.

J'ai entendu aussi les vœux d'une autre Rome. Je vous plains, vous qui avec votre père, courez à votre perte. Mais Titus marche sur nos pas. Ah ! peut-être votre frère pourra-t-il mieux que moi vous faire connoître l'état de Rome ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, TITUS.

TITUS.

J'accourois sur tes pas. — Je voulois te dire....

TIBÉRIUS.

Dans cet instant je ne puis.

MAMILIUS.

Il veut sans aucun retard me traîner hors de Rome ; votre père l'ordonne expressément. Ah ! combien je gémis sur votre sort, malheureux jeunes gens !

TIBÉRIUS.

Allons, marchons. — Titus, je reviens à l'instant pour t'écouter.

TITUS.

Eh! que veut dire Mamilius?

MAMILIUS.

Marchons: je pourrai, pendant la route, vous apprendre des choses encore plus importantes.

TITUS.

Arrêtez, je veux savoir....

MAMILIUS.

Je vous dirai ce que vous ignorez. Tout dépend de moi seul; je puis vous délivrer d'un grand danger.

TIBÉRIUS.

Vous employez des discours perfides....

TITUS.

Quel est ce danger? qui menace-t-il? qui pourrez-vous sauver?

MAMILIUS.

Tibérius, Titus, Brutus, Collatin, Rome entière.

TIBÉRIUS.

Insensé! que dites-vous ?

TITUS.

Je sais quelle coupable espérance....

MAMILIUS.

De l'espérance! Tout est assuré. Déjà, une conspiration vaste et terrible est formée en faveur des Tarquins. Titus, les Aquilius ne sont pas, comme vous le pensez, les seuls qui conspirent. Les Octave, les Marcius, mille autres patriciens, et les plus courageux, les plus redoutables plébéïens, sont encore....

TIBÉRIUS.

O ciel! qu'entends-je?...

TITUS.

Ce qu'il dit, n'est en partie que trop vrai; une sombre rumeur règne dans Rome. Déjà, depuis quelques heures, j'ai remarqué des rassemblemens nombreux chez les Aquilius: comme leur ami, leur parent, je me suis présenté chez eux, et moi seul j'ai été exclus. Tout cela m'inspire des soupçons....

MAMILIUS.

J'étois chez Aquilius, quand on a refusé de

vous admettre. La conjuration est si puissante, le succès en est tellement assuré, que je ne crains pas de vous la découvrir.

TIBÉRIUS.

Perfide !.....

TITUS.

Vous avez employé de lâches artifices.

MAMILIUS.

Ecoutez, écoutez, fils de Brutus, ce que j'ai à vous dire. Si j'avois pu en si peu de tems former une si terrible conspiration, en serois-je pour cela plus perfide ? J'aurois travaillé pour la cause juste et glorieuse d'un roi légitime ; j'aurois excité au repentir, ramené à l'obéissance des sujets égarés et séduits. Il n'y auroit point là de perfidie. Mais je ne veux, ni ne dois usurper l'honneur d'une entreprise qui ne m'a coûté ni adresse, ni soins. L'assemblée du peuple étoit à peine séparée, que j'ai été en secret averti de me trouver à la réunion des conjurés. Je l'avouerai, j'ai été moi-même frappé d'étonnement en voyant le nombre des défenseurs de Tarquin, leur ardeur et leur puissance. Ils me promettoient tous à l'envi beaucoup plus

que je n'aurois osé leur demander. Ils se bornoient à exiger la punition de Sextus. Sextus est coupable ; son père est plus irrité contre lui que ne peut l'être Rome. Il a juré d'en tirer une vengeance terrible. Je leur ai fait part de l'intention de roi ; alors, ils ont tous crié d'une voix unanime : « Nous sommes » prêts à donner nos vies pour remettre Tar- » quin sur son trône. » Ce cri a été celui des Romains les plus distingués. Vous voyez par mes discours, que je suis loin d'employer l'artifice. Je vous découvre tout pour vous sauver, et pour sauver en même-tems votre père, s'il n'est pas inflexible.

TIBÉRIUS.

Puisque vous êtes si instruit, je pense que nous devons vous arrêter dans Rome, jusqu'au retour de mon père, et voir maintenant pourquoi Brutus m'envoyoit l'ordre si exprès de vous faire sortir de la ville sur-le-champ ; il étoit déjà trop tard.

TITUS.

Tu as raison ; veille sévèrement sur lui. L'endroit le plus sûr pour le garder, me paroît être la maison des Vitellius. Moi, je

vais, sortir de Rome, avertir mon père et hâter son retour.

MAMILIUS.

Je vous ai parlé avec franchise, parce que je vous ai cru généreux. Voulez-vous maintenant me trahir? Faites-le, et si telle est la volonté de Brutus, qu'on viole encore en moi le droit des gens. Mais le succès de mon entreprise est tellement assuré, que cette conduite ne peut me nuire, ni vous sauver, non plus que votre père. La conjuration est plus avancée que vous ne le pensez. Il ne reste plus à l'audace rebelle de Brutus et de Collatin, que les viles clameurs d'une vaine populace. Titus, volez auprès de votre père, si vous le voulez: plus vous presserez son retour, plus vous hâterez sa perte; et vous, Tibérius, conduisez-moi chez les Vitellius; je serai au milieu d'eux, plus en sûreté que vous.

TIBÉRIUS.

Oh! quel infâme soupçon!....

MAMILIUS.

Je parle avec certitude, et non sur des soupçons. Oui, les quatre Vitellius, parens de votre mère, eux que l'amitié, autant que

le sang, avoient liés à Brutus, eux aussi veulent remettre Tarquin sur le trône !

TITUS.

O ciel !

TIBÉRIUS.

C'est une imposture.

MAMILIUS.

Ces tablettes, où les noms les plus illustres se trouvent écrits de la propre main des conjurés, ces tablettes peuvent-elles vous convaincre ? Les voilà. Lisez, lisez leurs noms inscrits, plus bas que ceux des Acquilius.

TIBÉRIUS.

Que vois-je ?

TITUS.

O ciel ! quel sort attend mon père ?

TIBÉRINUS.

Jour affreux ! ô Rome !

MAMILIUS.

Ne croyez point, parce que je vous ai confié ces tablettes, que de mon départ dépende le succès de la conjuration.... Un message fidèle est déjà sorti secrètement de Rome : déjà Tarquin est instruit de tout ; déjà

toute l'Etrurie a volé aux armes pour le secourir. Il a pour lui le puissant roi de Clusium, Tarquinie, Veyes, toute l'Etrurie, et enfin Rome entière, excepté vous et les consuls. Cette liste ne peut servir que pour obtenir la clémence du roi en faveur de ceux qui se sont inscrits. Livrez-moi à Brutus, remettez-lui cette liste; vous ferez peut-être répandre aujourd'hui le sang de vos parens, de vos amis; mais vous prononcerez vous-même l'arrêt de votre père, et Tarquin n'en reprendra pas moins sa puissance dans Rome.

TITUS.

Ah! ce que j'entends, j'avois déjà su le prévoir... Je l'avois dit à mon père....

TIBÉRIUS.

Notre position est terrible! Que devons-nous faire? Parle....

TITUS.

Notre père est menacé du plus grand danger.

TIBÉRIUS.

Rome en court encore de plus grands...

MAMILIUS.

Seigneurs, pourquoi cet entretien secret?

Conduisez-moi hors de Rome ; retenez-moi dans ces lieux, chargé de fers : je suis désormais prêt à tout. Mais si vous aimez encore votre père, Rome, vous-même, sauvez en même-tems, vous, Brutus et la patrie : leur sort ne dépend que de vous.

TITUS.

Que faut-il faire ?

TIBÉRIUS.

Qu'espérez-vous ?

MAMILIUS.

Vos noms, ajoutés à tous les noms illustres, sauveront tous ceux qui vous sont chers.

TIBÉRIUS.

O dieux ! nous trahirions notre patrie, notre père ! . .

MAMILIUS.

Vous avez trahi la patrie, votre père, votre honneur, les dieux même, alors que vous avez osé vous révolter contre votre roi. Si le succès avoit couronné votre entreprise, vous receviez au moins une récompense de votre trahison ; mais à présent que tout espoir même est évanoui, je vous le répète, une

vaine résistance perd à-la-fois la patrie, votre père et vous.

TITUS.

Mais répondez : notre nom, ajouté à tant de noms illustres, à quoi peut-il servir? A quoi les conjurés se sont-ils engagés ?

MAMILIUS.

A des choses justes, à écouter de la bouche du roi son désaveu ; à prononcer même sur le nouveau crime de son fils, qui sera puni d'une manière terrible ; à rendre à la patrie sa gloire et sa tranquillité, et à diminuer l'autorité royale. Alors vous entendrez vos noms surpasser ceux des plus illustres libérateurs de la patrie. Vous serez le nœud qui liera désormais Brutus et Tarquin. Leur amitié, leur union, peuvent seules sauver Rome.

TITUS.

Certes, nous pouvons nous engager....

TIBÉRIUS.

Ah ! réfléchis ! .. Qui sait ?.. Peut - être un autre projet...

TITUS.

Eh ! quel autre parti nous reste-t-il ? La conjuration est trop puissante !...

TIBÉRIUS.

Je suis le plus jeune ; dans une chose aussi importante, je ne voudrois pas me séparer de toi, je ne le puis : tu me fus toujours trop cher. Mais un présage terrible dans mon cœur....

TITUS.

Cependant déjà la nuit approche, je ne vois revenir à Rome, ni Brutus, ni Collatin, ni les braves qui les ont suivis : déjà l'envoyé de Mamilius est auprès de Tarquin : nous sommes sans appui ; nous ne pouvons que chercher à fléchir le roi...

MAMILIUS.

Le tems se passe ; il faut vous résoudre. C'est en vain que vous vous concertez à l'écart. Si vous voulez me servir, ou plutôt vous servir vous-même, il n'y a pas de tems à perdre. Signez, voilà la liste. Plutôt vous m'aurez fait sortir de Rome, assuré de l'appui de tant d'illustres Romains, et plutôt la paix y sera rétablie.

TITUS.

J'en atteste les dieux qui lisent dans mon cœur, le bien public seul est mon guide.

TIBÉRIUS.

O ciel! que fais-tu ?

TITUS.

Voilà mon nom.

TIBÉRIUS.

Eh bien! soit, tu le veux. Mamilius, voilà le mien.

MAMILIUS.

Je pars satisfait.

TITUS.

Ne le quitte pas; tandis que moi....

SCÈNE III.

COLLATIN, TITUS, MAMILIUS, TIBÉRIUS, LICTEURS, SOLDATS.

COLLATIN.

Que vois-je ? Mamilius encore dans Rome?

TIBÉRIUS.

O ciel!....

TITUS.

Ah! surprise! O fatal contre-tems.

COLLATIN.

Et vous, est-ce donc ainsi que vous rem-

plissez l'ordre absolu de votre père? Mais d'où peut naître votre trouble? Pourquoi garder le silence? Oh! j'en rends graces aux dieux; j'arrive peut-être encore à tems. Holà! licteurs, que Tibérius et Titus chargés de fers, soient à l'instant....

TITUS.

Ah! daignez écouter....

COLLATIN.

Bientôt Brutus et Rome entière vous entendront. Conduisez les deux frères chez leur père, et veillez sur eux.

TIBÉRIUS.

Ah! Titus!

SCÈNE IV.

COLLATIN, MAMILIUS, SOLDATS.

COLLATIN.

Et vous, accompagnez Mamilius, jusqu'aux portes de Rome...

MAMILIUS.

Je suis venu sous la foi publique.

COLLATIN.

Et vous partirez inviolable sous cette même foi dont vous êtes indigne. — Quintus, écoutez-moi.

SCÈNE V.

COLLATIN (seul.)

O ciel! quelle sera la fin de tant de malheurs ? Mais en attendant le retour de Brutus, je dois oublier ma douleur et pourvoir au salut de Rome.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

BRUTUS, SOLDATS, LICTEURS.

BRUTUS.

Courageux Romains, nous avons aujourd'hui assez combattu; la nuit est déjà avancée, vous pouvez vous reposer jusqu'au jour. Si l'ennemi osoit encore s'approcher de Rome, nous vous rassemblerions de nouveau pour le repousser.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, COLLATIN.

COLLATIN.

Soyez le bien-venu, Brutus. Inquiet sur votre retour, j'allois sortir de Rome pour voler à votre rencontre.

BRUTUS.

Je reviens tard; mais je reviens rempli de joie et d'espérance. Je ne pouvois qu'avec

peine décider mes braves soldats à rentrer dans Rome ; pleins d'ardeur, ils étoient à la poursuite d'un détachement, qui d'abord avoit montré quelque bravoure. Il étoit venu d'Ardée, sur les traces du roi : il ignoroit sa défaite. Tarquin en fuyant avoit peut-être pris une autre route. Nous joignons cette troupe ennemie ; la plus grande partie tombe sous nos coups, les autres prennent la fuite. Nous étions vainqueurs avant le coucher du soleil ; et cependant je n'ai pu qu'avec peine empêcher nos braves de les poursuivre dans les ténèbres.

COLLATIN.

Je n'ai pas été moins heureux dans ma sortie. Tu sais que j'étois parti à la tête de ma troupe par une autre porte ; j'ai eu le bonheur de rencontrer toute l'armée, qui avoit quitté ses drapeaux et abandonné le tyran près d'Ardée. Ah ! par quels cris de joie terribles et sublimes, les soldats et les citoyens ont célébré leur rencontre. Je les ai ramenés jusqu'à Rome, et ils veillent tous à l'envi, à la défense de la patrie.

BRUTUS.

Le perfide Mamilius a sans doute été

chassé, comme je l'avois ordonné à mes fils. Allons donc prendre quelques instans de repos. Nous l'avons mérité. Nous nous retrouverons dans le forum, au lever du soleil. Nous devons traiter avec le peuple des choses de la plus haute importance.

COLLATIN.

O Brutus! .... Arrête encore quelques instans. — Fais retirer tes soldats, mais qu'ils restent sous les armes; je dois t'entretenir seul dans ce lieu.

BRUTUS.

Et quoi donc? ....

COLLATIN.

Le salut de Rome l'exige, je t'en conjure...

BRUTUS.

Soldats, divisés en deux troupes, allez m'attendre à l'entrée du forum, et vous, licteurs, éloignez-vous.

COLLATIN.

Ah! Brutus!... quelque peu de tems que tu aies à consacrer au sommeil, tu le chercheras en vain cette nuit dans ta maison.

BRUTUS.

Qu'as-tu à m'apprendre ? ...... O ciel ! pourquoi te vois-je ainsi troublé, inquiet, tremblant ?....

COLLATIN.

Tremblant, oui je le suis, oui, je tremble pour Brutus, pour Rome, pour nous tous. Ce matin, Brutus, quand tu me voyois accablé par mon désespoir, tu cherchois à me consoler par l'espoir de la vengeance. Et moi, pour reconnoître tes services, je dois..... ô ciel!.... je dois ouvrir dans ton cœur une plaie bien plus profonde. Ah ! pourquoi ai-je vécu si long-tems ?..... Malheureux père, un époux désespéré doit déchirer ton cœur de la manière la plus cruelle.... Non, je ne puis me taire, je ne puis différer.

BRUTUS.

Dieux !.... tes discours me font frémir... mais l'incertitude est pire que la mort ; parle. Jusqu'à ce jour, vivant dans la servitude, j'ai appris à toujours trembler pour les objets qui me sont les plus chers. Pourvu que Rome soit libre, je suis prêt à entendre tous mes malheurs ; parle.

COLLATIN.

De toi, de toi seul, hélas! dépend la liberté de Rome; mais à un tel prix, que... O jour infortuné!... Mon malheur, mon outrage ont été le signal de cette haute entreprise. Pour la terminer, ô ciel!.... il faut que Brutus donne à Rome entière l'exemple terrible, cruel, inoui, d'un courage féroce et dénaturé. — Dans ta propre maison, le croiras-tu, tu n'es pas en sûreté. Une conspiration puissante, redoutable, est prête à éclater dans Rome.

BRUTUS.

Je l'avois déjà soupçonné, en entendant les discours ardens de Mamilius, et j'avois, à la hâte, envoyé l'ordre à Tibérius de le faire sortir de la ville sur-le-champ.

COLLATIN.

Eh bien! dès long-tems le soleil avoit quitté l'horison, et j'ai trouvé dans ces lieux Mamilius avec tes deux fils. Je te le dis à regret; mais c'est la vérité, on t'a désobéi.

BRUTUS.

Ah! quelle indignatiou mêlée de terreur tu éveilles en moi!

COLLATIN.

Malheureux Brutus !... que sera-ce donc quand tu connoîtras la conspiration, quand tu entendras les noms des conjurés? Tu verras à la tête, tes amis, tes parens les plus proches ; les Vitellius même étoient l'ame du complot...

BRUTUS.

Dieux ! les Vitellius, les frères de mon épouse !

COLLATIN.

Qui sait si ton épouse elle-même, séduite par eux, n'est pas déclarée contre toi..... tes... enfans, tes fils eux-mêmes...

BRUTUS.

O ciel ! qu'entends-je ? Je sens tout mon sang se glacer dans mes veines... Mes fils... mes fils, des traîtres... Ah ! non... je ne puis le croire.

COLLATIN.

Ah ! Brutus, puissé-je me tromper !.... Moi-même, je n'ai d'abord pas voulu le croire ; mais, hélas ! j'ai été convaincu par mes propres yeux, voilà la liste fatale ; lis.

BRUTUS.

Je frissonne ! Que vois-je ? tous les noms sont écrits de la main même des conjurés. Les Aquilius sont à la tête ; je vois ensuite les Vitellius, les Marcius, une foule de patriciens, de plébéïens, enfin.... Titus ! Tibérius !.... Il suffit.... il suffit.... j'en ai trop vu... Malheureux Brutus !... désormais tu n'es plus père... mais tu es encore consul et citoyen de Rome. — Holà ! licteurs, qu'on amène à l'instant devant moi Titus et Tibérius.

COLLATIN.

Ah ! Brutus, que ne m'as-tu laissé mourir seul !..

BRUTUS.

Mais comment cette liste fatale est-elle tombée entre tes mains ?

COLLATIN.

Mamilius la tenoit quand je suis arrivé ; il a voulu la dérober à mes yeux ; mais je la lui ai fait enlever, quand on l'a chassé de la ville. Tes fils sont dans ta maison, sous la garde de soldats fidèles. J'ai sur-le-champ pourvu à la sûreté de Rome. Les efforts des traîtres seront vains. J'ai été averti à tems. Certes, c'est la

clémence de Jupiter qui a voulu que tout cet horrible complot fût dévoilé à d'autres qu'à un père. Je te le découvre tremblant, les larmes aux yeux; mais j'étois forcé de t'instruire de tout, avant que tu ne rentrasses dans ta maison.

BRUTUS.

Il ne reste plus d'autre asile au malheureux Brutus que le forum et la tombe. Mais il doit sauver Rome, avant de s'arracher la vie.

COLLATIN.

Tu me déchires le cœur. Tes maux me font presqu'oublier les miens.... Mais qui sait... Peut-être tes fils pourront-ils se disculper... Tu les entendras... Tu es le seul à qui j'aie découvert la conspiration. J'ai pris les mesures les plus vigoureuses pour que personne ne puisse exciter de mouvement cette nuit. J'ai convoqué le peuple dans le forum au lever du soleil.

BRUTUS.

Le peuple entier apprendra de ma bouche toute la vérité, quelqu'horrible qu'elle puisse être.

COLLATIN.

Déjà je vois s'avancer tes malheureux enfans...

BRUTUS.

Mes fils! ce matin encore je les croyois mes enfans! Maintenant ils sont mes ennemis! ils ont trahi Rome!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, TITUS, LIBÉRIUS, entourés de LICTEURS.

BRUTUS.

Que tout le monde se retire; vous seuls approchez.

TITUS.

O mon père!...,

BRUTUS.

Je suis consul de Rome.—Je vous demande à vous si vous êtes citoyens.

TIBÉRIUS.

Nous le sommes, et nous sommes encore fils de Brutus.

TITUS.

Nous le prouverons, si le consul daigne nous écouter.

COLLATIN.

A leurs discours, à leurs gestes, je sens mon cœur se déchirer.

BRUTUS.

Voilà la liste que le traître Mamilius portoit aux Tarquins. Après beaucoup d'autres noms, je vois les vôtres écrits de votre propre main. Vous avez donc trahi la patrie! Vous n'êtes donc plus les fils de Brutus! L'infâme tyran est seul digne d'être votre père.

TITUS.

Il n'est que trop vrai; moi, le premier, j'ai ajouté mon nom à tous ces noms illustres. Mon frère, entraîné par mon exemple, a ensuite donné le sien. Il n'est pas coupable. Quelle que soit la peine, moi seul je l'ai méritée. Toujours il me dissuadoit...

TIBÉRIUS.

Et moi je n'ai pas su te donner un autre conseil. Il falloit, à quelque prix que ce fût, sauver notre père. Mamilius avoit si bien su joindre la vérité à l'imposture, que séduits par ses artifices, vous croyant abandonné de Rome entière, nous avons été forcés de vous trahir par excès d'amour pour vous. Ah! si c'est un crime, il appartient à tous deux; la même peine doit nous être réservée. Mais le seul supplice que nous craignons, le seul

que nous ne pouvons supporter, c'est la haine de notre père ; j'en atteste le ciel, aucun de nous ne l'a méritée.

BRUTUS.

O rage ! Et vous avez promis, avec tous ces autres lâches, de rétablir Tarquin sur le trône !

TITUS.

J'espérois, en signant, rendre Tarquin moins inexorable pour vous.

BRUTUS.

Pour Brutus !... Tarquin épargner Brutus ! Et quand il seroit vrai, perfide ! devois-tu trahir pour moi ta patrie ? Vous-mêmes, répondez : n'avez-vous pas juré, il n'y a que peu d'instans, de périr tous les deux avec moi, avant de souffrir le rétablissement de la tyrannie ?

TITUS.

Je ne puis le nier.

BRUTUS.

Vous êtes donc des traîtres et des parjures ! ..... Vous avez signé l'arrêt de votre mort et de la mienne !

TIBÉRIUS.

Vous pleurez, mon père! Ah! si des larmes paternelles baignent les yeux du juge sévère; si elles prouvent que nous ne sommes pas indignes de votre pitié, nous péririons avec joie pour Rome.

TITUS.

Titus peut être coupable ; mais il n'est ni méprisable ni lâche.

BRUTUS.

O mes enfans, mes chers enfans!... Que dis-je, mes enfans? Vous me couvrez d'infamie. Vous vouliez conserver la vie à votre père, au prix de sa gloire et de sa liberté! Vous consentiez à me réduire avec vous à un double esclavage, quand vous pouviez, avec moi, mourir libres et couverts de gloire! Vous trahissiez votre patrie naissante, pour faire réussir cette criminelle entreprise! Vous étiez sourds à l'honneur, parjures aux dieux immortels! Et quand même dans ce jour j'aurois été trahi par Rome entière ; quand, à votre exemple, j'aurois été assez vil pour implorer la clémence du tyran, ah! jeunes insensés, encore plus que coupables; insensés, avez-vous pu croire que ces vils tyrans,

chassés par nous, puissent revenir autrement qu'altérés de sang et de vengeance? Vous croyiez sauver votre père, et vous le réserviez à une mort certaine, longue et honteuse!

TITUS.

Je ne puis le nier, en lisant les noms de tous ces Romains illustres, mon cœur a été glacé par la crainte, et j'ai vu le succès de votre entreprise impossible. Vous le savez, elle me paroissoit en elle-même difficile, incertaine, dangereuse, et pourtant je la desirois. Quand j'ai vu de si grands changemens en si peu de tems; quand j'ai vu un si grand nombre de citoyens, et les plus distingués, se ranger du parti des Tarquins, j'ai tremblé pour Rome, où tant de sang, le vôtre le premier, alloit être répandu, hélas! sans nous sauver. Nous avons ajouté nos noms à tant de noms fameux, dans l'espoir que notre père, au moins, seroit, par notre dévouement, soustrait à la vengeance royale. C'étoit là ce que Mamilius nous promettoit avec des paroles persuasives...

BRUTUS.

Qu'as-tu fait? qu'as-tu fait? ô ciel! Ah!

tu n'étois pas citoyen de Rome, puisque tu la trahissois pour me sauver; tu n'étois pas fils de Brutus, puisque tu vendois son honneur au prix infâme de l'asservissement de Rome.

TIBÉRIUS.

Ah mon père! ne faites pas tomber sur lui seul le poids de votre juste courroux. Je le mérite autant que lui, je vous l'avoue, et moi aussi j'ai tremblé pour vous. Notre père nous étoit plus cher que la patrie; oui, mon père, voilà notre crime.

COLLATIN.

O malheureux enfans! ô père plus malheureux!

BRUTUS.

Ah! vous me l'avez trop prouvé; vous êtes plus fils de Brutus que de Rome. Vous êtes nés dans la servitude; les malheurs communs me forçoient à vous tromper; je ne pouvois vous élever dans des sentimens libres et courageux, ainsi que le doit un père citoyen..... O mes enfans! je ne cherche point d'autre cause à vos erreurs; c'est moi seul que j'accuse, c'est mon esclavage, mon silence. La terreur que j'étois obligé de

feindre, vous a appris à trembler. Ah! non, la pitié n'est pas éteinte dans mon cœur; mais le cri redoutable de la justice y retentit d'une manière plus terrible, et Rome y fait entendre ses droits. Mes enfans, mes chers enfans, je suis mille fois plus malheureux que vous.... Ah! puisque vous pouviez choisir, ou de trahir Rome, ou de sauver votre père, ah! pourquoi avez vous oublié qu'un poignard suffisoit pour soustraire Brutus à l'infamie, plus redoutable que la mort? Et il l'avoit ce poignard, et ses fils le savoient; comment ont-ils pu craindre pour leur père?

COLLATIN.

Calme un moment ta douleur et ton courroux. Qui sait? on pourroit peut-être encore les sauver....

TITUS.

Ah! en vain voudroit-on me sauver! Je ne puis plus supporter la vie; j'ai perdu l'estime d'un père chéri, peut-être son amour... Ah! ne me laissez pas vivre; mais mon frère est innocent, mon exemple seul l'a entraîné; qu'il soit....

TIBÉRIUS.

Mon père, notre crime est affreux, mais

nous sommes également coupables ; vous n'êtes pas juste, si vous ne m'imposez pas la même peine. Le génie tutélaire de Rome veut peut-être que notre sang cimente les fondemens éternels de la liberté.

BRUTUS.

O mes enfans!..... Ah! c'est assez.... votre repentir sincère et sublime me déchire le cœur. — Ma tendresse pour vous l'emporte encore trop sur mon devoir....Je sens un froid mortel se glisser dans mes veines.... Ah! bientôt mon sang, oui tout mon sang coulera pour la patrie..... mon sang est le dernier qu'il faut répandre pour sauver Rome. Qu'elle soit libre, et je vous le jure, mes enfans, je ne vous survivrai pas un seul jour. Mes chers enfans, que je vous presse encore une fois sur mon sein... Mes enfans, je puis encore.... mes larmes....Ah! ne m'en laissez pas dire..... davantage..... Adieu.... Consul de Rome, voilà la liste fatale; votre devoir vous ordonne de la présenter demain à Rome entière. En attendant, les coupables resteront sous votre garde; au lever de l'aurore, je me trouverai avec vous au forum. — Ah! sortons; je ne puis plus supporter un spectacle aussi déchirant.

SCÈNE IV.

COLLATIN, TITUS, TIBÉRIUS, LICTEURS.

COLLATIN.

Fatale nécessité !

TITUS.

Malheureux père !....

TIBÉRIUS.

Ah ! que Rome soit libre !

COLLATIN.

Que tout le monde me suive.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

Le peuple, VALÉRIUS, sénateurs, patriciens, tous placés dans le forum ; COLLATIN et BRUTUS à la tribune.

COLLATIN.

Romains, hier le soleil pur et rayonnant se levoit pour éclairer un jour d'allégresse ; hier, à cette même heure, vous remplissiez les airs du premier cri de la liberté. Moi seul, abîmé dans ma douleur, je restois muet au milieu de vous ; mais aujourd'hui, dans ce jour terrible, le sort veut que je rompe le silence, puisque vous m'avez nommé consul et collègue du grand Brutus. Vous avez tous juré, vous devez vous en souvenir, vous avez tous juré hier, dans le Forum, en présence des dieux, de mourir plutôt que de courber vos têtes sous le joug honteux des rois. Vous avez juré de proscrire, non-seulement les infâmes Tarquins, mais tous ceux qui tenteroient de s'élever au-dessus des lois, au-dessus

de vous. Le croirez-vous? Je dois, moi le premier, accuser devant vous, un grand nombre de citoyens, les plus puissans, les plus distingués de Rome. Ces infâmes, ces impies, ces parjures ont conspiré contre la patrie, contre eux-mêmes, en faveur des rois.

LE PEUPLE.

En faveur des rois! Quels sont-ils? quels sont ces traîtres, indignes du nom romain? Nomme-les à l'instant, nous voulons qu'ils soient tous exterminés.

COLLATIN.

Ah!...... quand vous entendrez leurs noms....qui sait?....je frémis en les nommant.... j'implorerai votre clémence plutôt que votre justice. Presque tous, sont des jeunes gens; leur jeunesse les avoit empêché d'éprouver les maux si cruels de la servitude; élevés au sein d'une cour corrompue, ils ont partagé les délices et la mollesse des tyrans, sans avoir connu la pesanteur de nos fers.

LE PEUPLE.

Quels qu'ils soient, ils sont traîtres et parjures; ils sont indignes de pitié. Qu'ils péris-

sent! la liberté exige que tous les membres corrompus de notre nouvelle patrie soient retranchés et anéantis. Nomme-les. Ecoutons....

VALÉRIUS.

Et nous, quoique nous soyions convaincus que les coupables sont patriciens, malgré le déshonneur éternel qui doit en rejaillir sur nous, nous unissons nos voix à celle du peuple, pour demander leurs noms. — O peuple sublime, dont les destinées sont si hautes! peuple heureux! tu n'as supporté que les maux de la tyrannie; mais pour nous, vils patriciens, la honte et l'infamie venoient se joindre au poids des fers que nous avions mérités. Nous, plus rapprochés du tyran, nous étions plus esclaves que vous, et l'esclavage nous paroissoit plus supportable. Nous méritions donc de porter des fers. J'en ai le funeste présage, les patriciens ont été les premiers parjures: Collatin, je vous le demande en notre nom, au nom du sénat, nommez les coupables, quels qu'ils soient. Nous voulons prouver tous à Rome, en ce jour, jusqu'à quel point nous brûlons pour l'honneur et pour la liberté.

LE PEUPLE.

Ah! vous étiez dignes d'un meilleur sort! Veuille le ciel que le petit nombre des traîtres, séduits par la tyrannie, ne soient nommés par nous, ni plébéïens, ni patriciens! Le perfide qui a violé ses sermens, a cessé d'être Romain.

COLLATIN.

Les coupables sont en grand nombre; mais ils ne sont pas tous également criminels. Plusieurs d'entr'eux abhorrent la servitude; plusieurs ont le cœur généreux et élevé. Mais retournés en tous sens par le perfide Mamilius, séduits...

LE PEUPLE.

Où est ce traître? O rage! où est-il?

COLLATIN.

Au milieu de la nuit, je l'ai fait conduire hors de Rome. Le droit sacré des gens l'a sauvé, quoiqu'il fût coupable. Le peuple, toujours juste, doit respecter ce droit. La foi doit être la base sacrée de la liberté.

LE PEUPLE.

Tu as bien fait de le soustraire à notre fureur. Ta prudence nous a empêché de violer

la justice. Nous marcherons sous les auspices des dieux et de la vertu, et les tyrans n'auront à leur suite que la trahison, l'infamie et le juste courroux du ciel.

VALÉRIUS.

Mais leur rendrons-nous leurs vils trésors, pour qu'ils s'en servent contre Rome ? L'or, entre les mains des tyrans, est plus redoutable que le fer !

LE PEUPLE.

Il dit vrai ; nous ne voulons pas donner de pareilles armes à leur perfidie. Mais pour cela nous emparerons-nous de leurs biens ? Que peut nous servir l'or, à nous, qui avons le glaive à la main, la liberté dans le cœur ?

VALÉRIUS.

Que tous les trésors des tyrans deviennent la proie des flammes, ou qu'on les précipite dans le Tibre !

LE PEUPLE.

Et qu'avec eux périsse jusqu'à la mémoire des tyrans !

VALÉRIUS.

Périsse en même-tems jusqu'au souvenir de notre servitude !

COLLATIN.

Cette résolution est sublime ; elle est digne de vous ; votre volonté sera bientôt exécutée.

LE PEUPLE.

Oui : mais dévoile la conspiration. Nomme les conjurés.

COLLATIN.

O ciel ! . . . je frémis . . . . . en commençant cette cruelle fonction.

LE PEUPLE.

Et Brutus se tait . . . il reste immobile . . . Ses yeux paroissent remplis de larmes, quoiqu'il tienne ses regards fixés à la terre. Allons, Collatin, prends donc la parole.

COLLATIN.

O ciel !

VALÉRIUS.

Qu'est-il donc arrivé ? Collatin, n'es-tu pas le libérateur de Rome, l'époux de Lucrèce, et notre consul ? Serois-tu l'ami de ceux qui nous trahissent ? Sentirois-tu de la pitié pour des perfides qui n'en ont point eu pour Rome ?

COLLATIN.

Quand vous m'entendrez, vous partagerez tous le désespoir qui déchire mon cœur, et qui fait expirer la voix sur mes lèvres. Déjà je vous vois frappés d'horreur, de pitié, d'étonnement; déjà je vois couler vos larmes. Mamilius sortoit de Rome, pour présenter au roi cette liste : je la lui ai fait arracher, avant de le chasser. Le perfide, atterré, a confessé que tous les Romains qui s'y étoient inscrits, avoient juré d'ouvrir, au milieu de la nuit prochaine, une des portes de Rome à Tarquin.

LE PEUPLE.

O trahison! Que les coupables meurent! qu'ils meurent....

VALÉRIUS.

La mort est une peine trop douce pour un pareil forfait.

COLLATIN.

Que Valérius vous donne lecture de cette liste fatale. La voilà; qu'il la prenne; je ne puis prononcer ces noms....

VALÉRIUS.

Que vois-je ?.... O fatale liste !.... Tous les conjurés y ont eux-mêmes écrit leurs noms ! .. Aquilius, ses enfans, sont les chefs de la conspiration ! Ils sont les premiers inscrits ! O ciel !....

COLLATIN.

La liste a été présentée aux accusés ; ils ont tout avoué : ils sont chargés de fers ; bientôt on les amènera devant vous.

VALÉRIUS.

O dieux !... j'y vois ensuite....

LE PEUPLE.

Que vois-tu ? Parle.

VALÉRIUS.

Hélas ! ... je ne puis le croire... je lis... les noms de quatre frères...

LE PEUPLE.

Quels sont-ils ? ... parle donc....

VALÉRIUS.

Les frères de l'épouse de Brutus...

LE PEUPLE.

O ciel ! les Vitellius !

COLLATIN.

Ah ! vous allez entendre bien d'autres noms. A l'instant les coupables amenés devant vous....

VALÉRIUS.

Mais pourquoi lire tous ces noms ? Je vois parmi les conjurés, les Marcius, les Octave, les Fabius et tant d'autres.... O dieux ! les derniers me font reculer d'horreur... En les voyant, ce papier échappe...... de mes mains...

LE PEUPLE.

Dieux ! quel sont-ils donc ?...

VALÉRIUS.

O ciel !... non... jamais..., non... vous ne pourrez le croire !

(Silence universel.)

BRUTUS.

Les noms inscrits les derniers sont ceux de Titus et de Tibérius.

LE PEUPLE.

Tes fils !... père infortuné.... O jour malheureux !...

BRUTUS.

Ce jour est heureux pour vous, pour Rome entière ! Brutus, aujourd'hui, ne reconnoît d'autres fils que les citoyens ; ces coupables lui sont étrangers. Hier, j'ai juré devant vous de verser jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Aujourd'hui, je suis prêt à remplir mon serment. Et quoi qu'il m'en coûte...

LE PEUPLE.

Ah ! malheureux père !

(Silence universel.)

BRUTUS.

Mais quoi ! je vois Rome entière frappée de stupeur, garder le silence. Je la vois trembler pour Brutus. — Mais qui a été arraché en ce jour au plus affreux péril ? répondez, est-ce Brutus ou Rome ? Ici chacun veut, ou doit vouloir avant tout le salut, la gloire et la liberté de la patrie. Vous êtes délivrés de vos fers et de la cruauté des tyrans. — Le consul tremble pour Rome. — Les Ro-

mains ne doivent pas trembler sur le malheur d'un père, d'un simple particulier. Les larmes ne doivent couler des yeux d'un Romain dans le Forum, que pour Rome seule. Mes pleurs, mon désespoir doivent être renfermés au fond de mon cœur. Je dois le premier, tel est l'ordre du destin, je dois vous montrer sur quelles bases formidables seront posés les fondemens de Rome. Holà ! licteurs, amenez en ces lieux les coupables chargés de fers. Peuple de Mars, tu es le seul, le véritable roi de Rome. Ta majesté a été outragée par ces perfides; leur punition doit être terrible. C'est aux consuls qu'il appartient de te venger... (1)

---

(1) Brutus se tait en voyant les licteurs qui amènent les conjurés.

SCÈNE II.

BRUTUS, COLLATIN (à la tribune), VALERIUS, PEUPLE, SÉNATEURS, PATRICIENS, les conjurés chargés de fers, entourés des LICTEURS, et TITUS et TIBÉRIUS marchent les derniers.

LE PEUPLE.

Ah! combien Rome renfermoit de traîtres! O ciel! voilà les fils de Brutus.

COLLATIN.

Hélas! .... je ne puis plus retenir mes larmes...

BRUTUS.

Ce jour est grand, il sera toujours mémorable pour Rome. O vous! vils criminels qui avez osé trahir la patrie naissante, vous voilà dans cet instant tous réunis devant Rome entière. Que chacun de vous se défende, s'il le peut devant elle. — Vous vous taisez. Rome et les consuls vous demandent à vous-même, si, convaincus de trahison, vous avez mérité la mort. (Silence universel.) Recevez donc la mort que vous avez méritée. Le peuple souverain en prononce unaniment la sentence irrévocable. — Qu'attend-on de plus? (Silence universel.) Mon collègue répand des larmes et garde

le silence... le sénat se tait... le peuple se tait...

LE PEUPLE.

O terrible moment!... leur mort est nécessaire, elle est juste...

TITUS.

Un seul parmi nous, meurt innocent, c'est mon frère.

LE PEUPLE.

Il ne s'occupe que de son frère.

TIBÉRIUS.

Non, ne le croyez pas : nous sommes tous deux également innocens ou coupables. Mon nom est inscrit après le sien sur cette liste fatale.

BRUTUS.

Aucun de ceux qui sont inscrits sur cette liste, ne peut se dire innocent. Quelques-uns peut-être au fond de leur cœur peuvent se trouver moins coupables; mais il n'est réservé qu'aux dieux immortels de lire nos plus secrètes pensées. Un jugement seroit arbitraire et injuste, s'il condamnoit, ou s'il acquittoit sur l'intention. Une pareille sentence seroit fausse et criminelle; un roi seul

pourroit la prononcer ; mais elle est indigne d'un peuple juste et libre. Peuple, qui n'es soumis maintenant qu'aux lois, tu ne dois prononcer que d'après les lois seules.

COLLATIN.

Romains, il est vrai, les deux fils de Brutus sont au nombre des conjurés ; mais ils ont été séduits, trompés et entraînés dans l'erreur par le perfide Mamilius. Il leur avoit persuadé que Rome entière s'étoit livrée aux tyrans. Le croirez-vous ? ils n'ont consenti à inscrire leurs noms sur cette liste funeste, que pour soustraire leur père à la vengeance de Tarquin.

LE PEUPLE.

Ah ! ciel ! est-il vrai ?... Nous devons donc les sauver, et ne sauver qu'eux.

BRUTUS.

Dieux ! qu'entends-je ? Sont-ce là les cris de véritables citoyens ? Vous prétendez devenir libres, justes, grands, et vous commencez par commettre l'injustice la plus criante. Pour épargner les larmes d'un seul père, vous ferez couler celles de tant d'autres Romains, pères, fils et frères ! Tant de par-

jures porteront leur tête sous la hache des licteurs; et mes deux fils seront absous, parce qu'ils paroîtront moins coupables! S'ils n'étoient pas convaincus, ils seroient encore fils du consul; mais leurs noms sont inscrits de leur propre main; les conjurés doivent périr tous ou être tous absous. Les absoudre tous, c'est perdre Rome; n'en absoudre que deux, c'est commettre une injustice. Collatin, plus sensible que juste, a cru disculper deux accusés, en disant qu'ils n'avoient voulu que sauver leur père. Cela peut être vrai; mais tous les autres conjurés vouloient aussi sauver leurs frères, leurs fils, leurs pères. En sont-ils donc pour cela moins coupables, eux qui pour sauver leurs parens, perdoient la patrie? Le cœur du père peut être déchiré, mais le consul ne doit s'occuper que du salut de Rome; ensuite, succombant à sa douleur, il tombera sur les corps sanglans de ses fils.— Bientôt vous verrez à quels périls ces traîtres vous avoient exposés. Pour nous affermir, pour affermir à jamais la liberté, il faut ici un exemple mémorable, cruel, mais juste.— Holà! licteurs, que les coupables soient enchaînés aux colonnes; que leurs têtes tombent sous vos haches; mon cœur n'est pas

insensible (1). Ah! Collatin, j'implore, en ce moment, ta pitié; charge-toi de faire exécuter la sentence (2).

LE PEUPLE.

O terrible spectacle!... Ce père désespéré n'ose lever les yeux... et pourtant la mort des coupables est juste...

BRUTUS.

Déjà tout est préparé pour le supplice. — Les coupables ont entendu leur sentence de la bouche du consul... O vous maintenant! voyez l'état horrible d'un père malheureux... Mais déjà les haches sont levées... O ciel! je sens mon cœur défaillir... Que mon manteau voile au moins mes yeux... Pardonnez à la douleur d'un père. — Mais vous, peuple, fixez vos regards sur eux; de leur sang doit naître la liberté de Rome.

COLLATIN.

O courage plus qu'humain!...

---

(1) Brutus tombe sur son siége et détourne les yeux.

(2) Collatin fait tout préparer pour le supplice, et enchaîner les conjurés aux poteaux.

VALÉRIUS.

Brutus est le dieu, le père de Rome.

LE PEUPLE.

Il est le dieu protecteur de Rome.

BRUTUS.

Je suis le plus malheureux des mortels (1).

---

(1) La toile tombe au moment où les licteurs sont prêts à frapper les conjurés.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE BRUTUS Ier.

C'ÉTOIT une conception nouvelle et heureuse dans le sujet de Brutus, que de rendre les deux fils de ce consul intéressans, de les peindre attachés à leur patrie, ayant déjà combattu pour elle, et ne consentant à entrer dans la conjuration, que séduits par l'espérance de dérober leur père à la vengeance de Tarquin. Mais d'après cette idée, le personnage de Brutus devoit être sacrifié; on ne devoit plus voir en lui qu'un père dénaturé, un homme féroce.

Alfieri qui, dans toutes ses tragédies, se plaisoit à répandre, avec profusion, les opinions politiques qu'il professoit alors, s'est, je pense, trompé dans cette piece sur l'effet du rôle de Brutus. Un père qui sacrifioit ses fils coupables à la patrie, ne lui avoit point paru remplir suffisamment ses vues. Il a cru rendre Brutus plus grand, en lui fesant ordonner la mort de ses deux fils, qui n'avoient trahi Rome que pour le sauver. Mais son héros, loin d'intéresser, n'inspire plus que l'horreur.

Dans sa tragédie, Titus et Tibérius sont jeunes, sans expérience, leur père est absent, et ils sont entièrement livrés aux artifices de Mamilius. Celui-ci leur peint Rome entière soulevée contre les nouveaux consuls; Tarquin prêt à remonter sur le trône, à laver son outrage dans le sang des rebelles, et Brutus

exposé le premier à la vengeance du roi. Aucun intérêt, aucune ambition ne contribuent à les décider. L'amour filial seul les guide, les entraîne, les subjugue. Ils ne voient que le danger de leur père, et s'inscrivent malgré eux parmi les conjurés.

Voltaire plus adroit nous peint Titus fier, ardent, impétueux, brûlant pour la fille de Tarquin. L'ambition, la jalousie, l'amour le portent à trahir sa patrie. Il est moins excusable. Le sénat n'accorde point la grace au coupable, mais il laisse le consul maître de prononcer sur le sort de son fils. Si Brutus l'épargnoit, il perdroit son crédit, sa popularité; il compromettroit peut-être la sûreté de Rome. Dans Alfieri, au contraire, ainsi qu'on vient de le voir, Titus et Tibérius ne sont devenus criminels que par un excès d'amour filial; le peuple tout entier veut les sauver. Brutus est représenté seul inflexible; il est peint condamnant lui-même ses enfans à la mort, assistant à leur supplice, et s'accusant de foiblesse devant le peuple effrayé, parce qu'il couvre ses yeux pour ne pas voir couler son propre sang. Plus Alfieri, dans le cours de la pièce, a jeté d'intérêt sur les fils, plus le père, au cinquième acte, paroît atroce et révoltant.

Il est assez curieux de remarquer que Brutus, pour enlever tout moyen de justification à ses fils, s'élève avec la plus grande véhémence contre le principe de sauver les accusés sur l'intention. Il prétend que les dieux seuls peuvent la connoître, la juger, et qu'un arrêt dicté sur une pareille base, est digne d'un tyran et non d'un peuple juste.

Arons, dans Voltaire, est bien supérieur à Mami-

lius, qui manque absolument de dignité dans la scène où il est admis devant le peuple.

Alfieri qui s'est si fort prononcé contre les personnages inutiles, en a introduit un dans cette pièce. Valérius n'est nullement lié à l'action ; il prononce de grands discours pour prouver que lui, le premier, et tous les autres nobles, sont les plus lâches et les plus méprisables des hommes ; que le peuple seul est grand, généreux et digne de la liberté. On a souvent, et avec raison, déclamé contre les vils courtisans qui, rampant devant un prince, cherchent eux-mêmes à s'abaisser pour flatter son orgueil. L'expérience ne nous auroit-elle pas prouvé qu'il est tems de s'élever contre les êtres non moins vils qui flattent le peuple aussi lâchement que le fait Valérius? Si la flatterie est dangereuse pour les rois, elle l'est encore plus pour les peuples.

Collatin n'a qu'un rôle secondaire. La scène du quatrième acte, où il annonce à Brutus que ses deux fils sont au nombre des conjurés, est pleine de beautés et la plus forte de la pièce.

Alfieri a introduit dans cette tragédie un personnage nouveau (si je puis employer cette expression) ; c'est le peuple de Rome *en masse* (1), qui s'exprime, non par quelques cris, par quelques exclamations, mais récite quelquefois des tirades de huit et dix vers. J'ignore si ce nouveau personnage a obtenu un grand succès sur les théâtres d'Italie ; mais je doute fort qu'il

---

(1) Puisque ce peuple ne forme qu'un individu ; puisqu'il n'a qu'une voix, il me semble que jamais cette expression révolutionnaire n'a été mieux employée.

réussisse jamais sur les nôtres. Il faut cependant convenir que le peuple, ou, pour mieux dire, la populace, est fort bien peinte dans le deuxième et dans le cinquième acte. Ses cris, ses vociférations nous rappellent les assemblées où la classe la plus vile, égarée par quelques intrigans, décidoit de la liberté et de la vie des Français.

On a jusqu'ici prétendu que jamais peuple n'avoit fait lui-même sa constitution. Alfieri nous prouve qu'on s'étoit trompé; car dans le premier acte de Brutus, le personnage *peuple*, encore esclave une heure auparavant, improvise lui-même la sienne.



VIRGINIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

APPIUS, décemvir.
MARCUS, client D'APPIUS.
VIRGINIUS.
ICILIUS.
NUMITORIA.
VIRGINIE.

(La scène est dans le Forum.)

VIRGINIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

NUMITORIA, VIRGINIE.

NUMITORIA.

Pourquoi t'arrêter plus long-tems dans ce lieu? Viens : il est tems de regagner nos dieux domestiques....

VIRGINIE.

O ma mère! je ne puis traverser le Forum, sans qu'un grand souvenir y retienne mes pas. C'est de cette tribune, que naguère Icilius faisoit entendre les fiers accens de la liberté. La puissance absolue lui ferme aujourd'hui la bouche. Ah! combien son cœur est déchiré par la douleur et par une juste indignation.

NUMITORIA.

Ce jour, si tu lui es chère, apportera peut-être quelqu'adoucissement à ses maux.

VIRGINIE.

Si je lui suis chère?.... Ce jour! qu'entends-je?

NUMITORIA.

Oui, ma fille; enfin ton père a écouté tes vœux, et consent à les remplir; il m'écrit du camp, et lui-même il presse l'instant de ton hyménée.

VIRGINIE.

Est-il vrai que je touche à la fin de mes longues douleurs? Ah! de quel bonheur vous comblez mon ame.

NUMITORIA.

Dans tous les tems, Icilius ne fut pas moins cher à ton père qu'à toi, ma fille. Ils sont tous deux Romains; ils l'ont prouvé par leurs actions et non par de vains discours. Tu ne pouvois élever tes vœux plus haut qu'au cœur d'Icilius; mais ton père ne vouloit t'unir à lui, que lorsque tes vertus égaleroient ta beauté; il vouloit te rendre digne d'Icilius, avant de te le donner pour époux.

VIRGINIE.

Il m'en croit donc digne en ce jour. O bonheur extrême, inespéré ! Obtenir Icilius pour époux, paroissoit à mes yeux le premier des biens; le mériter met le comble à mon bonheur.

NUMITORIA.

Tu es digne de lui, et lui seul est digne de toi ; lui, qui ose encore se montrer Romain, tandis que Rome, plongée dans un lâche silence, languit esclave et se croit libre. Que sont-ils près de lui, ces vils patriciens, qui se plaisent à raconter sans cesse, les hauts faits de leurs aïeux, et qui les trahissent en vivant dans l'opprobre. Le cœur d'Icilius est le temple de la vertu, du courage, de la sagesse, de la fidélité....

VIRGINIE.

Il n'est point un patricien, et cela suffit. Il n'est point vendu aux tyrans de Rome ; voilà ce qui le rend cher à mon cœur.... Je vois sur son front, aussi noble que fier, toute la majesté du peuple romain. Dans ces tems malheureux, où les lâches trembloient même en flattant les tyrans, les discours d'Ici-

lius, son ame inaccessible à la crainte, sa sublime indignation, voilà, voilà ce qui m'a soumise à ses lois. Je suis plébéïenne; je suis fière d'être l'égale d'Icilius; je serois inconsolable d'être d'une famille patricienne, et d'être par-là si inférieure à mon amant.

NUMITORIA.

Tu as sucé près de moi, avec le lait, la haine des patriciens; conserve-la ma fille, tu la leur dois, à eux, que l'on voit, selon que la fortune leur est propice ou contraire, tantôt bouffis d'orgueil, tantôt rampans, toujours infâmes.

VIRGINIE.

Moi, démentir mon origine? Ah! ma mère, vous ignorez ce qui rend encore ma haine plus juste, plus forte; je vais vous raconter les outrages particuliers que j'ai reçus, et sur lesquels j'avois gardé le silence.

NUMITORIA.

Quittons ces lieux.

VIRGINIE.

Vous allez apprendre à quoi m'a exposée cette beauté qui ne m'est chère que parce qu'elle plaît à Icilius.

SCÈNE II.

VIRGINIE, NUMITORIA, MARCUS, ESCLAVES.

MARCUS.

C'est elle, oui, c'est cette jeune fille. Esclaves, qu'on la saisisse, qu'on la conduise dans ma maison. Elle est, ainsi que vous, née mon esclave.

NUMITORIA.

Qu'entends-je ? Et qui êtes-vous donc, vous, qui osez appeler esclave, la fille d'un Romain ?

MARCUS.

Vos artifices sont découverts, ils sont inutiles; c'est en vain que vous cherchez à la soustraire à son maître; elle n'est point votre fille, elle n'est point née libre. Et moi aussi, je suis citoyen de Rome; j'en connois les lois, je les respecte, je les observe, et c'est d'après ces lois, que j'ose ici reprendre ce qui m'a été enlevé.

VIRGINIE.

Moi, esclave ? moi, votre esclave ?

NUMITORIA.

Elle n'est point ma fille! Et toi, vil imposteur, es-tu citoyen romain? A tes actions, à tes discours infâmes, je te crois un satellite des tyrans, et le plus pervers de tous. Mais, qui que tu sois, apprends que nous sommes plébéïennes, que notre famille ne s'est jamais avilie, que le crime et la fraude n'appartiennent qu'aux coupables patriciens et à leurs cliens; apprends en outre, que le père de cette fille, est Virginius, et que je suis son épouse; apprends, qu'il est maintenant au camp pour la défense de Rome, et qu'il pourra punir ta criminelle audace....

MARCUS.

Ajoutez que, trompé par vous, il croit que vous avez donné le jour à cet enfant; il n'a pas su, il ignore encore par quel artifice vous lui avez imposé; quand il en sera tems, vous me verrez produire les preuves; mais en attendant, que mon esclave me suive. Je ne suis point un imposteur, je ne redoute point Virginius; je suis tranquille sous la protection de nos inviolables lois.

VIRGINIE.

Ma mère, souffrirez vous qu'on me sépare de vous? Perdrai-je en même-tems, vous, mon père, mon époux et la liberté.

NUMITORIA.

J'en atteste le ciel et Rome, elle est ma fille!

MARCUS.

Vos sermens ainsi que vos injures sont inutiles. Qu'elle suive à l'instant mes autres esclaves, ou je la fais entraîner par force ; si vous l'exigez ensuite, je suis prêt à rendre compte de ma conduite au tribunal suprême.

NUMITORIA.

Tu te crois plus fort que des femmes sans défense, voilà comme tu montres ton audace ; mais il ne te sera pas si facile d'employer la violence. Tu as mal choisi le lieu pour une telle infamie ; nous sommes au Forum, l'as-tu donc oublié? arrête, ou le peuple entier accourt à mes cris, et me présente des milliers de défenseurs pour une vierge innocente.

VIRGINIE.

Et si je ne trouve point de défenseur,

bourreaux! vous m'arracherez le jour, avant que de m'entraîner comme son esclave. Je suis la fille d'un père illustre. Je sens mon cœur palpiter aux seuls noms de Rome et de la liberté. Il seroit bien différent, si j'étois née ton esclave, ou ton égale.

MARCUS.

Tu reprendras, dans les fers, les sentimens de ta condition! Tes discours changeront avec ton état. Mais c'est trop perdre de tems dans de vaines discussions.— Qu'à l'instant...

NUMITORIA.

Tu m'entraîneras avec elle....

VIRGINIE.

Oh! aucune puissance ne peut me séparer de vous.

MARCUS.

Vaines paroles! Qu'on les sépare. —Qu'on arrache mon esclave fugitive des bras de cette femme qui n'est point sa mère!

VIRGINIE.

O généreux Romains! s'il vous reste encore quelque pitié...

NUMITORIA.

Enfans courageux de Mars, elle est Ro-

maine; elle est née aussi libre que vous, cette fille que je presse sur mon sein maternel: ces monstres veulent l'en arracher! ils l'osent, à vos yeux, au milieu de Rome, devant les temples sacrés des dieux!

SCÈNE III.

ICILIUS, NUMITORIA, VIRGINIE, MARCUS, PEUPLE.

ICILIUS.

Quel tumulte! quels cris! O ciel! que vois-je? Virginie!... Et c'est cet homme...

VIRGINIE.

Venez....

NUMITORIA.

C'est le ciel qui vous envoie; venez, accourez, volez, sauvez votre épouse du plus grand péril.

VIRGINIE.

On m'enlève à vous, à ma mère, à moi-même. Cet homme m'a flétrie du nom d'esclave.

ICILIUS.

D'esclave! Infâme, voilà donc tes exploits: Tu sais mieux combattre au Forum que dans

le camp. Toi, le plus vil des esclaves, tu oses appeler cette vierge esclave?

MARCUS.

Icilius, depuis son enfance, s'est toujours distingué dans le tumulte et les séditions : la discorde lui plaît trop, pour qu'il ne saisisse pas avec empressement le prétexte de renouveler les troubles. Mais aujourd'hui que Rome, bien malgré lui, est soumise à des lois sacrées, que puis je craindre de ses clameurs? Cette fille est mon esclave, je le répète, et j'en fournirai les preuves à ceux qui ont le droit de les demander. Je ne reconnois pour juges, ni Icilius, ni ceux qui semblables à lui, font entendre des cris factieux.

ICILIUS.

Icilius et le petit nombre de Romains qui lui ressemblent, sont ici les défenseurs redoutables de l'innocence. Peuple Romain, entends ma voix; je n'ai jamais été parjure; je n'ai jamais trahi, ni vendu mon honneur; je me fais gloire d'un sang plébéïen et d'un cœur noble : écoute-moi, c'est à toi que je m'adresse. Cette vierge, libre et innocente, est fille de Virginius. A ce

nom, je vois déjà l'indignation enflammer tous les visages. Virginius combat pour toi dans le camp! O crime! ô honte! c'est ce tems que l'on choisit pour outrager et déshonorer sa fille! Et quel est celui qui ose l'outrager? ..... Avance, Marcus, montre-toi. Eh quoi! tu trembles! Peuple Romain, tu le connois maintenant. Tu vois le dernier des esclaves d'Appius, notre tyran; tu vois le ministre de cet Appius, ennemi de toute vertu; de cet Appius, oppresseur cruel, féroce, altier, qui t'a enlevé la liberté, et qui ne te laisse la vie que pour jouir de ta honte. Virginie m'a été promise pour épouse, et je l'aime. Quant à moi, je ne crois pas avoir besoin de te rappeler qui je suis: moi, qui ai été ton tribun, ton défenseur, hélas! vainement... Tu as cru que je parlois, plutôt pour te plaire, que pour te sauver; nous en portons tous la peine, nous sommes tous dans l'esclavage. Que dirai-je de plus? Mon bras, mon courage, mon audace, te sont connus, aussi bien que mon nom. C'est à toi que je demande mon épouse libre. Cet homme ne te la demande pas; il la dit son esclave, il s'en empare, il l'entraîne par force... Prononce,

peuple Romain; décide quel est l'imposteur, de Marcus, ou d'Icilius.

MARCUS.

Peuple-roi, les lois sages, redoutables et sacrées que tu t'es données toi-même, oseras-tu les enfreindre le premier? Non! les dieux protecteurs de Rome, ne le souffriroient pas. Si l'on prouve que ma demande est injuste, que je suis un imposteur, alors que le poids de ton courroux tombe tout entier sur ma tête! Mais tant que de vaines fanfaronnades, des injures atroces, d'horribles imprécations contre l'autorité légitime, seront les seules réponses que l'on pourra m'opposer, lequel d'entre vous osera enlever une ancienne esclave à son maître?

ICILIUS.

Moi, le premier, et je serai suivi par tout ce qu'il y a ici de vrais Romains. Certes, ta demande criminelle couvre quelqu'horrible mystère. La raison qui te fait agir, qui la sait, qui pourra, qui voudra la savoir? ce ne sera pas moi. Ah! puisse-t-elle ne pas avoir des suites affreuses! Rome, depuis qu'elle est devenue la proie des décemvirs, a déjà, sous

le voile de la loi, supporté trop d'affronts, de honte et de violences! Moi, je ne suis point encore accoutumé aux outrages: les souffrir, c'est les mériter. L'épouse d'Icilius ne peut être esclave.— Et fût-elle née esclave? — Où vit-on jamais une loi plus injuste? Des esclaves dans le pays de la liberté! Et pour qui ces esclaves? Pour le faste insolent qui nous opprime! Les esclaves ne sont pas pour nous, pour nous, qui avons des bras et du courage! —Mais, que Rome compte des milliers d'esclaves, Virginie n'en grossit pas le nombre. Romains! croyez-moi: elle est, j'en atteste les dieux, elle est fille de Virginius! Elle en a les traits, la modestie, les sentimens élevés et le courage. Je l'aime; elle doit être à moi. —La perdrai-je ainsi?...

LE PEUPLE.

Malheureux époux! Qui sait ce qui fait agir Marcus?

ICILIUS.

Oh! je le vois, mon sort a ému votre pitié: je la mérite, hélas! Le jour même où je me croyois au comble du bonheur, je me trouve précipité dans un abîme de maux. J'ai beaucoup d'ennemis dans Rome; ils sont tous aussi

les vôtres; ils sont puissans, mais encore plus perfides. Qui sait? Ceux qui m'ont enlevé la liberté voudroient aussi m'enlever mon épouse? Voyez leur hardiesse. Ils ont inventé l'imposture, et voilà celui qui est chargé de l'exécution. O Rome! dans quel avilissement tu es plongée...., Infâmes patriciens, c'est à vous qu'il sied d'être esclaves; à vous, qui devriez toujours ramper sous le joug; à vous, qui joignez l'avarice à la lâcheté et à la perfidie; à vous, qui êtes toujours dévorés par la jalousie de nos vertus plébéïennes, que vous ne pratiquez pas, et que vous n'avez même jamais connues. Les perfides présentent leurs bras aux fers, afin que le peuple soit doublement asservi. Ils veulent une honteuse servitude; ils veulent le malheur de tous, plutôt que de partager avec nous la liberté. Les monstres! notre bonheur fait leur désespoir; nos maux les font sourire; mais, je l'espère, les tems changeront. Peut-être le jour n'est pas éloigné....

LE PEUPLE.

Ah! puisse ton présage s'accomplir!

MARCUS.

Arrêtez. Il suffit. Voudrois-tu te faire, de

nouveau, tribun du peuple? Je le sais, tu ne t'es jamais plu que dans les séditions et le carnage. Me préservent les dieux de t'offrir une occasion de les renouveler! Tu cherches à semer le trouble et à répandre adroitement ton poison. Désormais, je ne veux opposer à tes violences que la force des lois. Que Virginie se rende au tribunal d'Appius; que sa prétendue mère y paroisse avec elle; c'est là que que je les attends. Là, ce ne seront point des cris factieux, ni des vociférations insensées, mais la tranquille raison qui décidera le juge.

SCÈNE IV.

ICILIUS, VIRGINIE, NUMITORIA, PEUPLE.

ICILIUS.

Je promets de la conduire moi-même au tribunal. Romains, vous tous à qui il reste encore quelques sentimens de liberté et de courage, j'espère vous avoir pour témoins de ce grand jugement, et je vous y invite : il vous intéresse tous. On verra si les époux et les pères ont encore des compagnes et des filles dans Rome.

SCÈNE V.

ICILIUS, NUMITORIA, VIRGINIE.

NUMITORIA.

O mœurs coupables ! ô perversité ! Mères infortunées !

VIRGINIE.

O mon époux ! je n'eus jamais de prix à vos yeux que par mon père. — Privée de lui, comment oserai-je me nommer votre épouse ?

ICILIUS.

Vous serez toujours la fille de Virginius, l'épouse d'Icilius ; et, ce qui est bien au-dessus, vous serez Romaine ; c'est moi qui vous le jure. Je vous ai choisie pour ma fidelle compagne, J'estime votre vertu, égale à la mienne, Je ne vous parlerai pas de mon amour ; mon courage, mon bras, vous le prouveront mieux que de vains discours. Mais, connoissez-vous les raisons qui peuvent porter ce monstre à vous outrager ?

VIRGINIE.

Il est, disiez-vous, le coupable ministre d'Appius ?

ICILIUS.

Il est l'esclave de ses volontés.

VIRGINIE.

Alors tout m'est connu. Dès long-tems Appius brûle pour moi d'une flamme criminelle.

ICILIUS.

Qu'entends-je ? O rage !

NUMITORIA.

O ciel ! nous sommes perdues !

ICILIUS.

Je vis, et ce glaive me reste ! Ne craignez rien tant que je respirerai.

VIRGINIE.

Apprenez l'audace effrénée d'Appius. Il essaya de me séduire ou de me tromper ; il voulut employer tour-à-tour les flatteries, les prières, les promesses, les présens, les menaces même ; enfin, tout ce que les nobles regardent comme le prix de notre vertu. Je dissimulai cette injure, atroce, intolérable. Mon père étoit au camp ; ma mère, seule et sans appui, n'auroit pu me secourir. Un jour nouveau se lève ; je suis votre épouse ; je ne

dois plus rien taire. O vous! le premier des Romains, c'est vous qui êtes offensé; c'est à vous à signaler votre vengeance... J'ai versé des torrens de pleurs dans le silence. Ma mère, compâtissante, mêloit ses larmes aux miennes, sans savoir ce qui les fesoit couler. Je vous ai découvert le fatal secret. Appius ajoute la violence à ses premiers artifices; il sera juge et partie. Je vous serai enlevée avant d'avoir été à vous; mais je ne tomberai point vivante entre les mains d'Appius.

ICILIUS.

Avant que vous soyiez en son pouvoir, avant que votre sang coule, Rome entière sera baignée de sang; le mien, celui de tous les hommes courageux, sera épuisé. Cet Appius, quel est-il aux yeux de celui qui desire la mort? Un homme seul, et le plus foible de tous.

NUMITORIA.

Votre franchise succombera sous ses artifices.

ICILIUS.

Malgré sa cruauté et ses crimes, il conserve encore le masque de la justice; le jugement sera rendu en présence de Rome entière.

Nous ne devons point encore désespérer. Il faut de la prudence et du courage. Mais Virginius nous est nécessaire. Le camp où il sert n'est pas éloigné ; averti par mes soins, il sera bientôt de retour. Cependant, rentrez ; je vous accompagnerai jusqu'à votre maison. Je vous jure, si l'on refuse de vous rendre justice, de vous venger avec ce fer... Cette assurance est un bien triste adoucissement à vos maux ; mais c'est, hélas ! le seul que je puisse vous offrir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

APPIUS (seul.)

APPIUS, que fais-tu? Insensé, toi amoureux! Tu veux régner, et ton lâche cœur brûle pour une plébéïenne! Oui, puisqu'elle refuse de se rendre à tes prières, le sceptre te donnera le pouvoir de la soumettre à tes desirs. Mais le peuple... Qu'ai-je à redouter? Le peuple tremble devant les lois; c'est avec leur appui que je me suis élevé, et aujourd'hui elles ne servent qu'à augmenter ma puissance. Je puis, je le sais, en créer de nouvelles, les détruire, ou les interpréter. Combien il faut d'artifice pour imposer un joug durable! Mais j'ai su y parvenir. Féroces patriciens, il m'étoit trop facile de vous soumettre, vous, sur qui l'or a tant de pouvoir; on l'épuiseroit, avant de satisfaire votre insatiable avarice. Si je n'ai pas encore trouvé en vous des satellites dévoués, vous me servez au moins aujourd'hui à terrasser et à enchaîner le peuple. Mais

votre tour viendra. Quelle résistance pourrez-vous opposer à celui qui vous a achetés, opprimés et avilis? Mais déjà Virginie approche du tribunal. Sa mère est avec elle; Icilius, une foule immense l'accompagnent. Cortège terrible! redoutable pour tout autre qu'Appius. Mais celui qui se sent né pour le diadême, qui veut régner ou mourir, ne doit pas connoître la crainte, ni changer ses volontés.

SCÈNE II.

APPIUS, ICILIUS, VIRGINIE, NUMITORIA, PEUPLE, LICTEURS.

APPIUS.

Quels cris frappent mon oreille ? Est-ce ainsi qu'on se présente au tribunal respectable des décemvirs ?

LE PEUPLE.

Rome vous demande justice.

APPIUS.

Et moi, je demande aux Romains les égards et le respect. Je siège sur le tribunal, autant pour sauver l'innocent, que pour réprimer la licence. Ces haches, ces faisceaux qui m'en-

tourent, doivent vous le dire assez. Eh quoi! avez-vous donc oublié le pouvoir souverain dont vous m'avez investi? La majesté de Rome ne réside-t-elle pas en moi? N'est-ce pas vous qui m'en avez revêtu? Apprenez donc à vous respecter vous-mêmes dans votre magistrat.

NUMITORIA.

Appius, vous voyez devant vous une mère infortunée, à qui un perfide veut ravir sa fille unique; il veut m'enlever cette fille que j'ai nourrie, que j'ai élevée sous mes yeux, l'amour de son père et le mien. On ose la flétrir du nom d'esclave; on veut l'arracher de mon sein. Ce nouvel attentat remplit Rome d'horreur et d'épouvante; il me transporte de rage. Vous la voyez; elle est devant vous cette fille, mon unique espérance. Elle est belle, mais elle est encore plus vertueuse. Rome entière connoît notre famille et nos mœurs; elle sait qu'il n'y eût jamais d'esclaves parmi nous. Je vais aujourd'hui faire décider une grande question. Je vous le demande, au nom de Rome, répondez, Appius; nos enfans nous appartiennent-ils?

APPIUS.

J'excuse les discours d'une mère. Je vous

réponds, à vous, à Rome entière : quand il existe des lois, celui qui ne les a point enfreintes, n'a rien à redouter. C'est en vain que l'on veut vous enlever cette fille, si vous êtes sa mère. Jamais aucune partialité ne dicte mes jugemens. Mais je ne vois point au tribunal celui qui revendique cette fille comme son esclave. Vous, qui êtes-vous? Quel est le père supposé ou véritable de cet enfant?

NUMITORIA.

Appius, ne le savez-vous pas? Regardez-là, Virginie est son nom. Elle l'a reçu de son père, qui vous est connu, qui est connu de Rome, et encore plus des ennemis. Nous sommes plébéïens, et nous n'en rougissons pas. Ma fille est née libre, elle mourra libre. Icilius l'a choisie pour son épouse; cela doit détruire tous les doutes que l'on pourroit élever sur sa naissance.

ICILIUS.

Apprenez, en outre, qu'Icilius la chérit plus que la vie, autant que la liberté.

APPIUS.

Dans ce moment il me suffit de savoir si elle naquit libre ou esclave. Qu'elle vous soit

chère, qu'elle soit votre épouse, cela ne changera point son sort. Que peuvent sur moi vos regards furieux, et vos discours pleins de fiel? Bientôt Rome et Icilius entendront mon arrêt.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, MARCUS.

MARCUS.

Je parois devant le tribunal suprême d'Appius, ainsi que le doit un citoyen. Je n'ai point traîné avec moi une suite nombreuse. Le cortège immense qui environne mes adversaires ne m'intimide point. J'apporte des raisons et des preuves; je n'emploie ni les cris, ni la violence, ni les armes. Appius n'écoute que la justice. Mes adversaires, en rompant l'usage établi par la loi, semblent prouver eux-mêmes combien mes droits sont justes. Ils répondent avant que j'aie formé ma demande.

APPIUS.

Il est vrai, et ce procédé est nouveau.

ICILIUS.

Mais écoutons : parle; expose tes droits.

MARCUS.

La voilà cette fille qui porte le nom d'un père qui n'est pas le sien. Elle est née chez moi, d'une de mes esclaves. Elle étoit encore enfant, quand sa mère me l'enleva par fraude, et la vendit à Numitoria, qui, depuis ce jour, l'a élevée, à la place de sa fille qu'elle avoit perdue. Virginius fut trompé le premier. Il l'a toujours crue, il la croit encore sa fille. J'amène avec moi des témoins qui connoissent la manière dont le vol a été fait, l'époque certaine, et jusqu'au salaire qui en a été le prix. Voilà quel est mon cortège. Je suis prêt à affirmer, par serment, tout ce que je viens d'avancer.

NUMITORIA.

Les imposteurs sont toujours prêts à attester les dieux. Ce qu'une mère, une Romaine, une plébéïenne, ose assurer, est-il donc moins digne de foi que les mensonges des infâmes qui font trafic des parjures? Mais auparavant d'entendre leurs faux sermens, ah! du moins, un moment, écoutez une mère. Le peuple tout entier, à mes discours, à mes larmes, à mon désespoir, jugera si je suis vraiment la mère de Virginie.

APPIUS.

Je dois juger seul; le peuple doit se taire. Ils doivent sur-tout garder le silence ceux, qui esclaves de l'amour, de la haine, ou de la colère, ne sont ennemis que de la raison. Toujours égarés par la partialité, ils avoient corrompu et détruit la justice dans Rome.

ICILIUS.

Est-ce un jugement, celui que l'on prononce sans entendre les parties? Eh quoi! prétendez-vous enlever à une mère ce que l'on n'a jamais refusé à un citoyen?

APPIUS.

Et vous, parce que vous avez été tribun, prétendez-vous m'enseigner à juger? Simple particulier, ainsi que vous, je m'attendrirai aux noms de fille et de mère. Mais, sur le tribunal, je dois être impassible; je dois être sourd à la plainte, aux menaces, et n'écouter que la raison. Je dois commencer par entendre les preuves de Marcus; ensuite, la mère, vraie ou supposée, parlera: la loi le veut ainsi. Mais je ne le vois que trop, vous n'avez aucune confiance dans la justice des lois.

ICILIUS.

Entendrai-je donc toujours parler de lois, aujourd'hui que la loi n'est plus que la volonté d'un petit nombre de tyrans? Mais, puisque celui qui les viole toutes ose les attester, et moi aussi j'en invoquerai le secours. Je dirai que l'on ne peut prononcer sur le sort d'une fille, quand son père est absent.

LE PEUPLE.

Il dit vrai. Le père doit être présent.

MARCUS.

Je vous l'ai déjà dit, Virginius ignore la fraude de son épouse...

ICILIUS.

Mais la tienne m'est connue à moi! Et si tu ne te désistes de ton entreprise, Rome entière va m'entendre dévoiler tes trames criminelles.

APPIUS.

Arrêtez, Icilius. Qu'espérez-vous? Qui vous donne tant d'audace? Sont-ce les murmures séditieux du petit nombre d'hommes coupables qui applaudissent à vos discours? Insensé! quelle erreur est la vôtre! Je n'ai que moi, que moi seul pour appui. L'amour de

vos vils partisans est impuissant, comme leur haine. J'estime le peuple, mais non les soutiens d'Icilius; leurs cris ne peuvent m'émouvoir; je redoute peu leur courroux, et je méprise les vaines clameurs d'une vile populace.

ICILIUS.

Vous faites bien. Vous devez mépriser les lâches qui vous obéissent. Mais le jour où vous imploriez notre faveur; le jour où vous étiez humble par orgueil, magnanime par bassesse, juste, équitable, et pieux par impiété; ce jour, dis-je, vos paroles étoient moins altières. Désormais Appius est connu de tous; l'imprudent s'est trop hâté de reprendre son caractère. Il a toutes les qualités d'un tyran, tout ce qu'il faut pour l'être; il ne lui manque que la prudence. Cependant la prudence est ordinairement la première vertu des tyrans; c'est la base de la tyrannie naissante.

LE PEUPLE.

Ses discours sont trop énergiques; mais il dit la vérité.

APPIUS.

Je croyois n'avoir à prononcer ici que sur le sort d'une esclave. Mais je vois que je

serai forcé de commencer par punir ce téméraire.

ICILIUS.

Je croyois, moi, ne défendre ici qu'une jeune fille, née libre, et qui doit être mon épouse. Mais je suis mille fois heureux, si je puis, au prix de mon sang, défendre en ce jour les droits de Rome, les miens et ceux de tout le peuple.

LE PEUPLE.

O paroles courageuses ! ô cœur intrépide ! il est Romain.

APPIUS.

Licteurs, arrêtez ce factieux ; que la hache soit suspendue sur sa tête, et qu'au premier mouvement...

VIRGINIE.

O ciel, arrêtez, arrêtez ; je serai son égide. Tournez le fer contre moi ; que les licteurs m'entraînent comme esclave. Je brave l'esclavage, la mort, pourvu que l'on épargne le seul défenseur de Rome.

PPIUS.

Qu'on l'arrache de son sein. Cela cache un horrible complot, et Rome est en danger.

ICILIUS.

Vois ce poignard ; il me servira pour elle et pour moi, si l'on veut me faire violence. Tant que je vivrai, malheur à qui osera l'approcher.

LE PEUPLE.

Rien ne peut l'intimider.

ICILIUS.

Avant de me l'enlever, il faut m'arracher le jour. Romains, écoutez, écoutez le complot horrible que l'on veut vous cacher. Apprenez quels sont les dangers de Rome ; écoutez-moi, et ensuite vous me laisserez massacrer à vos yeux. Cet Appius brûle d'une flamme impure pour Virginie...

LE PEUPLE.

Oh ! quelle hardiesse !

ICILIUS.

Il essaya de la séduire ; il employa les menaces, les prières, enfin il lui offrit de l'or, dernier outrage du vice sur le trône à la vertu dans l'indigence ; mais elle n'étoit point patricienne, et elle a méprisé l'or. Aujourd'hui, il veut s'en rendre maître par la force. Le nom seul de celui qu'il a employé doit vous

convaincre de la fraude. Pères infortunés, tremblez désormais pour vos enfans; époux, tremblez encore plus sur le sort de vos femmes. Que vous reste-t-il de plus à perdre? une vie incertaine; et qu'est-ce que la vie, quand on vous a enlevé votre honneur, vos enfans, votre patrie, votre courage et votre liberté?

LE PEUPLE.

Pour nous, pour nos enfans, la liberté ou la mort!

APPIUS.

Vile imposture...

LE PEUPLE.

La liberté ou la mort!

NUMITORIA.

O peuple généreux! suspends un moment ta fureur. Veuille le ciel que ma fille ne soit pas la cause d'une guerre civile, que le sang des citoyens ne soit pas répandu pour elle! Je demande, et je le demande en son nom, que l'on attende Virginius. Devant lui, devant toi, je saurai repousser cette affreuse, cette intolérable imposture.

APPIUS.

Arrêtez, et ne me forcez pas à employer contre vous toute la sévérité des lois. Vous vous attachez à une entreprise vaine, inutile. Les insultes ne pourront ni vous faire rendre justice, ni en détourner le cours. Icilius en impose, je le prouverai. On l'a toujours distingué à la tête de toutes les séditions, de toutes les émeutes; dès longtems il a soif du sang des citoyens. Tribun du peuple, il étoit son ennemi comme le nôtre; il vouloit d'abord détruire les patriciens, tromper le peuple, puis soumettre Rome à un vil esclavage; tels étoient ses coupables projets. Voilà la cause de sa rage contre nous. Vous avez voulu déposer entre les mains des décemvirs le salut de Rome divisée et affoiblie. C'est de vous, de vous seul que je tiens ma puissance; vous êtes fatigués des discordes civiles; aujourd'hui, la paix si desirée commence à renaître, et un signe, un mot du plus vil des Romains suffiroit pour vous replonger dans les troubles?

LE PEUPLE.

Appius a raison. Il est juge. Mais écoutons ce que l'intrépide Icilius va répondre.

ICILIUS.

Il est vrai, le peuple vous a créé juge et législateur; mais dès long-tems l'année est expirée. Vous êtes parvenu, par vos artifices, à conserver la magistrature, et aujourd'hui vous employez la force pour assurer votre tyrannie. Vous appelez paix, ce qui n'est que l'avilissement de Rome. C'est le noir sommeil de la mort et non la paix. Le sang des citoyens coule à grands flots dans notre camp. Qui le répand ? est-ce l'ennemi ? Le brave, le malheureux Siccius, qui osa prononcer dans le camp le nom de liberté, n'est-il pas tombé sous les coups d'un traître armé par les lâches décemvirs ?

APPIUS.

Siccius rebelle a expié...

ICILIUS.

Mais pourquoi rappeler ces crimes ? Rome entière les connoît. Les décemvirs n'ont pas encore répandu de sang dans Rome ; mais ils ont versé à pleines mains l'or qui doit bientôt être le salaire de notre sang. Tout homme qui parle, qui pense en Romain, est aujourd'hui, à leurs yeux, l'ennemi de Rome. Ils enlèvent aux filles leurs époux, leurs parens,

leur liberté, leur honneur. Qu'attendez-vous de plus ? C'est vous, c'est vous-mêmes qui vous l'êtes imposé, ce joug infâme, horrible, pire que la mort, et qui ne vous laisse qu'à peine le nom d'homme dont vous devenez indigne. Pourquoi ne pas le briser ? Etes-vous encore Romains ? J'ai bien entendu les cris des enfans de Mars, mais je ne les ai point encore reconnus à leurs actions. Faut-il du sang pour vous tirer de votre léthargie ? je lis dans les yeux farouches du tyran, l'arrêt de ma mort. Eh bien ! satellites cruels, que font vos haches et vos faisceaux ? Appius, voilà la tête que tu dois abattre, si tu ne veux pas rendre à Rome la liberté. Tant que je vivrai, tremble ; tu m'entendras sans cesse crier aux armes, à la vengeance et à la liberté. Si Rome ne renferme point dans son sein, des hommes qui osent lever l'étendard, mort ou vif, elle trouvera en moi un nouveau Brutus contre un nouveau Tarquin. Regarde, Appius, je ne fuis point, je ne redoute rien, me voilà...

VIRGINIE.

O ciel ! Appius, suspendez votre courroux ; ne baignez point vos mains dans son sang ;

écoutez les murmures du peuple prêt à le défendre. Vous menacez des jours trop précieux. Vous exposerez moins Rome et vous....

ICILIUS.

Que faites-vous? vous descendez aux prières, et c'est Appius que vous implorez! Vous vous abaissez à ce point aux yeux de Rome et aux miens! Si vous m'aimez, apprenez à ne rien redouter; et si je dois, pour première preuve de mon amour, sacrifier ici ma vie, recevez-en le don en Romaine, et en épouse d'Icilius.

NUMITORIA.

O moment terrible! Appius, je vous le demande encore une fois, attendez le retour de Virginius, écoutez sa défense.

LE PEUPLE.

Appius, attendez Virginius, nous le voulons tous.

APPIUS.

Maintenant je le desire plus que vous, et Virginius sera attendu. Rendez-vous demain au point du jour au Forum. Je n'ordonne point encore le supplice du factieux qui a mérité la mort. Vous pourriez penser

que je le redoute : qu'il vive, qu'il assiste au jugement, qu'il y paroisse en armes s'il le veut, armez-vous tous avec lui. Vous m'entendrez prononcer sur le sort de cette esclave, et ensuite sur le sien. Vous verrez qu'Appius, fort de sa seule vertu, ne redoute rien.

MARCUS.

Mais la loi veut que cette fille reste avec moi jusqu'à la sentence.

ICILIUS.

Le toît infâme d'un client mercenaire, peut-il jamais servir d'asile à une vierge ? Il n'existe pas une loi aussi injuste. Si elle existe, qu'on la détruise.

MARCUS.

Qui sera la caution de cette esclave ?

LE PEUPLE.

Nous tous.

ICILIUS.

Et moi le premier. Marchons. — Demain nous périrons, ou nous assurerons à jamais notre sort et celui de nos épouses.

SCÈNE IV.

APPIUS, MARCUS.

APPIUS.

Elle aime Icilius : elle n'est point encore son épouse. Je n'en suivrai que plus fortement mon dessein. Va, téméraire, fie-toi à ce peuple, moi je...

MARCUS.

Avez-vous jamais vu populace plus séditieuse, plus prompte à se révolter ?

APPIUS.

Je n'ai rien vu que Virginie ; elle sera en mon pouvoir. Voudrois-tu me dire que je crains? oserois-tu le dire à Appius ? Celui qui redoute le peuple, pourra-t-il jamais l'asservir ? Gagner du tems, prévenir sa fureur, être inaccessible à la crainte, opposer quelques flatteries à ses menaces ; voilà les moyens que j'ai employés pour m'élever où je suis ; voilà les moyens qui me rendront l'arbitre des destinées de Rome.

MARCUS.

Tant qu'Icilius vivra, vous tenterez en vain de séduire ou de soumettre le peuple. Son nom, ses discours pleins de feu, son

audace tribunitienne, lui rappèlent à chaque instant ses anciens droits. Ce factieux sait rallumer dans les cœurs le feu de la liberté, et les disposer à la révolte.

APPIUS.

Tant qu'il me restera d'autre ressource, qu'Icilius vive. Je veux encore signaler ma clémence. Qu'Icilius vive, et que le peuple juge combien il est peu redoutable pour Appius. Tu verras l'amour timide de ce peuple léger se changer soudain en haine et en mépris; toutes les intrigues d'Icilius tourneront contre lui. Le peuple lui-même deviendra le premier instrument de sa ruine.

MARCUS.

Mais pensez-vous combien le retour de Virginius peut augmenter l'audace du peuple, donner de force à Icilius?

APPIUS.

Le retour de Virginius!... Eh quoi!... tu as pu penser... Suis-moi, et tu apprendras comment Appius sait employer le tems qu'il a gagné...

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

VIRGINIUS (seul.)

JE suis enfin arrivé.—Avec quelle promptitude je suis venu ! La crainte, l'espérance, l'amour paternel paroissoient m'avoir donné des aîles. Plus j'approche de la maison, plus je frémis! Mais déjà le soleil se cache dans l'ombre. Ah! courrons, s'il en est tems encore, courrons embrasser ma fille, le seul soutien de ma vieillesse !

SCÈNE II.

ICILIUS, VIRGINIUS.

ICILIUS.

Ah! que vois-je?... Virginius? ce sont les dieux protecteurs de Rome qui t'amènent. Un retour si prompt est pour moi d'un augure favorable.

VIRGINIUS.

Icilius! ô ciel! j'ai volé à Rome... Mais,

dites-moi, ne suis-je pas arrivé trop tard? A peine osé-je le demander? Suis-je encore père?

ICILIUS.

Votre fille est libre et pure.

VIRGINIUS.

O bonheur inattendu! Ma fille!..enfin... je respire...

ICILIUS.

Votre fille existe; mais elle vit dans les larmes avec sa mère éplorée. Elles sont tourmentées par le doute du sort affreux qui les attend. Dans l'inquiétude qui les dévore, elles desirent et redoutent également votre retour.

VIRGINIUS.

Dieux tout-puissans! vous avez donc entendu mes prières; vous, qui m'avez donné des forces surnaturelles, vous, qui m'avez fait arriver ici assez à tems pour sauver ma fille, ou périr avec elle!

ICILIUS.

Ecoutez; et moi aussi je veux mourir ou la sauver. Mais vous êtes père. Vous pouvez employer sur le peuple un moyen tout puissant, et qui m'est interdit. Les larmes...

VIRGINIUS.

Mais, dites-moi, qu'est-il arrivé ?

ICILIUS.

La terre que vous foulez, fut, ce matin, le champ de l'iniquité ; c'est ici qu'a été livré le premier combat. Un Marcus parle, et veut, à force d'impostures, cacher l'amour effréné d'Appius. Il emploie toutes sortes d'artifices pour tromper le peuple. Il parle de lois, de témoins, de preuves. Déjà le cruel Appius croyoit rendre sans obstacle son jugement inique. Mais moi, le premier, j'ai osé dévoiler le fourbe, j'ai osé demander votre retour. Oh ! quel cri terrible a poussé le peuple, quand il a entendu votre nom ! Le tyran se composoit un visage tranquille, mais il trembloit au fond de son ame. Enfin il se décide ; et consent à vous attendre. Je craignois que le traître ne mît des empêchemens à votre retour. Je craignois que vous ne fussiez enlevé à votre fille, à Rome, et à moi-même. Mais vous êtes arrivé. Ce ne sera pas en vain que les dieux vous auront sauvé. Demain, au soleil levant, sera prononcée la sentence. Père infortuné ! paroissez au milieu du peuple ; qu'il voie vos larmes ; demandez-lui votre

fille; ne cherchez la pitié que dans le cœur du peuple; lui seul peut rendre la fille à son père, à moi mon épouse, à Rome la liberté.

VIRGINIUS.

Icilius, vous savez combien je vous estime. Je vous l'ai prouvé, en vous choisissant pour gendre. Trois objets partagent mon cœur incorruptible. J'aime Rome, ma famille et votre vertu; je suis prêt à partager avec vous toute haute entreprise, à braver tous les dangers. Mais votre audace bouillante, votre ame trop magnanime...

ICILIUS.

Eh! quand donc peut-on avoir trop de vertu?

VIRGINIUS.

Quand elle est inutile; quand elle nuit à celui qui la pratique; quand elle sert celui qui la méprise. Icilius, je vous entends, transporté d'un noble courroux, réunir les maux de ma patrie et les outrages de ma fille. Ces choses....

ICILIUS.

Eh! peut-on les séparer?.... Il n'en est ici qu'une seule. Vous êtes père, et vous

ne le sentez pas? Rome est libre, alors vous avez votre fille, et moi mon épouse. — Rome est esclave, et nous n'avons d'autre ressource que nos armes.

VIRGINIUS.

Rome est esclave! elle n'est que trop asservie! Je crains pour elle votre courage: je crains qu'un mouvement ne fasse qu'approfondir ses plaies; je crains qu'elle ne choisisse le parti le plus sûr, mais le plus cruel. Ah! si je pouvois, en sauvant ma fille, ne pas troubler la paix de la patrie!....

ICILIUS.

Arrêtez. Quel nom osez-vous proférer? Y a-t-il une patrie, quand un seul commande, quand tous obéissent? Patrie, honneur, liberté, pénates, enfans, noms chéris, nous ne pouvons plus vous prononcer, maintenant que le tyran vit, et qu'il nous enlève tout. Désormais, la honte, les rapines, les violences, le carnage, ne sont plus que des maux supportables. Le plus grand des maux, c'est la terreur; la terreur, qui remplit toutes les ames. Non-seulement les citoyens sont muets, mais ils n'osent même se regarder en face.

La défiance, les soupçons, sont portés à un tel point, que le frère craint son frère; que le fils redoute son père. Les lâches sont corrompus, les bons intimidés, les gens incertains méprisés, les braves immolés, tous sont avilis; voilà, voilà, quels sont ces superbes Romains, naguère la terreur de l'Italie, aujourd'hui l'objet de son mépris!

VIRGINIUS.

Vous dites la vérité; vous m'arrachez des pleurs. La rage, encore plus que la douleur, les fait couler. Mais, hélas! que pourroient deux Romains seuls au milieu de ce troupeau d'esclaves!

ICILIUS.

Tirer une vengeance terrible, et mourir.

VIRGINIUS.

La tyrannie est nouvelle, on n'en est pas encore fatigué. On peut tenter de se venger, mais il est impossible de réussir. Que n'ose pas la tyrannie des décemvirs dans le camp? Quelle résistance éprouve-t-elle des plus braves de Rome qui sont là les armes à la main? Ils frémissent, et se taisent; j'espère détruire les fausses preuves, dévoiler les arti-

fices d'Appius, soustraire ma fille à son pouvoir, et, s'il le faut, mourir; je le veux, je le dois. Il n'en est pas de même de vous. Si vous mourez, qui restera pour me venger, pour sauver Rome ?

ICILIUS.

Nous, nos glaives, tant que nous vivrons; notre exemple après nous. Nos maux sont au comble; on ne peut plus les supporter: nous aurons des défenseurs. Les Romains sont tyrannisés, mais non pas avilis. Pour exciter l'audace de tous, il ne faut qu'un brave qui ose le premier; et moi je lèverai l'étendard. Voici, voici le champ où nous devons combattre aujourd'hui, où nous devons chercher la mort ou la gloire. L'infamie ne sera que pour celui qui se déclarera pour nos vils oppresseurs. L'ennemi est au milieu de Rome; c'est à Rome que nous devons combattre. L'évènement est incertain, mais notre gloire est assurée. Que dois-je vous dire de plus ?

VIRGINIUS.

Rien. Je suis toujours prêt à mourir. Je ne regrette que d'avoir vécu trop long-tems. Mes cris pourront arrêter le juge inique, je l'espère, il écoutera mes droits; mais s'il est

inflexible, Rome me verra montrer à tous les citoyens ma poitrine couverte d'honorables cicatrices. On m'entendra attester la patrie, nos dieux, le sang ennemi, le mien que j'ai répandu pour elle. On entendra un père tremblant, désespéré, raconter à tous les pères le malheur de sa fille. Tous les guerriers sauront quelle récompense je reçois à Rome de mes travaux et de mes blessures. Voilà ce que je puis jurer de faire. Mais plonger mon glaive dans le sang des Romains, envelopper dans mon malheur tant d'innocens, c'est en vain...

ICILIUS.

Cependant vous y serez forcé. La liberté, le sort des enfans, valent bien le sang de quelques citoyens. Les braves qui mourront ne méritoient pas l'esclavage, les lâches étoient indignes de vivre parmi nous. Mais allez serrer, dans vos bras, votre femme et votre fille désespérées. J'en suis certain, leurs larmes enflammeront votre courroux, l'égaleront au mien, et vous approuverez tous mes projets.

SCÈNE III.

NUMITORIA, VIRGINIE, ICILIUS, VIRGINIUS.

NUMITORIA.

O ciel! en croirai-je mes yeux?... Non, je ne m'abuse pas. O bonheur! Virginius en ces lieux.

VIRGINIE.

Mon père!

VIRGINIUS.

Dieux tout-puissans!... Ma fille!.. est-il vrai?... mon épouse!... je vous presse sur mon cœur.... Ah! mes forces m'abandonnent.

VIRGINIE.

Oui, c'est moi qui vous serre dans mes bras, maintenant que je puis encore vous nommer mon père.

NUMITORIA.

Inquiètes sur ton sort, inquiètes sur ton retour, chaque instant de retard nous donnoit la mort. Nous allions au devant de toi, ne pouvant contenir notre impatience.

VIRGINIE.

Oui, nos craintes et nos inquiétudes étoient

au comble. Au moins en ce jour, je ne mourrai pas loin de vous. Je n'espérois plus vous revoir.

ICILIUS.

Père infortuné! il ne peut parler, il ne respire qu'à peine.

NUMITORIA.

Tu reviens du camp. — Que les tems sont changés! Jadis tu ne revenois que couvert de gloire et vainqueur de l'ennemi. Je vois ton front, si souvent ceint de lauriers, aujourd'hui flétri par le malheur et par les pensées les plus funestes. Tu es réduit à un tel excès de maux, que tu desirerois n'avoir ni épouse, ni enfant, gages précieux qui te fesoient chérir la gloire et la vie.

VIRGINIUS.

Non, je ne me repens point d'être époux et père : ces noms font encore mon bonheur, malgré les chagrins dont je suis tourmenté. Si dans Rome, on fait un crime à un Romain d'avoir donné le jour à une fille, je veux le premier me déclarer coupable ; je veux être le premier puni. Rome étoit libre, alors que je devins ton époux. Elle étoit libre quand tu

donnas le jour à Virginie, gage si cher de ton chaste amour. Oui, Virginie est ma fille, je ne le sens que trop. Fille chérie, tu étois ma seule espérance quand je t'élevois sous la protection de nos lois sacrées. Alors les magistrats étoient les défenseurs de nos biens, de nos vies et de notre honneur. Maintenant, ils ne sont plus que de vils ravisseurs... Ah! ma fille... sèche tes pleurs... ne me force pas, hélas! à en répandre; non que je regarde les larmes comme indignes d'un soldat romain, quand les loisenfreintes, son honneur flétri, sa fille enlevée, déchirent à-la-fois son cœur. Mais il faut agir et non répandre des larmes.

VIRGINIE.

Et moi, si je n'étois née d'un sexe foible, moi, votre fille, pensez-vous que des larmes inutiles eussent été ma réponse à celui qui a osé m'appeler esclave? Mais hélas! je suis femme et sans défense. Je perds tout à-la-fois, mon père, mon époux...

ICILIUS.

Vous n'avez encore rien perdu; tout espoir ne nous est pas enlevé. Vous aurez pour défenseurs, le peuple, le ciel et nous; si nous

ne pouvons vous sauver, vous périrez avec nous.... je vous le dis en tremblant.... le silence de vos parens vous le dit aussi... vous périrez avec nous.... j'armerai votre bras courageux du poignard encore fumant de mon sang. Vous m'entendrez, jusqu'au dernier soupir, vous rappeler que vous êtes fille d'un brave, libre, Romaine et mon épouse! pensée qui me déchire le cœur, et que j'ose à peine rappeler dans ce moment affreux!

VIRGINIE.

Et c'est cette idée seule qui m'attache à la vie. Ah! si vous m'avez vu pleurer, c'étoit sur votre sort et non sur le mien. Né pour les plus hautes entreprises, vous deviez être la gloire de Rome. Puis-je retenir mes larmes, en vous voyant réduit à défendre, et peut-être en vain, mon obscure liberté? en voyant toute carrière fermée à votre gloire? en voyant vos sentimens courageux et romains, en ce jour où Rome n'existe plus?

VIRGINIUS.

Et tu ne serois pas ma fille! qu'il l'entende celui qui ose le soutenir.

NUMITORIA.

Hélas! elle est le seul soutien de nos vieux

ans. Ah ! ma fille, plutôt mourir mille fois que de te perdre.

ICILIUS.

O mon épouse chérie ! qu'il est ardent l'amour que l'on exprime avec tant d'énergie. Il est digne de nous, égal au mien. Nos malheurs nous empêchent d'en éprouver les douceurs. Jurons, au nom de l'amour conjugal, de l'amour paternel, de mourir ensemble.

VIRGINIUS.

O mes enfans ! . . . est-il vrai ? . . . Tant de vertu doit-elle donc éprouver un pareil sort. . . O dieux ! ne presserions-nous jamais dans nos bras nos enfans, ni ceux à qui vous devez donner le jour ? Quoi ! ces enfans dignes de Rome, ces rejettons de courageux Romains, périront-ils avec vous ?

ICILIUS.

Nous devrions verser des larmes bien plus amères, si nous avions des enfans ; nous serions dans l'affreuse alternative, ou de les laisser esclaves, ou. . . Mes enfans dans l'esclavage ! . . . . ah ! qu'ils périssent plutôt. — Je ne suis pas père ; si je l'étois. . .

VIRGINIUS.

Quelle horrible lumière vous avez fait briller à mes yeux! — Arrêtez... arrêtez, je vous en conjure.

NUMITORIA.

Je suis mère, et je sens toute la force de vos discours. Mères infortunées, nous ne pouvons que répandre des pleurs. — Pourquoi notre courage n'est-il pas égal à nos maux?

ICILIUS.

Les pères, les époux souffrent autant que vous ; mais ils oseront davantage ; j'espère encore sauver votre fille... Virginius et moi sommes seuls dans Rome; mais il suffira de nous pour soulever et enflammer le peuple entier.

VIRGINIUS.

Ah! les discours, quels que soient leur force et leur énergie, ne peuvent suffire pour enflammer un peuple courbé sous le joug; ils ne peuvent lui faire sentir ses affronts. L'outrage le plus affreux, le sang, voilà ce qu'il faut pour le tirer de sa léthargie. Il fallut, pour soustraire Rome à la tyrannie des Tarquins, qu'une dame Romaine, innocente et

indignement outragée, répandit elle-même son sang.

VIRGINIE.

Ah! s'il faut aujourd'hui, pour enflammer le peuple, répandre un sang innocent et pur, mon père, mon époux, frappez, voilà mon sein. Vous suis-je trop chère ? Redoutez-vous de porter le coup fatal ? moi, je ne redoute rien: donnez-moi le fer, à moi. Que le peuple entier soit témoin de ma mort; que ce spectacle rallume en lui son antique ardeur; je serai le signal de la vengeance. Tous les braves viendront tremper leurs glaives dans mon sang, et ils voleront les plonger dans le sein des tyrans.

VIRGINIUS.

Ah! ma fille! de quelle nouvelle terreur tu viens me frapper!.. Hélas!..

ICILIUS.

C'est trop déchirer le cœur d'un père, qui désormais n'a plus besoin d'être excité. Pourquoi parler de mort à Virginie? Ne pouvons-nous nous écarter de l'exemple de nos ancêtres ? Avant que quelques heures soient écoulées, nous saurons si nous devons mourir. Cependant, Virginius, rentrez dans vos foyers,

avec votre épouse et votre fille. Cette nuit est peut-être la dernière où vous pourrez jouir de ce bonheur. O malheureux père! il vous reste peu d'instans pour vous livrer à des sentimens si doux.

VIRGINIUS.

O nuit cruelle!... Allons: Icilius, vous me trouverez ici demain au lever du soleil.

ICILIUS.

Avant ce tems, j'aurai su disposer des amis, en petit nombre, mais intrépides, à nous seconder dans notre sublime entreprise. Allez: demain vous serez convaincu qu'il ne vous reste d'autre parti que celui que j'ai proposé. Le sang. O mon épouse! demain nous mourrons ensemble, où nous serons libres et heureux.

VIRGINIE.

Quel que soit votre sort, je veux le partager; je ne puis être heureuse qu'avec vous.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

APPIUS, MARCUS.

APPIUS.

VIRGINIUS est à Rome ?

MARCUS.

Il n'est que trop vrai.

APPIUS.

L'as-tu vu ?

MARCUS.

Je l'ai vu. Bientôt vous le verrez vous-même : il vous cherche.

APPIUS.

Comment a-t-il quitté le camp, lorsqu'un ordre exprès, émané de moi, devoit l'y retenir ?

MARCUS.

Vos ordres sont peut-être arrivés trop tard. Peut-être les généraux n'ont-ils pas obéi sur-le-champ...

APPIUS.

Et qui oseroit apporter le moindre retard aux volontés d'Appius ? Je le vois, Icilius a su me prévenir... Il aura le salaire qu'il mérite. On avoit envoyé avertir Virginius, avant que sa fille eût paru au tribunal. Son arrivée déconcerte mes projets. Mais cependant...

MARCUS.

Déjà Virginius, son épouse et sa fille, les vêtemens déchirés, parcourent, en supplians, tous les quartiers de Rome; par-tout ils laissent des traces de leurs larmes et de leur désespoir. Bientôt, peut-être, les verrez-vous traverser ce lieu. Mais le farouche Icilius, armé, suivi d'une troupe nombreuse, qui s'augmente à chaque instant, parcourt Rome d'une manière bien différente. Il prie, il menace, il anime, il excite par ses discours. Les larmes de la mère, la beauté de Virginie, la gloire de Virginius blanchi sous les armes, les cris séditieux du tribun, tout concourt à préparer une explosion terrible.

APPIUS.

Sors. Tremble pour toi, si tu le veux; aies des craintes sur moi-même, j'y consens. Quant

à moi, je ne redoute rien. Sors, je vois Virginius s'avancer vers moi. Laisse-moi seul avec lui.

SCÈNE II.

APPIUS, VIRGINIUS.

APPIUS.

Eh quoi ! vous avez osé abandonner vos drapeaux ! Dans ce jour, les soldats Romains peuvent-ils donc, suivant leurs caprices, quitter le camp, ou y rester ?

VIRGINIUS.

Il y a des circonstances qui peuvent y autoriser. Cependant je n'ai point enfreint la discipline militaire, que j'ai su respecter depuis tant d'années. J'ai demandé, et obtenu une permission. Je reviens à Rome pour ma fille, vous le savez.

APPIUS.

Quelles considérations prétendez-vous faire valoir, qui puissent l'emporter sur la loi?

VIRGINIUS.

Ecoutez-moi. Je suis père, hélas ! il n'est que trop vrai ; et c'est comme père que je

tremble. C'est en vain que j'entends les cris menaçans du peuple s'élever de toutes parts en ma faveur. Je sais que vous avez une grande puissance; que vous pouvez décider par la force une entreprise douteuse. Je sais que je puis précipiter Rome dans un abîme de maux, sans peut-être arracher ma fille de vos mains. Appius, épargnez donc les menaces, puisque je sais que pouvez me nuire. Mais, réfléchissez, réfléchissez bien qu'en même-tems vous vous exposez aux plus grands périls.

APPIUS.

Est-ce par des prières ou des menaces que vous prétendez m'émouvoir ? Suis-je donc ici absolu, seul arbitre des jugemens? Puis-je enlever une fille à son père ? Je dois au contraire, au péril de ma vie, la lui conserver, et je le ferai. Mais si elle n'est pas née votre fille, que peuvent sur moi vos prières ? La haine, que vous déguisez mal, je sais qui vous l'a inspirée. Icilius vous a aigri par d'infâmes soupçons; lui, qui par la calomnie, ouvre la carrière à son ambition. Pouvez-vous ajouter foi à un tel imposteur? Quoi ! vous, le meilleur des citoyens, avez-vous choisi le plus scélérat des tribuns ? Voulez - vous perdre

votre fille avec lui? La ruine d'Icilius est certaine, et il n'obtiendra pas même la mort glorieuse qu'il desire. Il conspire contre Rome; il cache ses horribles projets; il nous appelle tyrans, mais il cache dans son cœur la pensée d'une tyrannie bien plus cruelle. Il veut faire massacrer les sénateurs, réduire le peuple au plus dur esclavage, et le traître ne parle que de liberté! Le poison est d'autant plus dangereux, qu'il sait le présenter d'une manière plus séduisante. Déjà on a levé l'étendard de la révolte, et Icilius est à la tête des rebelles. J'opposerai la force à la force, l'adresse à l'infâme trahison : tout est prévu. Il ne vous a pas révélé tous ses projets; il ne vous a pas dit qu'il vouloit se servir de vous pour voiler et pour exécuter ses complots, sans vous faire partager les dépouilles. Il sait que Rome ne vous est pas moins chère que votre fille. Voilà pourquoi il se montre le seul défenseur de Virginie; mais le traître se rit de vous avec ses complices. Il ne se cache qu'à vous seul, mais à eux il se montre à découvert, il se déclare l'oppresseur de Rome.

VIRGINIUS.

Les enfans sont enlevés aux mères trem-

blantes, aux pères qui ont répandu pour la patrie le plus pur de leur sang; les magistrats sont plus redoutables pour nous que les ennemis de Rome : comment pouvons-nous craindre d'autres tyrans ?

APPIUS.

Icilius, je le sais, ose m'accuser d'un fol amour. Mais quelle preuve en donne-t-il? Son audace effrénée, les clameurs du peuple, ma trop grande patience, voilà ces preuves. Marcus est mon client ; il redemande son esclave, donc je suis épris de Virginie, je veux l'enlever. Pouvez-vous ajouter foi à de pareils discours ?

VIRGINIUS.

Icilius est-il le seul qui le dise ? D'autres l'affirment aussi.

APPIUS.

Peut-être Virginie, séduite par lui ?

VIRGINIUS.

Que dirai-je de plus? J'ai trop de preuves, que la honte, encore plus que l'indignation, m'empêchent de rapporter. Je n'en donnerai qu'une seule. Vous cherchez à vous disculper devant moi.

APPIUS.

Vous avez donc résolu de vous unir avec les rebelles?

VIRGINIUS.

J'ai résolu de conserver ma fille, ou de mourir.

APPIUS.

Je vous aime; je voudrois vous sauver.

VIRGINIUS.

Et pourquoi m'aimez-vous?

APPIUS.

Rome a besoin de votre courage. Ah! laissez Icilius se perdre seul; lui seul mérite la mort. Vous, vous êtes digne de vivre pour....

VIRGINIUS.

J'entends, vous me croyez digne d'être votre esclave.

APPIUS.

Je vous crois le plus grand des Romains, ou du moins leur égal. Je vous le prouverai à votre retour au camp; je veux vous élever aux premiers grades, et....

VIRGINIUS.

Prétendez-vous m'avilir par ce moyen?

J'obtiendrois, de la faveur d'Appius, ce qui est dû à ma vertu ! Quel crime ai-je commis pour mériter votre faveur ? Dans le camp même toute idée d'honneur est perdue ; Rome ne l'ignore pas ; l'ennemi lui-même le sait ; l'ennemi, qui peut se vanter, pour la première fois, d'avoir blessé des Romains qui fuyoient devant lui. Il est vrai que les honorables blessures que vous pouvez voir sur ma poitrine, les blessures que les mères romaines admiroient jadis dans leurs enfans, sont, aujourd'hui que l'on combat pour vous, des taches de honte ineffaçables. J'ai juré fidélité à Rome. Vos discours sont dictés par l'artifice, mes réponses sont courageuses. Je suis soldat, père, et citoyen ; je me tais sur nos autres maux. Puisque Rome les souffre, je les supporte aussi. Mais ma fille. . . .

APPIUS.

Ce n'est point moi qui excite Marcus dans sa poursuite, quoiqu'on se plaise à le répandre. Peut-être pourrois-je l'en détourner. Je suis touché de vos malheurs. Peut-être, sans aucun danger, sans exciter aucun tumulte, pourrois-je vous rendre votre fille, si vous lui étiez véritablement attaché. Mais vous avez

soif de sang; vous voulez absolument qu'elle soit épouse d'Icilius, et envelopper vous et votre fille dans les malheurs qui menacent un traître.

VIRGINIUS.

Quoi! vous pouvez.... me la rendre?....

APPIUS.

Si vous l'enlevez à Icilius.

VIRGINIUS.

Je la lui ai promise avec serment.

APPIUS.

Aujourd'hui même sa mort vous dégagera de ce serment. Allez; il faut vous résoudre sans délai. Votre fille vous reste, si vous rejetez Icilius; mais Virginie, épouse d'Icilius, doit périr avec lui.

VIRGINIUS.

Père infortuné!..à quoi suis-je réduit?..

SCÈNE III.

APPIUS (seul.)

Ah! Virginius a l'ame trop romaine. Appius lui-même pourroit trembler, si Rome

renfermoit beaucoup de citoyens aussi courageux. Mais deux hommes seuls sont dignes de mon courroux. Le premier est père, et blanchi sous les armes. Il sera difficile de le perdre. Le second périra victime du tumulte qu'il aura excité. Il faut, par l'artifice, rendre vaine sa première fureur, et.... Mais, que vois-je? la mère et la fille s'avancent en larmes au milieu du peuple ému? Il faut les séduire ou es atterrer.

SCÈNE IV.

APPIUS, NUMITORIA, VIRGINIE.

APPIUS.

Pendant le court espace de tems qui vous reste, croyez-moi, séparez-vous de ce cortège inutile, qui peut vous nuire, et non vous servir. Je ne suis point juge maintenant. Approchez, Virginie, écoutez-moi. Peut-être me verrez-vous ici d'un autre œil.

VIRGINIE.

Avez-vous parlé à mon père?

NUMITORIA.

Vous repentiriez-vous? La crainte vous

auroit - elle ramené à des sentimens plus doux ?

APPIUS.

La crainte ! . . . Moi ! . . la pitié seule me les a inspirés. Ecoutez-moi ; et mes discours vont vous prouver que je ne connois pas la crainte. Virginie, je vous aime, je vous le répète. Aucune puissance ne peut vous soustraire à mon amour, et mille raisons doivent vous parler en ma faveur.

VIRGINIE.

Est ce ainsi que vous êtes changé ? O ma mère ! fuyons.

APPIUS.

Arrêtez. Ecoutez-moi. Êtes-vous donc tellement aveuglée sur Icilius ? Est-ce sa téméraire audace qui vous plaît ? Osé-je donc moins que lui ? Est-ce le rang ? Quand il redeviendroit tribun, seroit-il donc mon égal ? Est-ce son cœur libre, ses sentimens élevés ? Mon ame est-elle donc moins élevée, moins libre que la sienne ? Moi, qui ai su le réduire à l'obéissance, lui et ses pareils, aujourd'hui esclaves de mes volontés ? . .

NUMITORIA.

Osez-vous vous démasquer ainsi ? . . .

APPIUS.

J'ai tant fait, il me reste si peu à faire, que je puis l'oser sans péril. Avez-vous donc oublié quelle est ma puissance? Avez-vous oublié que je puis disposer de l'armée entière, et même de Marcus?... Consentez à rejeter Icilius, et la poursuite de mon client cesse à l'instant même.

VIRGINIE.

Moi, l'abandonner!.... Ah! plutôt...

NUMITORIA.

Ah! coupable audace... Scélérat...

APPIUS.

Croyez-vous qu'Icilius vous aime autant que moi? Les vaines idées de liberté, le tribunat, la guerre civile, voilà ce qu'aime Icilius. Long-tems il garda le silence. Aujourd'hui l'insensé vous regarde comme un moyen de parvenir à son but. C'est l'ambition et non l'amour qui le fait parler. Pensez à tous les dangers que je cours dans cette entreprise, et calculez quel est l'excès de mes feux. Puissance, réputation, ma vie même, je risque tout pour vous; je suis prêt à tout sacrifier à

mon amour ! Et Icilius espère parvenir à tout avec le sien !

VIRGINIE.

Arrêtez : vous ne pouvez vous élever ni avilir Icilius, en le comparant à vous. La comparaison ne peut être longue ; il a toutes les vertus que vous n'avez pas ; vous ne pouvez avoir aucune des siennes. Je l'aime autant que je vous abhorre. Vous parlez d'amour ! Vous osez donner ce nom à vos infâmes et criminels desirs ! Avez-vous jamais pensé à me demander pour épouse ? Avez-vous jamais pu croire que j'y consentisse ?...

APPIUS.

Un jour peut-être...

VIRGINIE.

Ne croyez pas que jamais...

NUMITORIA.

Vous espériez vous jouer de nous ? O rage !

VIRGINIE.

Infâme ! jamais vous ne pourrez me soumettre...

APPIUS.

Il suffit. Bientôt vous serez soumise à mon

pouvoir, et le sang de votre amant sera répandu.

VIRGINIE.

O ciel!

APPIUS.

Oui, de votre amant, de votre père...

NUMITORIA.

Ah! cruel!

VIRGINIE.

De mon père!...

APPIUS.

De tous les deux. Au premier ordre, ceux qui me déplaisent tombent. Dans le camp, Siccius vous a montré ce que je puis. Dans une heure, je donnerai le signal aux licteurs.

VIRGINIE.

Icilius!... Dans une heure!... Appius; par pitié!... mon amant!... mon père!...

NUMITORIA.

Un seul de tes ordres suffiroit pour perdre deux Romains si courageux?... Croyez-vous donc être tellement affermi sur le trône?

APPIUS.

Et quand bien même ma puissance tomberoit avec moi, ma chûte rappelleroit-elle à la vie Icilius et Virginius?

VIRGINIE.

Vous me faites trembler...

NUMITORIA.

Ah!... écoutez-moi. Arrêtez, je vous conjure...

APPIUS.

Un seul mot de votre fille peut les sauver tous les deux.

VIRGINIE.

Appius.... suspends pour aujourd'hui le coup... je t'en conjure... Pendant ce tems, je pourrai abandonner toute idée d'hymen... Qu'Icilius vive, qu'il ne soit pas mon époux; je tâcherai d'arracher son image de mon cœur. Toute mon espérance fut d'être à lui; je cesserai d'y penser... Un jour... peut-être... le tems... que puis-je de plus? Ah! sauvez Icilius; je tombe à tes pieds. — Mais que fais-je?... qu'ai-je dit? Le tems ne pourra que te rendre plus odieux, et Icilius plus cher. Je ne crains rien. Nous sommes Romains: mon amant et mon père ne voudroient pas conserver une vie rachetée par leur déshonneur. Après leur mort, je n'ai plus rien à perdre... Ma mère, quand il en sera tems, n'armerez-vous pas vous-même mon bras?...

NUMITORIA.

O ma fille!... viens... Il existe des dieux vengeurs de l'innocence opprimée. Espérons en eux. Suis-moi.

VIRGINIE.

Ah! aidez-moi, ma mère; je puis à peine me soutenir.

SCÈNE V.

APPIUS (seul.)

On me résiste encore! Un nouvel obstacle ne fait qu'accroître mes desirs. Une beauté plébéïenne auroit à peine allumé en moi un feu passager, aujourd'hui Rome entière veut me l'enlever; elle excite en mon cœur une passion terrible. Jamais la toute-puissance ne me fut plus nécessaire. — Mais la sixième heure approche. Voyons si tout est prêt pour apprendre à cette vile populace que les destins de Rome ne dépendent plus d'elle, mais de moi seul.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

VIRGINIUS, ICILIUS, SUITE.

VIRGINIUS.

L'HEURE fatale approche. Icilius, voyez-vous les armes que l'on apporte de toutes parts dans le Forum ?

ICILIUS.

Je vois autour de moi des amis en petit nombre, mais d'un courage éprouvé.... Peut-être...

VIRGINIUS.

Vous fiez-vous à eux ?

ICILIUS.

Je ne me fie qu'en moi.

VIRGINIUS.

Et vous devez compter sur moi comme sur vous-même. Je me suis rendu dans ce lieu avant l'heure prescrite ; j'étois certain de vous y trouver. Souffrez qu'en peu de mots je vous

demande une explication. Quand les décemvirs seront tombés sous nos coups, répondez, quel titre dois-je vous donner? quel sera votre état, votre rang dans Rome?

ICILIUS.

Je serai Romain, citoyen et libre; je serai l'égal de tous les Romains, soumis aux lois seules, et plus grand que les rois. Vous avez pu concevoir sur moi un doute horrible, mais il ne m'offense pas. Ce vil soupçon n'auroit jamais pu s'élever dans votre cœur, si Appius ne l'y avoit fait naître.

VIRGINIUS.

O tems affreux! l'homme puissant ne rougit donc pas d'employer la ruse avec le foible. Je ne l'avois pas cru... mais Appius savoit si bien colorer ses discours.... Qu'importe! quand même j'aurois pu le croire, un seul de vos regards me prouveroit plutôt la vérité que tous les sermens d'Appius. Ah! le monstre! Je le jure... jamais je ne vous abandonnerai; vous pouvez compter sur moi comme sur votre courage et sur votre glaive.

ICILIUS.

Et moi, je vous crois; je n'ai confiance

qu'en vous, et non dans ceux qui m'ont suivi, quoique dans leur indignation ils aient juré fidélité à Rome et à moi. La crainte, la calomnie et l'or peuvent me les enlever; ce sont-là les armes d'Appius; elles sont inconnues aux vrais braves, mais leur effet n'est que trop certain. Maintenant quelle que chose qui arrive, si Appius persévère dans son criminel projet, il périra. Il commence à craindre; il l'a montré, en essayant de vous séduire. Il se fie à la stupeur du peuple avili : il n'a que trop raison. Appius abattu, il reste encore neuf tyrans, bien moins redoutables et séparés. Les deux armées, toutes les forces de Rome sont en leur pouvoir. Ainsi, la liberté qu'un petit nombre desire, dont vous seul êtes digne, est encore incertaine. Dans ce moment, la vengeance seule me paroît assurée. Je vois tous les dangers de notre entreprise, et je veux les affronter.

VIRGINIUS.

Ah! Romain magnanime! dans ce jour Rome doit périr ou renaître avec vous. Cédez seulement à ma vieillesse l'honneur de donner le signal; que ce soit moi seul qui décide l'instant et la manière de frapper. Votre glaive

sera prêt, et vos regards seront attachés sur les miens. Commençons par examiner les dispositions du peuple assemblé. Pour que nos coups soient plus assurés, nous devons peut-être d'abord employer la douceur. Ah! je vous en conjure, dans cette haute entreprise, ne faites que suivre mon exemple.

ICILIUS.

Vous êtes Romain et père. Donnez le signal, et je serai toujours prêt à frapper.

VIRGINIUS.

Allez; vous devez accompagner ma femme et à ma fille. Ayez soin de répandre quelques-uns de vos braves parmi le peuple. Il sera mieux qu'Appius, en arrivant, me trouve seul; je veux encore lui parler; ensuite, je me placerai près du tyran. Je vous attends ici. En revenant, ne montrez pas trop d'audace. Mettez encore, pour quelques instans, un frein à votre fureur; bientôt vous pourrez vous y livrer tout entier.

SCÈNE II.

VIRGINIUS (seul.)

O ma fille!... ô Rome!... Désormais je ne redoute plus que le courage trop bouillant d'Icilius.

SCÈNE III.

APPIUS, VIRGINIUS.

APPIUS.

Parlez; êtes-vous enfin décidé?

VIRGINIUS.

Dès long-tems ma résolution est prise.

APPIUS.

Est-ce celle qu'un père devoit prendre?

VIRGINIUS.

C'est celle d'un père et d'un Romain.

APPIUS.

Vous avez donc rompu avec Icilius?

VIRGINIUS.

Trois nœuds indissolubles m'attachent à lui.

APPIUS.

Ces nœuds...

VIRGINIUS.

Sont le sang, l'amitié et la vertu.

APPIUS.

Perfide ! Eh bien ! le sang coulera pour les rendre éternels.

VIRGINIUS.

Je suis prêt à les cimenter par le sang. Je sais que ce n'est pas en vain qu'on vous résiste ; j'ai entendu la sentence, et je suis prêt à mourir avant de me voir enlever ma fille. Un jour les dieux se chargeront de me venger, du moins je l'espère.

APPIUS.

Voyez les légions armées qui m'entourent ; ce sont-là les dieux d'Appius. Je sais que vous avez fait des amas d'armes, que vous vous croyez en force ; mais les lois sont pour moi, et vous n'avez pour vous que le crime et la licence. La défaite même seroit glorieuse pour moi ; la victoire vous couvriroit d'opprobre. — Mais vous vaincrez ; déjà ce peuple altier se porte en foule au Forum ; il est votre espoir.

Toutes les fois qu'il le veut, il est le maître. J'apperçois Virginie éplorée; sa mère la suit en poussant des gémissemens. Ses cheveux sont épars; ses vêtemens déchirés. Entendez-vous ces cris; l'air retentit d'affreux hurlemens. Qui sait combien de braves traîne à sa suite le redoutable Icilius?

SCÈNE IV.

NUMITORIA, VIRGINIE, APPIUS, VIRGINIUS, MARCUS, PEUPLE, LICTEURS.

NUMITORIA.

O trahison!

LE PEUPLE.

O jour terrible!

VIRGINIE.

O mon père! vous vivez au moins; vous vivez. Ah! vous ne savez pas.... Icilius.... Hélas!

VIRGINIUS.

Parlez; que lui est-il arrivé? Je ne le vois pas.

NUMITORIA.

Il expire.

VIRGINIUS.

Dieux! qu'entends-je?

APPIUS.

Quel est donc le téméraire qui, pour servir Rome, a osé frapper un coupable sans attendre qu'il fût condamné par la juste rigueur des lois?

NUMITORIA.

Perfide! oses-tu dissimuler ainsi? Icilius venoit avec nous au Forum, se fiant à son seul courage. Tout-à-coup ceux qu'il croyoit lui être dévoués, se présentent devant lui dans une attitude menaçante. On distinguoit Arons, Faustus, Césonius et plusieurs autres les armes à la main. Arons s'écrie : « Tu es » un traître. » Tous paroissent transportés de rage; ils frémissent, tirent le glaive et attaquent en même-tems Icilius. Alors, plus prompt à frapper qu'à répondre, il fait face à tous. Arons tombe le premier; ceux qui ont l'audace d'approcher éprouvent le même sort. Les plus lâches crient de loin au peuple étonné : « Romains! Icilius est un » traître; il veut se faire roi de Rome. » A peine ce mot est-il prononcé, qu'Icilius est

assailli de tous côtés par le peuple : sa mort devient inévitable.

VIRGINIUS.

Quelle fin pour un Romain aussi magnanime!

NUMITORIA.

Mais les glaives ne peuvent l'atteindre. Il tourne contre lui son propre fer, et meurt en s'écriant : « Non, non, je ne veux point régner; non, je ne veux point être esclave; » que mon épouse apprenne de moi à mourir » libre. »

VIRGINIE.

Ah! je ne l'ai que trop entendu! Ah malheureuse!... époux chéri... je te suivrai... J'ai vu ta main plonger trois fois le fer dans ton sein... J'ai voulu m'en emparer, de ce fer... mais en vain...

NUMITORIA.

Le peuple l'a arrachée à cet horrible spectacle, et l'a entraînée jusqu'en ces lieux.

VIRGINIUS.

Romains, Icilius n'est plus... Appius règne déjà.

APPIUS.

Romains, Icilius est tombé sous ses propres coups, et sous ceux de ses complices. Il se connoissoit, il a voulu effacer par sa mort, une vie criminelle; il est mort en Romain, mais il n'a pas vécu en citoyen. Je ne voulois pas punir le traître, il vous étoit trop cher; mais le tems qui dévoile tout, a déchiré le fatal bandeau qui couvroit vos yeux. Si j'avois ordonné la mort d'Icilius, vous m'auriez appelé tyran, et pourtant Icilius avoit mérité la mort, même aux yeux de ses complices.

VIRGINIUS.

Tu ne trompes personne; non, arrête. Chacun voit en toi, l'auteur de cette horrible vengeance; Icilius n'est plus, ta cause criminelle a remporté la victoire. Poursuis, Appius; fais entendre la sentence; mais pourquoi la demander? Ces troupes de soldats et le silence de Rome tremblante, ne l'annoncent-ils pas?

APPIUS.

Perfide! eh quoi! après avoir en vain tenté de vous révolter, si vos complices vous ont trahis, vous m'en accusez. Des traîtres ont trahi des traîtres: qui peut s'en étonner? —

Romains, véritables Romains, c'est à vous que je m'adresse. Vous voyez le Forum rempli de soldats, mais ils y sont pour la sûreté de Rome : qui oseroit s'opposer à votre volonté ? Ce ne seroit pas moi ; mais j'emploierai ces soldats contre le petit nombre des séditieux, pour assurer la majesté Romaine que vous m'avez confiée. Tous les traîtres sont-ils tombés avec Icilius ? Holà, licteurs ; que Virginius soit retenu parmi vous, jusqu'après le jugement : il est venu ici dans des intentions criminelles ; qu'il expose ses raisons, mais qu'on l'empêche d'employer la violence.

NUMITORIA.

O tourment !

VIRGINIE.

Ah malheureuse ! mon père aussi !....

VIRGINIUS.

Il est vrai, je suis un traître, je suis le père de Virginie ; Icilius fut un traître, il étoit son époux ; ils seront des traîtres, tous ceux qui refuseront de te prostituer leurs femmes ou leurs filles. Eh quoi ! n'êtes-vous pas encore assez convaincus de son coupable amour ? Romains, malgré mon innocence, laissez-

moi traîner au supplice avec Icilius, avec mille autres; mais au moins sauvez l'honneur de ma fille : j'aime mieux mourir que de la voir tomber entre ses mains. Je ne vous implore pas pour moi; ce n'est par pour moi que je tremble, c'est pour elle seule que vous voyez couler mes larmes.

NUMITORIA.

Et nos larmes ne font-elles pas couler les vôtres ? ô pères! apprenez par notre exemple, le sort qui vous est réservé...ô cœurs insensibles!...vous vous taisez....Meres, écoutez-moi donc ; ô vous! qui seules aimez véritablement les enfans que vous avez conçus dans votre sein, nourris de votre lait; ô mères! c'est un trop grand malheur de donner le jour à des enfans. Désormais, si leur honneur, si le vôtre vous est cher, plongez leur un couteau dans le cœur, le jour même de leur naissance.

APPIUS.

Vous l'entendez, Romains, quel est son amour maternel; vous l'entendez! Qui de vous maintenant ne voit pas qu'elle n'est point mère de Virginie, et que Virginius a été

trompé par elle ? Vous avez demandé et avec raison, que Virginius fût présent aux débats; le voilà, il est là, mais son retour peut-il m'empêcher de rendre la justice? J'ai examiné Marcus et les témoins, ils s'accordent tous dans leurs assertions; le droit de Marcus est certain : je le jure à Rome, cette fausse mère est elle-même tellement confondue par les preuves, qu'elle cherche maintenant à gagner sa cause en soulevant le peuple. Il m'en coûte de désiller les yeux d'un malheureux qui croit qu'on lui enlève sa fille, et pourtant je le dois. Marcus, Virginie est à vous; il n'est point de considérations qui puissent vous priver de votre esclave.

NUMITORIA.

Ah! prononça-t-on jamais un pareil jugement ? mais personne ne m'écoute!

VIRGINIE.

Ma mère, voyez les haches levées sur la tête de mon père; il ne peut rien entreprendre pour moi, à peine peut-il parler, et hélas! c'est en vain. Donnez-moi le poignard, vous l'avez, vous me l'avez promis. On m'a enlevé mon époux, attendez-vous encore qu'on m'enlève mon honneur?

VIRGINIUS.

O vil troupeau de lâches esclaves! la terreur a-t-elle donc tant d'empire sur vous? L'amour de la vie vous fait-il donc oublier votre honneur, vos enfans, tout enfin? J'entends bien un sourd murmure d'indignation, mais aucun n'ose agir. Ah peuple avili! chacun de vous puisse-t-il éprouver un sort semblable au mien! puisse-t-il être plus malheureux encore! Privés successivement de vos biens, de votre liberté, de vos enfans, de vos femmes, de vos armes; puisse le tyran dans un jour de carnage, vous arracher aussi cette horrible vie que vous conservez aujourd'hui, pour souffrir toutes ces horreurs!

APPIUS.

Rome murmure, il est vrai, mais c'est toi seul qui la fait murmurer; qu'on garde désormais le silence. Licteurs, livrez à l'instant l'esclave à son maître; ne soyez point arrêtés par les plaintes séditieuses d'une fausse mère: qu'on arrache de ses bras cette fille qui n'est pas la sienne.

NUMITORIA.

Il faudra auparavant m'arracher la vie.

VIRGINIE.

O ma mère !

LE PEUPLE.

O quelle journée !

VIRGINIUS.

Appius, arrêtez un seul moment, écoutez-moi; ah! je vous en conjure, arrêtez. J'ai élevé cette fille comme mon enfant, jusqu'ici je l'aimai plus que moi-même; si Numitoria m'a trompée, je ne suis point complice de cette imposture.

NUMITORIA.

Dieux ! qu'entends-je ? tu peux à ce point avilir ton épouse; combien tes discours sont différens ! ....

VIRGINIE.

O mon père ! avez-vous changé à ce point ; ne me croyez-vous plus votre fille .... ah ! malheureuse !

VIRGINIUS.

Quels que soient mes sentimens sur toi, je te chéris autant que le meilleur père puisse chérir sa fille. Appius, permettez qu'une fois, une seule fois encore avant de la perdre pour

toujours, je la presse sur mon sein. Vous le voyez, tout mon orgueil est abattu; j'adore en vous la majesté de Rome, les lois, les dieux même; mais puis-je en un seul instant me dépouiller de l'amour paternel qui fit mon bonheur pendant si long-tems?

APPIUS.

Me préserve le ciel de me montrer cruel jusqu'à vous faire un crime de pareils sentimens. Vous êtes rentré en vous-même, vous me parlez comme vous le devez; je vais vous répondre comme je le dois: Licteurs, qu'il soit libre à l'instant.

VIRGINIUS.

O ma fille! viens sur le sein de ton père; ma fille, il m'est doux de te donner encore une fois ce nom...une seule fois. — Reçois pour dernier gage de mon amour.... reçois la liberté et la mort.

VIRGINIE.

O mon père! oui, vous êtes mon père.

NUMITORIA.

O ciel! ma fille....

APPIUS.

Qu'as-tu fait?....Licteurs à l'instant....

VIRGINIUS.

Par ce sang innocent, je dévoue ta tête aux dieux infernaux.

LE PEUPLE.

O spectacle terrible! Appius est un tyran....

VIRGINIUS.

Romains, écoutez-vous maintenant votre juste courroux? il est tardif: il ne peut rendre la vie à ma fille.

LE PEUPLE.

Appius est un tyran, qu'il meure.

APPIUS.

Mort aux parricides et aux rebelles.

VIRGINIUS.

Braves compagnons, nous devons nous venger avant de périr. (1)

APPIUS.

Je saurai te punir avant de recevoir la mort. (2)

---

(1) Virginius et le peuple s'avancent pour attaquer les licteurs et les satellites d'Appius.

(2) Appius à la tête de ses partisans, se prépare à repousser Virginius et le peuple.

VIRGINIUS.

Appius est un tyran, qu'il meure. (1)

LE PEUPLE.

Qu'Appius meure. (2)

---

(1) Le rideau tombe.

(2) On entend un grand tumulte et le cliquetis des armes.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE VIRGINIE.

Un tyran devient éperdument amoureux de la fille d'un plébéien. Après avoir tenté vainement tous les moyens de la séduire, il emploie, pour s'en emparer, une ruse infâme, pendant que le père combat pour la défense de l'état. Celui-ci, instruit à tems du malheur de sa fille, arrive, s'efforce de la soustraire à l'homme puissant dont elle est aimée. Voyant enfin que ses réclamations sont inutiles, qu'elle va livrée au déshonneur, il l'immole plutôt que de souffrir qu'elle vive dans l'infamie. Voilà un évènement qui peut arriver dans tous les pays, sous tous les gouvernemens. Les sentimens qui animent l'homme en société, quelles que soient ses mœurs et ses lois, suffisent pour le rendre vraisemblable. C'est donc à tort que tous les historiens, et après eux, tous les poëtes qui ont traité le sujet de Virginie, ont regardé cet acte de désespoir d'un père qui tue sa fille, comme un acte de patriotisme comparable à ceux de Timoléon qui fait égorger son frère, de Brutus le consul qui condamne ses deux fils, et de l'autre Brutus qui, selon quelques historiens, assassine son père en assassinant César. Avec la même légèreté qui préside aux jugemens que l'on porte sur les motifs des actions des hommes, on a jugé le trait par son résultat qui fut une révolution, et l'on n'a pas réfléchi sur sa cause, presqu'indépendante de la politique.

Plusieurs poëtes tragiques ont traité le sujet de Virginie ; presque tous ont échoué. Campistron n'a oublié que d'introduire Virginius dans son drame. M. de Laharpe a conservé le coloris romain ; sa pièce est fortement écrite, et renferme de belles tirades ; elle a obtenu du succès, et a été remise deux fois au théâtre. Cependant, la conspiration des sénateurs qui a fourni une scène fort belle au premier acte, et que l'on oublie ensuite depuis le commencement du second jusqu'à la fin du cinquième, ne produit pas assez d'effet.

Je ne parlerai pas d'une Virginie imprimée de M. Leblanc. Il a fait d'Appius un Lovelace, de Virginie une Clarisse. Il a, je crois, eu raison de ne pas risquer son roman au théâtre. Enfin, M. Doigny a fait jouer une Virginie en trois actes, au commencement de la révolution.

Alfieri a mieux réussi que les poëtes français. Il regardoit le sujet de Virginie *comme le plus noble, le plus sublime, le plus terrible, le plus touchant, le plus facile à traiter.* M. de Laharpe, au contraire, pensoit que ce sujet étoit aride, presqu'impraticable, et qu'il n'offroit qu'un dénouement superbe. La manière de voir différente de ces deux poëtes a dû influer sur leurs ouvrages. Voilà peut-être pourquoi M. de Laharpe a obtenu moins de succès qu'Alfieri.

Le premier acte de l'auteur italien est bien dessiné ; son exposition est très-heureuse et se fait naturellement. L'action s'engage même si fortement dans les deux premiers actes, que l'auteur est obligé de foiblir

un peu au troisième. Alfieri pense que sa pièce n'a point de quatrième acte, *et que des vers en tiennent la place*. Cependant, la scène entre Appius et Virginius est belle; elle avance l'action, puisqu'elle instruit Virginius des intentions d'Appius.

Dans le cinquième acte de la tragédie de M. de Laharpe, on voit avec peine Virginie égorgée aux yeux de son amant, qui ne peut la sauver ni même la défendre.

Alfieri, en faisant périr Icilius au commencement de son cinquième acte, a évité cet écueil. Virginie, qui vient de voir massacrer son amant sous ses yeux, ne desire, ne peut plus desirer que la mort; elle l'appelle à grands cris; elle n'a plus rien qui l'attache à la vie; il ne lui reste plus aucun espoir de bonheur. Virginius, en lui plongeant le fer dans le sein, termine ses maux, et la soustrait à l'infamie. Sa mort émeut le spectateur, mais ne lui laisse pas une impression aussi déchirante, parce qu'ayant tout perdu, la vie devient pour elle un fardeau insupportable.

Appius, tel qu'il est peint par Alfieri, a dû asservir Rome. Il est ferme, inébranlable dans ses projets; rien ne peut l'arrêter ni l'émouvoir. Il marche toujours à son but; il perd ses ennemis par les piéges mêmes qu'ils lui tendent.

Alfieri a su tirer un grand parti du personnage de Virginius, vague et presque nul dans les autres tragédies. Il a su en profiter pour opposer à un tribun fougueux et irrité, un soldat blanchi sous les drapeaux, accoutumé par la discipline militaire à se soumettre aux lois et aux magistrats, et qui ne se résoud à em-

ployer la violence, qu'après avoir épuisé en vain toutes les autres ressources.

Icilius est un ancien tribun. Ses discours annoncent un homme qui connoit les moyens d'émouvoir et de soulever le peuple. Il présente toujours sa propre cause, comme celle du peuple entier. Ses harangues sont belles et pleines d'énergie.

Dans le premier acte, Icilius fait une sortie contre l'esclavage. Le but d'Alfieri étoit de plaider la cause des nègres ; mais il donne à Icilius des intentions plus libérales que n'en avoient les anciens. A Rome, non-seulement les patriciens, mais presque tous les plébéiens avoient des esclaves, s'en trouvoient fort bien ; et l'on ne voit pas qu'aucun tribun se soit avisé de demander leur liberté.

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

SCIPION.
SYPHAX.
MASSINISSA.
SOPHONISBE.
SOLDATS ROMAINS.
SOLDATS NUMIDES.

(La scène est dans le camp de Scipion.)

SOPHONISBE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

SYPHAX (entouré de soldats Romains.)

Ne pouvez-vous me laisser seul au moins jusqu'au retour de Scipion? Syphax est chargé de chaînes; il est au milieu du camp romain; tous les moyens de fuir lui sont enlevés, qu'il soit au moins délivré du tourment de vous voir.

SCÈNE II.

SYPHAX (seul.)

Ah! combien il est dur de supporter l'insolence de cette vile soldatesque? Si leur général les surpasse en orgueil comme en valeur.... Mais non, Scipion m'est connu,

il a reçu l'hospitalité à Cirte, dans ma cour ; il étoit alors doux, humain....Insensé ! que dis-tu ? alors Scipion venoit mandier ton appui, alors il n'étoit pas ton vainqueur. Ah! roi vaincu, tu es prisonnier, tu es chargé de fers, couvert de blessures, tu es au milieu du camp romain, et tu vis encore ! O Sophonisbe! dans quel abîme tu m'as entraîné! En ce jour, où je veux, où je dois cesser de vivre, suis-je donc réduit à ne pouvoir me donner la mort?.... Dejà le bruit des trompettes annonce l'arrivée de Scipion. Je le vois, ô dieux!

SCÈNE III.

SCIPION, SYPHAX.

SCIPION.

Que tout le monde reste à l'écart, mon cortège insulteroit à la douleur de ce prince malheureux. Syphax, si la pitié pouvoit alléger les maux d'un roi vaincu, déjà vous m'auriez entendu vous offrir des paroles de consolation ; mais la grandeur de votre ame m'est connue, la pitié ne feroit qu'aggraver vos malheurs. Je me contenterai donc de

vous délivrer moi-même de ces indignes fers; je le dois, je n'ai point oublié que cette même main, aujourd'hui chargée de chaînes, est celle que naguère vous m'avez présentée à Cirte, en gage d'alliance et d'amitié. Mais que vois-je? vous refusez mes services? vos regards mornes et immobiles restent fixés à la terre. Ah! si dans le combat, Scipion vous eût fait prisonnier, il ne vous auroit lié que par le souvenir de vos anciens sermens. Quittez donc, quittez ces fers indignes de vous; laissez-moi vous les arracher; daignez lever les yeux, et les fixer sur Scipion.

SYPHAX.

Les yeux sur Scipion! plus d'une fois j'ai osé l'approcher sur le champ de bataille, plus d'une fois j'ai osé l'y regarder en face, sans éprouver la crainte; dans ce jour, la fortune qui dispose du monde, me défend d'élever mes yeux jusqu'à lui. Syphax ne devoit point se laisser traîner vivant dans le camp romain; mais les hommes courageux ne trouvent pas toujours la mort qu'ils desirent. Hélas! j'en fais aujourd'hui la triste expérience. Ah malheureux! j'ai consenti à vivre, j'ai mérité mes fers; mes yeux sont condamnés à ne plus

quitter la terre, comment pourrai-je les lever sur mon vainqueur ?

SCIPION.

Scipion n'est pas l'ennemi des vaincus; et quoique la fortune semble favoriser toutes ses entreprises, son bonheur ne l'aveugle pas plus que l'adversité ne pourroit l'abattre. Je veux vous servir malgré vous; vous voilà délivré de vos fers; nous sommes seuls, parlez à Scipion comme à votre égal, comme à votre ami.

SYPHAX.

Vous êtes rempli d'humanité, je le sais; certes, si un roi pouvoit survivre à une défaite, il pourroit encore s'estimer après avoir été vaincu par Scipion. Mais que puis-je vous dire qui vous paroisse digne et de mon ancienne grandeur et de mon abaissement ? et vous, que pouvez-vous me dire que je ne sache depuis long-tems ?

SCIPION.

Je vous dirai que je vous estime encore assez grand, assez magnanime pour vous demander à vous-même les raisons qui vous ont fait abandonner l'alliance de Rome.

SYPHAX.

On n'ouvre ordinairement son cœur qu'à des amis dont la fidélité est éprouvée; mais les rois sont condamnés à avoir rarement de pareils amis. Quoique sur le trône, je n'en étois peut-être pas indigne. Je vais vous le prouver en vous fesant connoître mes plus secrètes pensées. Je puis les dévoiler à vous, ennemi généreux, plutôt qu'à des amis perfides. Ecoutez-moi donc. Rome est votre patrie, et moi je suis Africain. Vous êtes citoyen d'une ville fameuse; moi, je suis roi d'une nation belliqueuse et puissante. L'immensité des mers séparoit mes états de votre patrie. Jamais je n'ai paru dans l'Italie, et vous êtes en Afrique, à la tête d'une armée. Votre projet est de subjuguer d'abord Carthage, ensuite l'Afrique entière. Mon royaume étoit voisin de Carthage, ainsi je fus tantôt son allié, tantôt son ennemi. Quoique cette république, ainsi que votre patrie, aient les rois en horreur, cependant, comme elle étoit moins puissante, moins orgueilleuse, moins redoutable que Rome, je la haïssois moins. Je ne le cache pas, un roi ne peut voir d'un œil serein un peuple libre. Ceux qui prétendent l'égaler

en orgueil doivent nécessairement exciter son courroux : voilà tous mes secrets. Mon cœur me portoit à vous haïr comme des brigands dévastateurs et insolens ; la prudence seule me força à vous jurer amitié et fidélité, après vos victoires éclatantes en Espagne.

SCIPION.

Mais vous connoissiez le courage, l'intrépidité des armées romaines : pourquoi ne pas rester fidèle allié de Rome ?

SYPHAX.

Et que pensera Scipion, quand je lui aurai découvert toute la vérité ? Scipion, dont le cœur généreux, ouvert à toutes les vertus, a su jusqu'ici résister à l'amour. Oui c'est l'amour, c'est, le pouvoir irrésistible de la beauté, qui m'ont entraîné dans l'abîme; et en l'avouant, je n'en rougis point. Vous qui êtes citoyen, l'amour de la gloire vous aiguillonne et vous porte sans cesse à surpasser les autres citoyens vos égaux : ce sentiment vous rend sourd à toutes les autres passions; mais un roi sur le trône, un roi qui n'a point d'égaux, n'éprouve pas les mêmes desirs. Ses passions l'y rendent insensible. Croyez-

en un roi malheureux, il peut dire la vérité. Vous, quelque grand que vous soyiez, vous devez moins me haïr, et me mépriser que me plaindre; et la pitié de Scipion est la seule que Syphax puisse supporter.

SCIPION.

Je n'ai jamais brûlé des feux de l'amour, mais je respecte et je crains sa puissance redoutable : plus d'une foi je l'ai fui. On doit prévenir ses coups, sans cela tout remède est vain. Vous deviez vous défier de Sophonisbe avant de vous présenter devant elle. Fille d'Asdrubal, née à Carthage, elle avoit sucé, avec le lait, la haine de Rome. Si alors votre intérêt vous attachoit à notre alliance, vous pouviez prévoir tous les maux que devoit attirer sur vous une rupture.

SYPHAX.

Eh! comptez-vous pour rien l'espérance, le pouvoir irrésistible qui trompe et gouverne les humains? J'espérai, qu'étant attaché à Asdrubal par de tels liens, je pourrois tout dans Carthage. Ensuite je vis Sophonisbe; un seul de ses regards me subjugua; je devins

son esclave; mes fers furent plus pesans que ceux dont j'ai été chargé dans ce jour. Depuis ce tems je n'ai fait que tomber d'erreurs en erreurs. Oui, je perds, pour Sophonisbe, mon royaume, ma gloire, ma propre estime. Et, le croirez-vous? je tiens encore à la vie, jusqu'au moment où je serai instruit de son sort. Je ne crains pas pour elle l'infamie: son ame est noble; elle ne sera jamais traînée vivante derrière votre char victorieux; elle saura, ainsi que Syphax, se soustraire à cette honte. Ecoutez maintenant, non pas les discours d'un roi, mais le délire d'un amant. Une rage jalouse me brûle, me dévore, et prolonge mon supplice. Peut-être, Sophonisbe, vaincue dans Cirte, est-elle tombée au pouvoir du plus cruel de mes ennemis, de Massinissa? Elle lui avoit été promise pour épouse, avant que d'être unie à moi. — Peut-être brûle-t-il en secret pour elle... Cette pensée seule suffit pour allumer dans mon cœur la rage du désespoir. Je desire la mort, je dois mourir; quoique désarmé, j'ai mille moyens pour m'arracher le jour. Mais, malheureux que je suis! je ne puis quitter la vie avant de connoître son sort.

Ah! je vous en conjure, si mes prières ont quelque pouvoir sur votre cœur, je vous en conjure, qu'elle ne tombe jamais au pouvoir de Massinissa. O ciel! la jalousie, la rage... Mais à quel excès, indigne de la majesté royale, m'entraîne mon désespoir?... Il ne me reste plus rien à vous dire; souffrez que je me retire dans la tente qui m'est destinée: je veux cacher à tous les yeux ces larmes honteuses. De tous les Romains, Scipion est le seul qui doive me voir dans cet état, dont un roi doit rougir.

SCÈNE IV.

SCIPION (seul.)

Ah! malheureux prince! tes discours excitent mon admiration et ma pitié. Mais ce qu'il vient de me dire m'inquiète. Cirte a dû tomber devant Massinissa; maintenant Sophonisbe est en son pouvoir. S'il ouvroit son cœur à l'amour, si sa fidélité pour Rome étoit ébranlée. Guerrier intrépide, toi qui m'es aussi cher que tu es utile à Rome, je tremble pour toi. O Scipion! quels soins pénibles te restent

encore ! Combien il en coûte à un cœur généreux d'user de violence envers des ennemis vaincus ! Peut-être serai-je en ce jour obligé de l'employer contre mon ami. Ah ! voilà le seul des devoirs d'un général qui me paroisse insurportable !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

SOPHONISBE, MASSINISSA, SOLDATS NUMIDES.

MASSINISSA.

Ah ! madame, arrêtez ! voici la tente du général; à peine aurez-vous vu Scipion, que toutes vos craintes seront dissipées?

SOPHONISBE.

Massinissa, n'êtes-vous pas satisfait ? Je viens de vous donner une preuve certaine et terrible de mon amour; moi, fille d'Asdrubal, j'ai pu consentir à vous suivre dans le camp romain ! Mais supporter l'horrible aspect du général ? ... Ah! non, c'est trop exiger...

MASSINISSA.

Ce camp est celui des Numides, comme celui Romains. Mes soldats en occupent une partie, et je ne suis point ici inutile spectateur. Désormais vous n'êtes plus fille d'As-

drubal, veuve de Syphax; vous êtes l'épouse promise à Massinissa.

SOPHONISBE.

Vous vous laissez trop aveugler par l'amitié qui vous lie à Scipion. Quel qu'il soit, il est Romain; il préfère Rome à tout; il ne peut jamais se laisser fléchir pour les ennemis de Rome. Sa haine contre moi n'est point encore assouvie par la défaite, la honte, la mort même de Syphax; la prise de Cirte, sa destruction, le joug horrible imposé aux Massesuliens, n'ont pu satisfaire son insatiable ambition. Dans ce jour, quand il verra en son pouvoir Sophonisbe, qu'il regarde, et avec raison, comme l'ennemie la plus implacable de sa patrie; dans ce jour, dis-je, ne formera-t-il pas l'horrible projet de me traîner à Rome, de me faire servir à l'ornement de son triomphe? Je ne redoute pas un pareil outrage; et, quoique femme....

MASSINISSA.

O ciel! que dites-vous? pouvez-vous craindre cet outrage tant qu'une goutte de sang coulera dans mes veines? Ah! non, non, je ne puis le croire, la haine vous aveugle; vous ne connoissez pas Scipion.

SOPHONISBE.

La haine et l'amour m'aveuglent également; jamais je ne devois paroître en ces lieux; et quel lieu dans le monde pouvoit m'offrir un asile? Mon cœur me disoit de vous suivre, je n'ai écouté que mon cœur; mais mon devoir, mon honneur, ma gloire, vouloient que je restasse ensevelie sous les ruines de Cirte.

MASSINISSA.

Vous repentez-vous de m'avoir suivi? desirez-vous ma mort?

SOPHONISBE.

Je ne redoute que de mourir avant d'être unie à vous; ô Massinissa! vous le savez, c'est au milieu des flammes qui dévoroient Cirte et mon propre palais, c'est au milieu du carnage de mon peuple, que j'ai osé entendre l'aveu de votre amour... Ah! malheureuse!... déjà depuis long-tems, au bruit de vos vertus et de vos exploits qui remplissoient toute l'Afrique, mon cœur étoit soumis au vôtre. Dès mes plus jeunes ans, mon père m'avoit destinée à être votre épouse, et chaque jour sembloit hâter l'instant de mon

bonheur. Alors, ainsi que moi, vous étiez ennemi déclaré de Rome; Carthage, mon père même, m'ont ensuite livrée à Syphax; vous êtes devenu l'ami des Romains ; séparé par le destin....

MASSINISSA.

Ah! je le jure, nous sommes maintenant réunis pour toujours; ou vous régnerez avec moi, ou nous périrons ensemble. J'avois admiré de près les vertus sublimes du grand Scipion, et je n'avois jamais contemplé vos charmes; voilà ce qui a armé mon bras pour Rome. Syphax avoit toujours été mon ennemi; il m'avoit dépouillé de mon trône, chassé de mes états; dans l'excès de malheur où il m'avoit réduit, je ne trouvai dans l'univers entier, que Scipion pour ami; la reconnoissance m'a lié à lui par des nœuds indissolubles. En versant mon sang pour la défense de Rome, je l'ai payée de ses bienfaits; mais ceux de Scipion, son amitié noble et pure, ne peuvent être payés que par l'amitié, par le respect et le dévouement. Vous êtes la seule que j'aime plus que Scipion; je vous aime plus que lui, parce que je vous chéris plus que moi-même.

SOPHONISBE.

Jurez-moi donc, pour m'en donner une preuve digne de vous; jurez, que jamais vous ne souffrirez qu'on m'arrache de vos mains, et qu'on me traîne vivante hors de l'Afrique.

MASSINISSA.

Ce serment est inutile; mais puisque vous le voulez, je le jure sur mon glaive. Vous aurois-je amenée dans ce camp, si vous y aviez couru quelques dangers? Je pouvois vous conduire dans mes états, sous l'escorte de mes Numides; mais l'honneur me rappeloit ici, et je n'ai pu me séparer de vous. Rome, l'Afrique entière, doivent apprendre que vous m'appartenez. J'ai toujours été l'ennemi de l'artifice; c'est sous le titre de mon épouse, que je veux vous montrer à tous les yeux.

SOPHONISBE.

Je suis rassurée; je me repose sur votre serment et sur mes résolutions.. Mais quelqu'un vient... je me retire dans votre tente, au milieu de vos Numides.

MASSINISSA.

Allez, puisque vous le voulez. Scipion

s'avance, je veux lui parler : je vous rejoindrai bientôt.

SCÈNE II.

SCIPION, MASSINISSA.

MASSINISSA.

Scipion, jamais je ne vous serre avec plus de joie dans mes bras, que lorsque je reviens vainqueur; alors je me crois moins indigne de vous.

SCIPION.

Massinissa, vos exploits vous ont rendu l'un des plus fermes appuis de Rome : vous avez contribué à augmenter ma gloire. Le ciel sait combien vous m'êtes cher, vous le savez aussi; mais répondez, non pas au général, mais à Scipion, à votre ami, répondez, est-ce bien en vainqueur que vous êtes rentré dans le camp ?

MASSINISSA.

Cirte a été prise et détruite, tous les ennemis ont été battus et dispersés par mes Numides; Syphax, tombé sous vos coups. . . .

SCIPION.

Que dites-vous ? Ignorez-vous encore que Syphax respire ?

MASSINISSA.

O ciel ! qu'entends-je ?...

SCIPION.

Il est vrai que la renommée avoit publié sa mort ; mais il n'a point été tué sur le champ de bataille ; blessé légèrement, Lélius l'a fait prisonnier, et il est dans mon camp.

MASSINISSA.

Syphax respire ? Il est dans le camp !...

SCIPION.

C'est là le plus précieux avantage de notre victoire. Mais que vois-je ? vous pâlissez....

MASSINISSA.

Oh !....qu'ai-je entendu .... dans mon étonnement ?.... Mais, vous, pourquoi cet accueil glacé ? Quel secret pèse sur votre cœur ?

SCIPION.

Ah ! Massinissa, c'est vous qui me fermez votre cœur ; vous, qui dérobez un secret à

la connoissance de votre ami. J'en ai pour preuve, la douleur, le courroux encore plus que l'étonnement que je vois sur votre visage. Qui pourroit exciter ces sentimens, si la nouvelle que je viens de vous apprendre ne déconcertoit vos projets ? Ah Massinissa ! — Je sais tout; votre silence m'en a dit assez; la seule chose que je redoutois pour vous dans le monde, est arrivée. La femme que vous avez amenée dans le camp, peut ternir votre gloire et la mienne; à Cirte, je n'étois point à vos côtés; les feux de l'amour l'ont emporté sur un ami qui étoit loin de vous. Mais je ne vous fais point de reproches; vous m'avez donné la preuve la plus grande de votre amitié, en amenant cette femme dans mon camp, en venant près de moi déposer dans mon cœur tous les tourmens qui déchirent le vôtre.

MASSINISSA.

Syphax respire : cette nouvelle m'étonne, je ne puis le nier. J'espérois devenir l'époux de Sophonisbe; elle m'avoit été promise longtems avant d'être livrée à Syphax ; il a mal su la défendre contre nos armes. Il ne reste rien à ce roi vaincu et prisonnier; les malheurs

de Syphax n'ont pu abattre sa fierté : il ne peut, j'en suis certain, survivre long-tems à sa honte ; mais quel que soit le sort réservé à ce prince, Scipion, apprenez mes projets. Dès long-tems vous m'avez connu ami véritable et sûr ; sachez qu'aujourd'hui je suis amant, et que mon ardeur ne connoît aucun obstacle : le cœur d'un Numide ne brûle pas d'une flamme légère. J'aime Sophonisbe, je serai son époux, ou je périrai avec elle. Je me suis empressé de la conduire dans votre camp ; là, mon cœur trouvoit tout ce qui lui étoit cher ; là, j'étois appelé par la vertu, la gloire, l'honneur, l'amitié ; c'est là que je puis remplir mes devoirs sans trahir mon amour ; et c'est là que je veux entendre de la bouche du général, comment on doit désormais combattre Carthage, comment nous pourrons nous couvrir de gloire en augmentant la puissance de Rome ; enfin par quels moyens je pourrai être heureux ?

SCIPION.

Vous m'êtes plus cher que mon propre fils ; et votre erreur m'accable de chagrins. Notre gloire, la puissance de Rome, la ruine de Carthage, votre bonheur, tout étoit entre

nos mains, tout dépendoit de nous avant que vous ne fussiez devenu dans Cirte l'esclave d'une femme. Cet amour fatal nous enlève tout. Mais non, vous ne pouvez être sourd au cri de la vertu ; vous ne pouvez être injuste envers Syphax ; vous ne pouvez avoir autant de cruauté et d'ingratitude pour votre ami. Syphax vit. Ce mot seul condamne votre amour, et doit vous le faire oublier. Jamais...

MASSINISSA.

Jamais ! ... Dans ce jour Sophonisbe sera mon épouse, je le jure; et si Syphax, en conservant la vie, veut prolonger sa honte et mes douleurs, il doit me plonger son glaive dans le sein, ou tomber sous mes coups.

SCIPION.

Syphax est au milieu de nous; il est prisonnier, il est désarmé. Une pensée aussi lâche ne peut entrer dans le cœur de Massinissa. Votre délire vous égare : mais, j'en suis certain, si ce malheureux prince s'offroit à vos regards, vous êtes généreux, loin d'insulter à sa douleur, vous ne pourriez refuser de le plaindre. Cependant, je le suppose, quand vos vœux seroient satisfaits; quand Syphax

auroit cessé de vivre; quand Sophonisbe seroit votre épouse, parlez, quels seroient vos projets?

MASSINISSA.

Toujours ami de Rome et de Scipion.... Jamais aucun pouvoir ne...

SCIPION.

Mais, répondez; Rome vous est-elle plus chère que Sophonisbe?

MASSINISSA.

Rome...... Je ne veux point maintenant éclaircir ce doute.

SCIPION.

O malheureux ami! j'ai lu avant vous dans votre cœur. Je sais que déjà vous avez oublié vos intérêts, votre raison, les devoirs les plus sacrés de la reconnoissance, de l'amitié, de la fidélité, pour courir à votre ruine. Vous ne pouvez être en même-tems l'ami des Romains, l'époux de la fille d'Asdrubal, et travailler à la ruine de Carthage. Je pleure amèrement sur votre sort. Vous savez quel est celui, réservé tôt ou tard, aux rois ennemis de Rome. Je ne cherche point à vous effrayer par des menaces; non, fasse le ciel que je ne

sois point désigné par Rome pour devenir le ministre de sa vengeance sur vous! Mon épée, qui vous a rétabli sur votre trône; la vôtre, qui a gagné tant de victoires, ne seront point tirées l'une contre l'autre. Non, je plongerois plutôt ce fer dans mon cœur. Mais, répondez, ingrat, suis-je Rome entière? Vous le savez, je ne suis qu'un simple citoyen; elle ne manque ni d'hommes, ni d'armes, ni de généraux. On en trouvera un autre aussi heureux, plus redoutable, et moins clément que moi, qui bientôt vous fera repentir d'avoir osé trahir Rome.

MASSINISSA.

Eh quoi! vous voulez qu'un homme, que l'ami de Scipion accorde à la crainte de maux éloignés et incertains, ce qu'il a refusé aux sollicitations de l'amitié? Vous me connoissez mal. Je vous demande, en un mot, si c'est moi qui me suis rendu maître de Cirte; si c'étoit nos Numides qui me secondoient dans cette entreprise; si c'est leur sang et le mien qui ont coulé; si ce que j'ai enlevé à Cirte appartient à Rome ou à moi; si Sophonisbe, conduite par moi seul en ces lieux, y est reine et mon épouse, ou si elle est l'esclave de Rome.

SCIPION.

Hélas! elle étoit, elle n'est que trop encore l'épouse de Syphax.

MASSINISSA.

Je vous entends.... O rage!.... Et vous espérez!...

SCIPION.

Massinissa, je vous laisse le choix; je me rendrai toujours sans armes dans ces lieux; vous pouvez me faire égorger par vos Numides; vous pouvez vous-même me plonger votre glaive dans le cœur: mais tant que vous ne m'aurez point arraché la vie, je ne vous laisserai pas courir à votre ruine; et si vous voulez vous perdre, je me sacrifierai pour vous. Conservez cette femme: Rome et le sénat m'entendront m'accuser moi-même. Je leur dirai que j'ai sacrifié à votre amitié les intérêts de Rome, les vôtres même; et l'infamie sera pour moi le prix de cette fausse amitié.

MASSINISSA.

Scipion, votre amitié est plus cruelle pour moi que la haine et que les menaces... Malheureux que je suis!... Vous me déchirez le cœur; mais rien ne pourra en arracher

l'amour ardent qui le dévore. Vos sages discours soulagent, pour quelques instans, cette plaie incurable ; mais bientôt mes maux n'en sont que plus affreux. Ou regardez-moi comme un ingrat, traitez-moi comme un ennemi, ou bien, ami généreux, osez vouloir mon bonheur... Vous voyez les larmes qui coulent de mes yeux, je ne puis les retenir... Que dis-je ?.... Ah lâche ! que dis-tu devant Scipion ? C'est jusqu'à ce jour que tu fus insensé ; mais tes yeux s'ouvrent enfin. Avant peu, Scipion, général romain, apprendra la résolution inébranlable de Massinissa, roi des Numides.

SCIPION.

Ah ! écoutez...

SCÈNE III.

SCIPION (seul.)

Il me fuit ! Je le suivrai ; je ne puis l'abandonner à lui-même ; je dois le sauver malgré lui ; la grandeur de son ame m'en fait un devoir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

SOPHONISBE (seule.)

Ah ! malheureuse ! quel sort m'est réservé ? Quel terrible mystère Massinissa cache-t-il dans son cœur ? Qu'a pu lui dire le cruel Scipion ? Ah ! je l'ai toujours prévu, ce camp nous sera fatal à tous deux. O Massinissa !... tantôt tes yeux sont baignés de larmes, tu me regardes, et tu n'oses me parler... Ta voix est tremblante, incertaine, quand tu m'appelles ton épouse. Tantôt tu détournes avec colère tes yeux terribles, et dont la rage semble avoir séché les larmes. Dans ton désespoir, tes genoux fléchissent ; tu invoques, à grands cris, les furies infernales. Ah ! les furies se sont aussi emparées de mon ame ; déjà je sens l'horrible présage des maux dont nous menace Scipion. J'ai tout prévu ; je ne crains rien. Mais maintenant je veux voir ce Scipion qui m'eut toujours pour ennemie ; je veux qu'il entende...,Mais, qui vois-je s'ap-

procher de moi? Est-ce une illusion?... O ciel! c'est Syphax! il est vivant!.. il est dans le camp!... O vue terrible!...

SCÈNE II.

SYPHAX, SOPHONISBE.

SYPHAX.

Madame, quel étonnement paroît sur votre visage en me voyant? Je devrois avoir cessé de vivre: la renommée, plus favorable que la fortune, avoit publié le bruit de ma mort.

SOPHONISBE.

O vue terrible! inattendue! Maintenant cet horrible mystère m'est dévoilé...

SYPHAX.

Madame, pourquoi ce trouble? N'osez-vous me parler? Regardez-moi, je suis votre époux; c'est moi qui vous ai sacrifié mon trône, mon honneur, et qui dans ce jour, dépouillé de tout, chargé de fers dans le camp romain, sur le bord de la tombe où j'aspire à descendre, n'ai voulu conserver encore quelques instans la vie que pour connoître votre sort.

SOPHONISBE.

Oh ! quels discours !.. Où puis-je cacher ma honte ?...

SYPHAX.

Je vois la pâleur de la mort succéder à l'étonnement sur votre visage abattu. Ce silence, terrible et cruel, ne m'instruit que trop. Je lis dans votre ame l'horrible combat de mille sentimens ; mais vous n'entendrez aucun reproche s'échapper de ma bouche. Quoique déshonoré, chargé de fers, abandonné de tous mes amis, je pleure sur votre sort et non pas sur le mien. Apprenez, madame, apprenez jusqu'où va mon amour. —Je sais que l'ordre absolu d'un père, et votre haine pour Rome, vous ont fait partager mon trône. Jamais, non jamais vous ne m'avez aimé. Vous le voyez, je cherche moi-même à vous disculper. Je sais qu'avant d'être mon épouse vous brûliez pour un monarque digne de vous. Je connois l'amour, sa puissance irrésistible, ses fureurs, et voilà pourquoi je vous aimai toujours, même malgré moi. Forcée par les lois divines et humaines de payer mes feux de retour, cet effort vous a été impossible. La jalousie me dévore, me

déchire le cœur. Je voudrois me venger; et, quoique vaincu et désarmé, ma vengeance pourroit être terrible pour mon rival. Mais vous, triomphez, madame; je vous aime encore plus que je ne suis jaloux; je veux vous sauver par ma mort; je vous pardonne en frémissant: je n'avois conservé cette vie, que je déteste, que dans l'espérance de vous revoir encore une fois. Tantôt je desire vous savoir heureuse avec un autre; tantôt je voudrois vous voir mourir avec moi; je devrois vous abhorrer, comme la cause funeste de tous mes maux, et je vous adore, comme l'unique bien qui me reste au monde. Voilà, voilà, les tourmens qui déchirent mon cœur dans les derniers instans d'une vie couverte d'opprobre, et que j'ai conservée trop longtems.

SOPHONISBE.

... Et moi aussi j'oserai vous dévoiler mon ame. — Il me reste peu de chose à vous dire: votre générosité a trop cherché à me disculper. Maintenant je n'ai d'autre espoir, d'autre ressource, que la mort; je dois me la donner noble, digne de la fille d'Asdrubal et de l'épouse de Syphax. Il est vrai, à la nou-

velle de votre mort, j'osai promettre ma main, mais je ne l'ai point donnée : vous vivez, et je suis toute entière à Syphax. Qui, mieux que Massinissa, pouvoit vous venger, me venger moi-même ? Aveuglée par cet espoir, et, je ne puis le nier, touchée par sa valeur et ses exploits, je résolus de l'enlever à Rome, et de le donner à Carthage pour défenseur. Mais Syphax respire ; je suis son épouse ; je partage son sort, quel qu'il puisse être, et je ne suis pas indigne de lui.

SYPHAX.

Cette sublime résolution pourroit adoucir les maux d'un roi malheureux et d'un époux qui ne seroit point aimé. Mais pour moi, pour un amant qui brûle de l'amour le plus ardent, ce dévouement même est un supplice affreux. Depuis long-tems déjà j'ai fixé mon sort ; il est irrévocable, et vous ne devez pas le partager. Ecoutez, madame, mes prières, mes ordres ; séparée de moi..... Mais Scipion s'avance ; il est le seul à qui je veuille faire entendre mes dernières paroles.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, SCIPION.

SYPHAX.

Ecoutez-moi, Scipion.—Devant vous, j'abjure toute dissimulation; devant vous je puis rougir de mes foiblesses, quoique votre cœur n'en ait jamais eu; malgré votre magnanimité, vous daignez condescendre aux erreurs des autres, et les plaindre. — Vous voyez la première, l'unique cause de tous mes malheurs; je devrois la détester, et pourtant elle est l'objet de mon amour. Vous ne m'avez pas vu trembler pour moi; eh bien! pour elle, je m'abaisse jusqu'aux prières; c'est malgré moi....

SOPHONISBE.

Non, vous ne descendrez pas à des prières pour la fille d'Asdrubal. Ne suis-je donc pas aussi intrépide que vous? Scipion, que pouvez-vous faire contre moi? Carthage est ma patrie; je suis l'ennemie de Rome, prisonnière dans le camp romain, et pourtant loin de redouter...

SCIPION.

Madame, la puissance bizarre du sort nous a tous placés dans une situation pénible. Je suis loin de me réjouir de vos malheurs : et c'est en vain que vous vous faites gloire devant moi de votre haine contre Rome. Quoiqu'Annibal, sourd à la pitié, ait impitoyablement ravagé l'Italie, je n'en conserve pas pour cela une haine implacable contre nos ennemis. Forcé de les combattre, je les admire, et je leur porte envie, quand ils sont vainqueurs ; je les plains, et je leur tends une main secourable, quand je les ai vaincus.

SYPHAX.

C'est parce que je connois vos sentimens, que je veux vous confier ce que jamais je n'aurois révélé à aucun mortel.

SOPHONISBE.

Que voulez-vous dire ? Vous n'avez rien à demander pour vous au vainqueur ; moi je ne veux rien recevoir de lui, pas même des consolations. Alors que pouvez-vous dire ? Qui jamais oseroit s'avilir devant le grand Scipion ? Mais, quand bien même j'aurois été assez lâche pour m'abaisser aux prières, l'as-

pèct seul du destructeur de ma famille, de l'ennemi fatal à ma patrie, auroit suffi pour rappeler dans mon cœur la haine et la fermeté. Malgré l'humanité, les vertus de Scipion, je le hais autant que Rome. Pour conserver ma dignité, je dois donc exciter son admiration, et non pas sa pitié.

SCIPION.

Toutes les fois que je vois des ames fortes et généreuses frappées des coups du sort, je suis prêt à accuser la fortune qui m'a toujours favorisé.

SOPHONISBE.

Je sens mon cœur trésaillir d'une joie funeste, puisqu'à la fin je puis dévoiler tous mes sentimens au plus grand des Romains. Vous seul pouvez entendre toutes les passions qui déchirent mon cœur; vous, le premier des hommes et des citoyens. Celui qui naît à Carthage, aussi bien que celui qui reçoit le jour sur les bords du Tibre, a profondément gravé dans son cœur l'amour de la patrie; cet amour l'emporte sur tous les autres sentimens. Malgré la foiblesse de mon sexe, il fut 'objet de toutes mes pensées. J'aimai celui

qui vous haïssoit le plus, orgueilleux Romains. Il fut un tems où Massinissa combattoit Rome; chacun de ses exploits enflammoit mon jeune cœur. Alors Syphax étoit votre tributaire ou votre allié. Ecoutez, écoutez mes derniers sentimens; c'est à Scipion, c'est à vous, Syphax, que je m'adresse; je bannis toute feinte. Le cœur humain vous est connu; vous le savez, une première passion laisse dans le cœur des traces que le tems ne peut détruire. J'appris la mort de Syphax; je vis que par-là les Romains étoient maîtres de tout. Ce fut dans cet instant que Massinissa s'offrit à ma vue. Soudain je résolus, peut-être mon cœur me dictoit-il cette résolution; je résolus de le détacher de Rome, et d'en faire un vengeur à Carthage et à moi-même. Voilà ce qui a pu me décider à venir, moi votre ennemie, au milieu des aigles romaines. L'espoir de faire révolter contre vous Massinissa, m'avoit fait tout oublier. Je suis coupable, je l'avoue; je suis prête à expier ma faute. Peut-être la main invisible du sort m'entraînoit-elle près de vous pour vous faire connoître que je n'étois pas indigne de votre estime. Voici, voici l'instant où je puis montrer à Rome l'intrépidité d'une citoyenne de Carthage.

SYPHAX.

Je le vois, ma vie est le seul obstacle à vos projets; mais ma vie n'est plus qu'une ombre vaine; j'ai cessé de vivre, quand j'ai perdu ma liberté. Vous savez pourquoi j'ai balancé sur le bord de la tombe; votre courage me rend toute ma fermeté; vos projets ont déchiré mon cœur, mais vous deviez ne les faire connoître qu'à moi seul; je vous laissois digne de me venger, et je vous laisse....

SOPHONISBE.

N'en doutez pas, nous laissons d'autres vengeurs. Chacun remplit ici son devoir, le mien est changé par votre retour à la vie. Je vous ai dévoilé les secrets les plus cachés de mon cœur. Que Scipion m'écoute, lui qui devroit me mépriser, si j'avois parlé différemment.

SCIPION.

Vos discours sincères et sublimes me prouvent que vous ne me regardez pas comme un ennemi vulgaire. Ah! puissiez-vous....

SOPHONISBE.

J'en ai trop dit. — Syphax, nous devons nous retirer...

SYPHAX.

Bientôt je suivrai vos pas...

SOPHONISBE.

Non, désormais je ne vous quitte plus.

SYPHAX.

Cependant, vous deviez me laisser...

SOPHONISBE.

Je n'y puis consentir, et je le jure en présence du grand Scipion. Allons, plus de retard, sortons; j'ai besoin de donner, pendant quelques instans, un libre cours à ma douleur. Moi, femme, jusqu'à ce moment, j'ai pu retenir mes larmes. On ne répand point de pleurs devant Scipion; mais la nature a ses droits. Une ame forte peut supporter l'adversité; mais est-il possible de n'en pas sentir le poids?

SYPHAX.

Ah! malheureux que je suis! Pourquoi ai-je vécu si long-tems?

SCÈNE IV.

SCIPION (seul.)

Cette femme a des sentimens sublimes; elle seroit digne d'être Romaine. J'ai peine à ne pas répandre de larmes sur son sort.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

MASSINISSA, SOLDATS NUMIDES.

MASSINISSA.

BOCAR, que tes soldats disposent leurs coursiers, qu'ils obéissent au premier signal; qu'ils se rendent en silence au lieu que je t'ai désigné. — Toi, fidèle Galudda, prépare à tout évènement le poison fatal. Hélas! c'est l'unique ressource de tout roi assez imprudent pour être l'allié ou l'ennemi de Rome. Allez, et que rien ne transpire sur mes projets.

SCÈNE II.

MASSINISSA (seul.)

Massinissa, te voilà donc réduit à employer l'artifice pour obtenir ce qui t'appartient... Je ne pourrois m'y résoudre pour moi; mais je dois sauver celle que j'ai exposée au plus grand danger, ou périr avec elle. J'ai obtenu

un entretien dans ce lieu... O ciel!... elle a donc pu changer!... La voici, je tremble.

SCÈNE III.

SOPHONISBE, MASSINISSA.

SOPHONISBE.

Je ne croyois plus vous revoir, Massinissa, et peut-être mon devoir l'exigeoit-il; mais le croirez-vous, Syphax l'a voulu.

MASSINISSA.

Est-ce pitié?

SOPHONISBE.

C'est magnanimité, et cette grandeur doit nous rendre notre fermeté. Syphax veut vous voir; mais il a voulu que je le précédasse, et que...

MASSINISSA.

Moi, soutenir sa présence abhorrée!

SOPHONISBE.

Serez-vous moins grand que lui? Redoute-t-il la vôtre?

MASSINISSA.

Ne puis-je vous dire auparavant....

SOPHONISBE.

Et que pourrez-vous dire, que l'épouse de Syphax puisse entendre?

MASSINISSA.

Votre cruauté me prépare de nouveaux tourmens. Je veux vous dire que c'est moi qui vous ai amenée dans ce camp, et que je saurai vous en faire sortir à quelque prix que ce soit.

SOPHONISBE.

Vous le savez, moi-même je m'étois livrée à vous, et moi-même je m'enlève à votre amour. Un funeste devoir l'exige; mais je suis assurée de terminer tous mes malheurs, en suivant mon époux. Apprenez donc de moi à être courageux : ce lieu est le camp romain. Le grand Scipion, un roi magnanime, la fille d'Asbrubal, y sont réunis. Répondez, notre amour peut-il être un amour vulgaire?

MASSINISSA.

Ah! combien les feux qui me dévorent sont plus ardens que les vôtres... C'est en vous seule que je mets ma grandeur, ma gloire, ma renommée... Vous devez être à moi: périsse mon royaume, périsse l'univers en-

tier, avant que vous me soyiez enlevée !.... Désormais je ne connois, je ne redoute ni dangers, ni malheurs. Je suis prêt à tout souffrir, plutôt que de vous perdre; et auparavant...

SOPHONISBE.

Qu'il vous suffise d'être seul maître de mon cœur... ne vous en montrez pas indigne. Mais que dis-je? L'aspect seul de Syphax, désarmé, vaincu, captif et cependant tranquille, suffira pour vous faire rentrer en vous-même.

MASSINISSA.

Ah! malheureux!... si j'avois pu seul... Mais je ne serai pas moins généreux que vous; mon amour est plus violent que le vôtre; je veux vous en donner la preuve la plus noble...

SOPHONISBE.

Syphax paroît...

MASSINISSA.

Il peut entendre ce que j'ai à vous proposer; et vous, vous n'aurez plus le droit de me reprocher ma foiblesse.

SCÈNE IV.

SYPHAX, SOPHONISBE, MASSINISSA.

MASSINISSA.

Syphax, vous voyez devant vous le plus mortel de vos ennemis; mais vous le voyez tellement malheureux, qu'il ne mérite pas votre courroux.

SYPHAX.

Le courroux! Ne seroit-il pas impuissant et ridicule dans un roi chargé de chaînes? Si, lorsque mon bras étoit armé d'un glaive, mon rival se fût présenté devant moi, peut-être ma fureur n'eût-elle pas été vaine; mais la fortune cruelle ne me laisse en ce jour que ma fermeté et mon courage.

MASSINISSA.

Mon désespoir doit calmer votre douleur. Ecoutez, écoutez jusqu'à quel point je suis infortuné. Regardez-moi : je suis plus foible, plus esclave, plus abattu, moins courageux, moins intrépide, moins roi que vous. Déjà une fois vous m'avez enlevé mon royaume;

mais alors vous n'aviez pas triomphé sur moi comme en ce jour. Infatigable à chaque défaite, vous me voyiez reparoître plus terrible jusqu'au moment où, après avoir reconquis mon royaume, je vous dépouillai du vôtre. Mais triomphez aujourd'hui; jouissez de ma douleur, vous l'emportez sur moi, en m'enlevant, pour la seconde fois, cette femme que j'adore.

SOPHONISBE.

Voulez-vous, Massinissa, me forcer à rougir de votre foiblesse ?

MASSINISSA.

Je ne vous ai point encore donné la preuve de mon courage, il égalera mes malheurs. Je le vois, vous êtes tranquille; vous ne comptez que sur vous seule; vous avez résolu de mourir. Cette résolution est digne de vous, je le sens; c'est la seule qui puisse vous convenir. Vous, roi prisonnier, vous ne pouvez, vous ne devez plus conserver la vie. Vous, femme de Syphax, fille d'Asdrubal, vous voulez montrer à Rome votre courage. Vous n'écoutez que votre haine et votre désespoir; mais comment Syphax, qui vous aime, lui qui a

perdu son trône, sa liberté pour vous seule ; lui qui est généreux, dont l'ame est consumée d'amour, ô ciel ! comment a-t-il pu prononcer lui-même l'arrêt de mort d'une épouse adorée ?

SOPHONISBE.

Et quand il le voudroit, pourroit-il m'empêcher de faire mon devoir ?

SYPHAX.

Et qui donc a pu vous dévoiler mes projets ?

MASSINISSA.

Déchiré par les tourmens les plus terribles, je ne puis plus vous cacher les miens, et ma mort seule pourra y mettre fin. Je veux, à quelque prix que ce soit, sauver Sophonisbe ; et je le vois, elle ne veut ni ne peut accepter mes secours, si Syphax ne les partage. Déjà mes Numides ont préparé leurs coursiers. Couvrez-vous des vêtemens d'un de mes soldats, et moi-même je vous servirai d'escorte ; moi-même je vous conduirai jusqu'aux portes de Carthage. Là, vous pourrez rassembler une nouvelle armée. Un roi n'est jamais sans ressource, tant qu'il n'a point

perdu sa liberté. Je veux abandonner les Romains que j'abhorre ; je ne veux désormais combattre que pour Carthage, pour l'Afrique, peut-être pour vous-même. Quand vous aurez recouvré votre royaume ; quand votre puissance égalera la mienne, alors, les armes à la main, je viendrai vous demander celle que j'aime ; je viendrai vous demander cette reine que je ne remets aujourd'hui entre vos mains que pour la soustraire à une mort horrible et prématurée.

SOPHONISBE.

Ce que vous proposez est impraticable ; c'est en vain.

SYPHAX.

Votre projet prouve votre générosité et ne m'offense pas. Il m'enhardit à vous proposer un moyen plus noble, plus assuré, plus simple, et moins indigne de Syphax.

MASSINISSA.

Accablé par le sort, vous regardez peut-être comme impossible ce que je puis facilement exécuter ; mais si l'honneur vous est encore cher, unissez-vous à moi, osez, et nous réussirons. La mort est toujours une res-

source assurée, que l'on ne peut enlever aux ames courageuses. Mais il nous reste encore de l'espoir. Scipion abusé n'apprendra notre fuite qu'après le lever de l'aurore. Peut-être, écoutant sa justice, respectera-t-il mes droits sacrés. Quelle que chose qui arrive, au soleil naissant, nos coursiers nous auront éloignés de ces lieux; et si l'on tentoit de nous poursuivre, je le jure, je plongerai ce fer dans le cœur même de Scipion, plutôt que de vous livrer à ce barbare. Ce fer qui m'a déjà sauvé tant de fois, ce fer qui a reconquis mon royaume, et qui a délivré tant de rois, ce fer ne pourra-t-il me suffire pour vous faire entrer à Carthage? Syphax, rendez-vous, cédez à la fortune, vous pouvez encore vous la rendre favorable; vous ne me devrez aucune reconnoissance. Nous avons toujours été ennemis; bientôt nous le serons de nouveau et plus implacables que jamais. Cette femme seule, cette reine, l'objet de notre amour, peut imposer silence pour quelques instans à notre haine, à notre rage. Ecoutez mes prières; votre salut est entre vos mains; mais si vous haïssez encore plus votre ennemi que vous n'aimez Sophonisbe, vengez-vous au moins avant de mourir. Voilà

mon glaive, tournez-le contre moi, plongez-le dans mon cœur, ou suivez-moi.

SYPHAX.

O Massinissa!.... Au milieu des fureurs de la passion qui vous dévore, un rayon d'espérance brille encore à vos yeux. Vous n'êtes ni vaincu, ni désarmé, ni captif; vous voyez tout d'un autre œil que moi. Sur ce front, dont la tranquillité paroît impertubable, dans le cœur mille fois plus déchiré que le vôtre, vous ne pouvez découvrir mes feux, ma rage, ma fureur.... Vos discours les augmentent encore... Un amant aimé ne peut connoître l'étendue de mes maux; les tourmens de ma jalousie sont encore plus envenimés, quand je vois la magnanime Sophonisbe s'efforcer de cacher ce qui se passe dans son cœur ulcéré. Son courage indomptable me porte à faire un effort terrible, mais digne de moi. Ambition, vengeance, jalousie, fureur, tout cède à l'amour. Les nœuds qui m'unissoient à Sophonisbe, sont déjà presqu'entièrement rompus. Madame, écoutez-moi : je vous aime pour vous, pour vous seule; j'aime mieux vous céder à un autre, que de vous voir périr inutilement pour moi.

SOPHONISBE.

Qu'entends-je? Dieux!... qu'osez-vous me dire?...

SYPHAX.

Vous écouterez, je l'espère, les prières de votre époux; mais si ses prières ne suffisent pas, peut-être exécuterez-vous ses derniers ordres. — Vous êtes venue dans ce camp comme épouse de Massinissa... et je vous rends ici à Massinissa comme son épouse.

SOPHONISBE.

Ah! non....

SYPHAX.

Vous qui n'avez pu la sauver, quand elle étoit à un autre, peut-être y réussirez-vous maintenant qu'elle est à vous. — Adieu pour toujours. Qu'aucun de vous n'ose suivre mes pas.

SCÈNE V.

MASSINISSA, SOPHONISBE.

SOPHONISBE.

Non, non, aucune puissance ne peut m'empêcher de vous suivre. — Adieu, Massinissa.

SCÈNE VI.

MASSINISSA (seul.)

O douleur!... Mais le tems presse; ils veulent me prévenir.... O ciel! je crains d'être moins prompt à les sauver, qu'ils ne le seront à se perdre.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

SCIPION, CENTURIONS.

SCIPION.

Je suis instruit de tout. Que chacun de vous veille à la sûreté du camp romain; mais je vous ordonne expressément de n'opposer aucune résistance aux Numides, de ne leur faire aucune insulte. Allez, et que tout reste dans l'ordre.

SCÈNE II.

SCIPION (seul.)

Ingrat Massinissa! tu ne devois tourner ta fureur que contre moi seul; tu devois m'arracher la vie... tes projets échoueront devant moi, comme les vagues se brisent contre les écueils. — Mais je l'apperçois; il porte vers ces lieux ses pas égarés; peut-être a-t-il appris le sort de Syphax... Combien il m'inspire de pitié. Ah! ne me fuyez pas; venez...

SCÈNE III.

SCIPION, MASSINISSA, SOLDATS NUMIDES à l'écart.

MASSINISSA.

Galudda, attends-moi dans ce lieu ; je n'étois point préparé à cette rencontre.

SCIPION.

Eh quoi ! voulez-vous me fuir ? Ne suis-je plus votre ami ? C'est en vain que vous cherchez par-tout la tranquillité ; moi seul je puis vous faire rentrer en vous-même.

MASSINISSA.

Certes, j'étois hors de moi ; j'avois abjuré toute prudence le jour où, par une trahison infâme, je vous donnai ma vie, mon honneur, et ne reçus que des chaînes. Mais peut-être bientôt effacerai-je un pareil outrage, peut-être l'effacerai-je d'une manière terrible. Alors, Scipion, alors vous verrez que je suis redevenu moi-même.

SCIPION.

Je vous l'ai déjà dit, Massinissa, ma vie est entre vos mains ; mais tant que je respirerai, vous serez forcé de m'entendre.

MASSINISSA.

Dans ce moment, le tems est trop précieux...

SCIPION.

Peu d'instans suffiront. — Mais qu'espérez-vous? Tous vos projets me sont connus; vos Numides, armés secrètement dans leurs tentes, sont prêts à obéir à votre premier signal; vous avez résolu d'enlever Syphax, et en même-tems...

MASSINISSA.

Si vous êtes instruit, si vous avez poussé l'art inquisiteur des tyrans jusqu'à me faire trahir par mes propres soldats, joignez, joignez la force à l'artifice, cela vous est facile; vos guerriers sont en plus grand nombre que les miens. Vous me voyez prêt à recevoir la mort, mais décidé à ne jamais changer.

SCIPION.

Vous outragez Scipion, il vous pardonne. Je ne veux employer d'autre arme contre vous que la vérité, et la vérité me suffira pour vous vaincre. Cette Sophonisbe qui vous aime, cette femme que vous adorez, le croirez-vous, c'est elle-même qui est venue me découvrir tous vos projets...

MASSINISSA.

Qu'entends-je? ô ciel!

SCIPION.

C'est la vérité, Massinissa, je vous le jure. L'ordre exprès de Syphax avoit interdit à Sophonisbe l'entrée de sa tente. Cette défense l'a transportée de rage; et dans son désespoir, elle est venue tout me découvrir. Mais c'est en vain que j'ai tout appris. Si vous le voulez, vous pouvez encore l'enlever. Que Carthage trouve en vous un défenseur, je ne m'y oppose pas; c'est moi seul qui en souffrirai, moi qui perdrai en même-tems mon ami et ma gloire. Mais, hélas! veuillent les dieux que, par la suite, vous ne payiez pas trop cher cette imprudence!

MASSINISSA.

Et Sophonisbe même... pour vous servir... veut contre moi..... Je ne puis le croire. — Comment?...

SCIPION.

Cette femme supérieure à son infortune, veut vous donner une preuve d'amour bien plus sublime. Les ames les plus fortes sont quelquefois obligées de céder à la nécessité.

L'exemple de Syphax vient encore affermir son cœur.

MASSINISSA.

Que veulent dire ces discours obscurs? De quelles preuves d'amour parlez-vous?.... Quel est l'exemple qu'a donné Syphax?...

SCIPION.

Et quoi! ne le savez-vous pas? A peine ce prince fut-il rentré dans sa tente, qu'aussi prompt que l'éclair, il s'est élancé sur le glaive d'un des centurions chargés de le garder. Il l'a fixé contre terre; et n'écoutant que sa fureur, il s'est précipité sur la pointe.

MASSINISSA.

O Syphax! trop heureux Syphax! tu t'es soustrait au joug exécrable de Rome....

SCIPION.

En expirant, il a défendu qu'on laissât approcher Sophonisbe de sa tente.

MASSINISSA.

Et cette reine!... Hélas! je ne vois que trop toute l'horreur de son sort... Mais je suis encore loin d'être réduit à la même extrémité que Syphax. Vaincu par vous, il s'est lui-même donné la mort. Moi, je ne suis point encore vaincu; je veux mourir par le glaive

d'un Romain, mais ce sera en vendant chèrement ma vie.

SCIPION.

Non, vous ne devez pas périr comme lui. Vivez; cet effort sera plus grand, plus digne de vous, que de vous donner la mort.

MASSINISSA.

Moi vivre sans elle!... Ah! non, je ne suis point encore... Mais quoi! ne puis-je la sauver?... Je veux la voir une seule fois...

SCIPION.

J'en suis certain; ses discours plus que les miens sauront ranimer votre courage. Je la vois; elle ne veut plus désormais s'éloigner de ma tente; elle est prête à remplir son cruel devoir aux yeux de l'Afrique entière, aux yeux de Rome qu'elle sait braver. Ecoutez-la; Scipion vous laisse avec elle; votre ami se fie à vous. Non, vous ne pourrez être moins grand, moins intrépide qu'une femme.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, SOPHONISBE.

SOPHONISBE.

Arrêtez, Scipion; je viens près de vous, et vous me fuyez?...

SCIPION.

Je dois faire préparer la pompe funèbre....

SOPHONISBE.

Au moins revenez bientôt, je vous en conjure. Je ne quitterai plus ce lieu, je jure de vous y attendre.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté SCIPION.

MASSINISSA.

Perfide! ajoutez-vous la trahison à votre orgueil cruel?...

SOPHONISBE.

La trahison!

MASSINISSA.

Oui, la trahison! Tandis que je prépare tout pour vous sauver; tandis que je suis prêt à mourir pour vous, vous allez vous-même découvrir mes projets à Scipion.

SOPHONISBE.

Syphax ne m'appelle-t-il pas près de lui dans la tombe?

MASSINISSA.

Syphax veut que vous soyiez mon épouse.

SOPHONISBE.

Déjà ce prince a su trouver la liberté que je cherche ; et moi aussi je saurai me rendre libre. Je ne puis fuir avec vous du camp romain, sans me couvrir d'un opprobre éternel. Votre amour a toujours été trop pur, trop véritable, pour que vous me sauviez à ce prix. Moi, je me sens trop digne de cet amour pour y consentir jamais. En révélant vos projets, je ne vous ai donc enlevé que les funestes moyens de trahir ma renommée et votre gloire.

MASSINISSA.

Vous ne m'avez rien enlevé, vous êtes dans l'erreur. Je puis encore tout entreprendre. Je ferai couler des ruisseaux de sang ; le mien tout entier sera répandu plutôt que de vous laisser esclave dans ces lieux.

SOPHONISBE.

Et suis-je donc esclave ? Me regardez-vous comme esclave ?

MASSINISSA.

Vous êtes au pouvoir de Rome.

SOPHONISBE.

Au pouvoir de Rome !... Mon sort dépend

de moi seule, ou de vous, si votre cœur a pour moi les sentimens qu'il doit avoir.

MASSINISSSA.

Vous me faites frémir. Je lis dans vos regards que votre mort est résolue; je vois votre funeste sécurité; mais je puis...

SOPHONISBE.

Tout seroit vain; ma résolution m'a été dictée par le devoir; aucune puissance ne pourroit la changer. Ma mort est nécessaire, décidée et prochaine; elle sera libre, je l'espère. Quoique je sois désarmée, quoique j'aie laissé à Cirte le poison qui ne me quittoit jamais, le poison, dernier et unique ami des rois malheureux; quoique mon amant se soit engagé par un serment solemnel à me soustraire à la puissance de Rome, je le répète, ma résolution de mourir est inébranlable. Au milieu des aigles romaines, je suis encore reine, je suis fille d'Asdrubal; me fiant à mon seul courage, je suis aussi tranquille que dans Carthage, ou dans le sein de ma cour. Mais vous ne répondez pas.... Vos yeux baignés des larmes du désespoir, restent fixés sur la terre... Ah! croyez que ma douleur égale la vôtre.

MASSINISSA.

L'effet en sera différent. Livré à ma douleur, j'ai moins de ceurage qu'une femme. Et vous...

SOPHONISBE.

Notre position est différente; mais notre cœur est le même. Croyez-moi. Quoique je ne répande pas de larmes, mon cœur n'en est pas moins déchiré. Je suis femme; je n'affecte point un courage orgueilleux; il ne me reste d'autre ressource que la mort. Si je vous avois moins aimé, peut-être vous aurois-je suivi à Carthage; et au prix de ma renommée, j'aurois été bientôt vengée de Rome. Mais je n'ai pas voulu vous exposer pour moi à des dangers inutiles. La ruine de Carthage est assurée et prochaine. Une ville corrompue et divisée ne peut long-tems résister à toutes les forces des Romains, qui, d'une voix unanime, ont juré sa perte. J'aurois trop vécu, si j'avois vu ma patrie détruite, et Massinissa perdu avec elle pour moi seule. Vous devez rester fidèle à Rome, la reconnoissance vous attache au grand Scipion qui vous honore de son amitié. C'est le moyen d'augmenter votre puissance, d'ouvrir un vaste champ à votre vertu. Ma mort, ma mort seule peut vous rendre libre. Votre intérêt plus que le mien...

MASSINISSA.

Me croyez-vous donc assez lâche pour vous survivre ?

SOPHONISBE.

Je veux que vous soyiez plus courageux que moi, et vous devez l'être, en conservant la vie. Moi-même, la première, je vous ordonne de vivre au nom de votre gloire. La mort vous déshonoreroit ; on ne l'attribueroit qu'à votre amour. Moi, je me couvrirois d'opprobre en conservant la vie, parce que l'amour seul m'y auroit forcée. Vous le voyez, ma mort est nécessaire ; vous me l'avez promise, et un pareil don me sera précieux de votre main. En me le refusant, vous ne pourrez me forcer à vivre. Dans ce lieu même, en présence de tout le camp, trois jours passés sans prendre de nourriture, suffiront pour m'affranchir de Rome. S'il vous reste encore quelque pitié, pouvez-vous m'exposer à une mort longue et douloureuse, tandis que vous pouvez me la procurer prompte et digne de moi, vous qui me l'avez promise par serment. Ah! malheureuse ! j'étois venue, n'ayant d'autre espoir qu'en vous...

MASSINISSA.

Vous avez donc résolu la mort de tous deux?

SOPHONISBE.

La mienne seule. Insensé! si, malgré mes prières, mes ordres, vous osez tourner contre vous ce fer, écoutez, écoutez une menace terrible, et osez la braver. Je me laisse traîner vivante à Rome, mon infamie rejaillira sur vous.... Ah! auparavant que Scipion revienne vers nous, si vous n'êtes point parjure, rendez-moi, rendez-moi la liberté.

MASSINISSA.

Qu'osez-vous demander? ô ciel! Non, je ne puis armer votre bras de mon glaive.... Le coup incertain...

SOPHONISBE.

Il est vrai; un glaive exige un bras accoutumé à s'en servir. Le poison convient mieux à une femme. Je vois près de ces lieux le fidèle Galudda. Toujours il porte pour vous un poison subtil. Appelez-le, je veux...

MASSINISSA.

O jour fatal! Galudda, donne-moi ce poison. Va m'attendre dans ma tente — Voilà

donc le premier, l'unique gage de l'amour le plus ardent; voilà donc le gage que vous me forcez à vous en donner?... Je le vois, je ne le vois que trop; vous ne voulez absolument pas conserver la vie, et je ne puis vous laisser en proie à une mort longue et douloureuse... Je ne répandrai point de larmes... puisque vos yeux n'en versent point. C'est donc avec un œil sec que je vous présente la coupe fatale... mais à la seule condition que vous la partagerez avec moi....

SOPHONISBE.

Vous aurez le sort que vous avez mérité. Vous vous montrez donc enfin digne de mon amour! Donnez-moi la coupe.

MASSINISSA.

O ciel! ma main tremble; mon cœur....

SOPHONISBE.

Pourquoi différer? Il faut avant le retour de Scipion...

MASSINISSA.

Prenez la coupe. Ah! qu'ai-je fait malheureux...

SOPHONISBE.

Tout le poison est passé dans mon sein, et déjà Scipion est de retour.

MASSINISSA.

Osez-vous me tromper ainsi? Mais mon glaive me reste, je veux vous suivre (1).

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, SCIPION.

SCIPION.

Ah! non, tant que je vivrai...

MASSINISSA.

Ah! traître! c'est sur toi, sur toi que je vengerai cette femme adorée.

SOPHONISBE.

Massinissa, je t'abhorre si jamais....

SCIPION.

Vous pouvez plonger votre glaive dans mon cœur; mais tant que je vivrai, vous ne le tournerez pas contre vous.

MASSINISSA.

Enfin, je rentre en moi-même. — Scipion, tu m'as tout enlevé, jusqu'à mon courage.

(1) Il est prêt à se frapper; Scipion l'arrête et lui retient le bras.

SOPHONISBE.

Ingrat! peux-tu offenser Scipion? Il m'a permis, ainsi qu'à mon époux, de mourir libre. Il pouvoit nous forcer à vivre. Il vient de t'arracher à la honte d'une mort lâche; et toi, ingrat! tu oses l'outrager? Ah! cède, cède à Scipion; il est pour toi un frère, un père, un ami.

MASSINISSA.

Laissez-moi, laissez-moi; c'est en vain que vous retenez ma fureur. Je veux mourir; la mort seule...

SOPHONISBE.

Scipion.... ah! ne l'abandonnez pas; entraînez-le loin de moi; il est magnanime, votre exemple lui rendra son courage. Cachez à Rome, cachez à l'univers entier sa foiblesse... Déjà... je le sens... un froid mortel.... se glisse dans mes veines; ma langue est glacée... Ah! je ne veux pas déchirer son cœur... je ne veux pas lui dire... un éternel adieu... Je vous en conjure, entraînez-le... et... moi... laissez-moi mourir... comme le doit... la fille d'Asdrubal... au milieu du camp romain...

MASSINISSA.

Ah! je reste anéanti... La rage... la douleur me privent de mes forces... Je ne puis me frapper... à peine puis-je respirer.....

SCIPION.

Venez.... je veux vous sauver malgré vous (1), je ne puis vous abandonner.... Dans votre désespoir, vous ne pourrez vous arracher la vie, qu'après avoir égorgé votre ami.

(1) Il l'entraîne dans sa tente.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE SOPHONISBE.

« Je voudrois, dit Corneille dans la préface de *So-* » *phonisbe*, que quelqu'un se voulût divertir à re- » toucher *le Cid* ou *les Horaces* avec autant de » réserve pour ma conduite et mes pensées, que j'en » ai eu pour celles de M. Mairet. »

On voit que le père de la scène française desiroit que le même sujet fût traité par différens auteurs, et qu'il regardoit cette rivalité comme utile aux progrès de l'art dramatique.

On a composé sur Sophonisbe plusieurs tragédies tant en Italie qu'en France. Le prélat Georgio Trissino, dès 1514, en fit représenter une à Vicence. Environ cinquante ans après, on la traduisit en prose française. Montchrétien, poëte très-fécond, et ligueur infatigable, publia une Sophonisbe qui fut bientôt oubliée avec tous les mystères de ses contemporains. A-peu-près dans le même tems, Nicolas de Montreux donna aussi une Sophonisbe en cinq actes, sans distinction de scènes, et qui fut encore plutôt oubliée. Il n'est peut-être pas indifférent de remarquer que ces deux auteurs ne précédèrent le grand Corneille que d'environ quarante ans.

Vers 1630, Mairet traita le même sujet. Voltaire remarque que ce fut par une Sophonisbe que l'art ragique commença en Italie et en Franc e. En effet,

si la tragédie de Trissino avoit été la première pièce composée en Italie d'après les règles des anciens, celle de Mairet fut aussi la première en France où les unités de tems et d'action fussent scrupuleusement observées. Son drame est intéressant, et le dénouement produiroit encore aujourd'hui de l'effet. Mais la langue n'étoit pas encore fixée ni même formée. Le style familier et trop souvent trivial de Mairet, empêcha que sa pièce ne restât au théâtre.

Le grand Corneille, que *le Cid, les Horaces* avoient déjà immortalisé, qui avoit laissé si loin derrière lui tous ses contemporains, voulut signaler encore davantage sa victoire, en traitant un sujet où un autre avoit réussi. Le style de la tragédie de Corneille est plus fort, plus noble, plus élevé que celui de Mairet; mais la rivale qu'il a donnée à Sophonisbe ne sert qu'à diviser l'interêt et à compliquer l'action, sans la rendre plus vive. Le dénouement est froid. Peut-être trouveroit-on la cause des défauts de cette pièce dans la délicatesse de Corneille, qui s'étoit interdit tous les moyens employés par son prédécesseur.

Voltaire, voyant avec peine le théâtre français privé de la meilleure pièce de Mairet, entreprit de la rejeunir, et donna sa Sophonisbe.

Alfieri qui n'avoit pas craint de lutter contre Voltaire dans *Mérope, Oreste, Brutus, la Mort de César*, est encore entré dans la lice pour *Sophonisbe*.

Fidèle à son principe de se rapprocher toujours de la simplicité des Grecs, il n'a introduit que quatre personnages; son action n'est entravée ni par des confidens inutiles, ni par des incidens invraisem-

blables. Il a su trouver un moyen neuf dans la fausse nouvelle de la mort de Syphax, et ce moyen non-seulement lui fournit une très-belle situation au troisième acte, mais il rend Sophonisbe plus malheureuse, et sa mort devient plus nécessaire.

Le caractère de Massinissa est tracé fortement. On y voit toute la fierté, toute l'ardeur d'un Numide.

Scipion est tel que nous le peint Tite-Live, grand, noble, magnanime, dévoué à sa patrie.

Sophonisbe est fière, implacable dans sa colère contre Rome et les Romains. On reconnoît en elle la fille d'Asdrubal, la nièce d'Annibal. Son caractère est même un peu forcé.

L'idée du dénouement de Sophonisbe est neuve. En effet, il est très-commun de voir sur le théâtre tragique deux amans réduits au désespoir se donner la mort; mais c'étoit une entreprise hardie de présenter une femme forçant son amant à lui offrir lui-même le poison, et à lui survivre.

« Je ne suis point satisfait, dit Alfieri dans l'examen » qu'il fait de cette pièce, des moyens employés pour » forcer Massinissa à donner la mort à Sophonisbe; » mais quoique je les aie changés et corrigés à diffé» rentes reprises, je n'ai pu faire mieux. »

Il me paroît que ce dénouement pèche, non par les moyens employés pour décider Massinissa, mais parce que le rôle de ce héros est dans toute la dernière scène trop sacrifié à celui de Sophonisbe.

BRUTUS II,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

CÉSAR.
ANTOINE.
CICÉRON.
BRUTUS.
CASSIUS.
CIMBER.
PEUPLE.
SÉNATEURS.
CONJURÉS.
LICTEURS.

(La scène est à Rome, dans le temple de la Concorde, puis dans la curie de Pompée.)

BRUTUS II,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

CÉSAR, ANTOINE, CICÉRON, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, SÉNATEURS. (Ils sont tous assis.)

CÉSAR.

Pères conscrits, le dictateur de Rome vous assemble aujourd'hui. Il est vrai que César vous a réunis rarement. Vos ennemis, les miens, qui ne m'ont pas permis de déposer les armes, m'ont empêché de remplir ce devoir. Je les ai combattus sans relâche depuis les bords du Nil jusqu'au Bétis... Mais enfin je puis, ainsi que je l'ai toujours desiré, me fortifier dans Rome, de l'approbation des Romains, et je veux me concerter avec vous avant de déposer l'autorité. — Rome commence à respirer après les guerres civiles. Il

est tems désormais que sur les rives du Tibre chaque citoyen rentre dans ses droits, et que la calomnie cesse de répandre ses poisons. Non, non, malgré les vains bruits que l'on répand, Rome n'a rien perdu. A son nom seul, l'Espagne, la Judée, l'Egypte et la froide Albion, séparée du reste du monde, tremblent encore. Le Parthe craint davantage depuis qu'il à vaincu Crassus. Etonné lui-même de sa victoire inattendue, il frémit de la vengeance que vous en tirerez. Rien ne manque à la gloire de Rome; mais il faut montrer aux Parthes, à l'univers entier, qu'elles ont été massacrées et non vaincues ces braves légions, à qui il ne manquoit qu'un chef dévoré de la soif de la gloire, sans être altéré d'or. Je m'apprête à effacer votre honte; à donner en spectacle à Rome le roi des Parthes vaincu, ou à périr dans cette illustre entreprise. J'ai choisi ce temple pour vous parler de cette guerre. Que son nom heureux nous soit un augure favorable! Oui, la concorde sera pour nous le gage le plus certain de la victoire. Je dois donc vous y exhorter, vous conjurer de vous réunir; la gloire de Rome, l'affront qu'a éprouvé l'aigle romaine, jusqu'alors invincible, tout vous y

excite. L'honneur doit imposer silence à tout autre sentiment. Le peuple plein d'ardeur, se rend en foule au Forum; nous pouvons d'ici entendre ses cris; c'est à nous qu'il demande vengeance des Parthes téméraires. Il la veut. Nous devons donc aujourd'hui nous occuper avant tout de cette grande entreprise. Je demande aux plus illustres citoyens de Rome (et je vois avec joie que le demander, c'est l'avoir obtenu); je leur demande cet assentiment qui suffira seul pour vaincre et dissiper nos ennemis.

CIMBER.

Je suis tellement surpris d'entendre parler d'assentiment universel, que je prends, le premier, la parole, quoique l'usage me défende de parler avant tant de citoyens plus illustres que moi. Aujourd'hui donc, la parole nous est rendue à nous que, depuis tant d'années, on avoit réduits au silence. Je parle le premier, moi, qui ai vu à Utique le grand Caton expirer dans mes bras. Ah! puissé-je en ce jour avoir son éloquence! Mais si je n'ai sa profondeur, j'aurai du moins sa précision. Rome, avant de s'occuper des Parthes, a d'autres ennemis, d'autres opprobres, d'au-

tres offenses plus grands à venger. Depuis les Gracchus, notre histoire n'est plus que le long récit de nos malheurs. Le Forum, les temples, les maisons des citoyens ont été inondés du sang des Romains. L'Italie en est abreuvée, la mer en est teinte; et quel lieu de l'empire romain pourroit-on trouver où la terre ne soit engraissée du sang des citoyens? Les Parthes sont-ils les seuls qui l'aient versé? Les bons citoyens ont été changés en soldats coupables; les socs des charrues en glaives cruels; les lois ont fait place aux haches et aux faisceaux; les généraux sont devenus des tyrans. Quels maux plus grands pouvions-nous souffrir? Je demande qu'avant tout, on rétablisse chaque chose en son état primitif; que l'on soulage les maux de Rome; ensuite on cherchera à la venger. C'est ce qui doit nous occuper le moins dans ce moment.

ANTOINE.

Honoré du consulat, je prends la parole, je le dois. Il ne sert point l'état celui qui se livre à des discours insensés et téméraires, que le vent emporte et que personne n'écoute. Je pense, pères conscrits, que ce que le dictateur nous demande (quoiqu'il puisse l'exécu-

ter seul avec les moyens qui sont en son pouvoir), a pour objet non-seulement de rendre à Rome son ancienne gloire, mais que la puissance, la sûreté, l'existence même de la république y sont attachées. A-t-on jamais vu un général romain périr dans une bataille, et n'être pas vengé? Du tems de nos aïeux, nos ennemis vainqueurs furent-ils jamais impunis? Mille et mille têtes ennemies tomboient sous le glaive romain, pour expier la mort d'un seul citoyen. Eh quoi! maîtres de la terre, souffrirons-nous ce que Rome ne pouvoit souffrir, lorsqu'elle étoit resserrée dans les seuls confins de l'Italie? Quand Rome seroit insensible à sa gloire, quel funeste exemple donnons-nous, si nous laissons les Parthes impunis? Des peuples puissans et belliqueux sont entre eux et nous. Qui les retiendra sous le joug, si le bruit des armes romaines ne les épouvante plus? La Grèce, l'Illirie, la Germanie, les Gaules, la Bretagne, l'Espagne, l'Afrique, l'Egypte, toutes les nations guerrières qui nous entourent, que nous avons outragées et vaincues, voudront-elles servir Rome affoiblie et méprisée? Souffriront-elles le joug un seul jour, un seul moment? Outre l'honneur, il y a donc une

nécessité absolue de porter la guerre en Asie. Il ne nous reste plus qu'à choisir un général pour une si grande vengeance. Mais César est là; quel autre osera se présenter ? Quel autre pourra-t-on choisir, illustré par autant de victoires, de conquêtes, de guerres terminées, de triomphes, ou qui ait même égalé ce héros dans un seul combat ? Que pourroit l'envie contre lui ? César et Rome sont deux noms que l'on ne peut plus séparer, puisque c'est César seul qui a rendu à Rome l'empire du monde, et que lui seul peut le lui conserver. Celui qui, par jalousie, ose préférer son propre intérêt à la gloire, à la sûreté de Rome, doit être considéré comme un traître, un ennemi déclaré de la patrie.

CASSIUS.

Je serai donc celui qu'Antoine appelle un traître ! Je le déclare le premier, et je m'en fais gloire. On dit que sous deux noms différens, Rome et César ne font qu'une même chose : c'est dire beaucoup en peu de mots. Que d'autres ici viennent faire entendre des paroles astucieuses et serviles; que d'autres se servent du mot de patrie. Où y a-t-il maintenant pour nous une patrie, sur le sort de

laquelle on puisse consulter le sénat? Je répondrai pour les sénateurs, mais aux véritables pères conscrits, et non à ceux qui, comme aujourd'hui, sont rassemblés par le caprice du dictateur; non à ceux que l'on ne consulte que par une vaine forme ou par dérision; non à ceux qui sont entourés, assiégés par de vils satellites, qui sont vus, et presqu'entendus par une populace livrée à celui qui la paie et la nourrit. Je le demande! est-ce un peuple, celui qui ne connoît la liberté, qui ne s'en sert que pour opprimer les bons et servir d'égide aux méchans; qui ne voit Rome que dans les infâmes gladiateurs du cirque et dans les greniers de l'Egypte? Que le sénat soit délivré d'une pareille servitude, et alors chacun de nous parlera. Cependant, dès aujourd'hui, j'oserai dire mon avis; j'oserai demander que le dictateur abdique, puisque nous n'avons plus de guerre; que l'on choisisse des consuls vertueux; que l'on compose un sénat incorruptible, et que le Forum revoie un peuple libre et des tribuns courageux. Rome pourra délibérer sur les Parthes, lorsque nous, Romains, nous pourrons à ces signes reconnoître Rome. Enfin, voyons-en une ombre, même trompeuse, et les bons

citoyens, quoique peu nombreux, feront les derniers efforts dans ce jour où les ennemis déploient tous leurs moyens.

CICÉRON.

Fils de Rome, je ne suis point ingrat; je l'aime plus que moi-même; et Rome, le jour où je l'ai sauvée de la rage impie de Catilina, me nomma son père; à ce souvenir, je sens mes yeux se mouiller de larmes d'attendrissement et de reconnoissance. Le bien public, la paix, la liberté furent toujours l'objet de mes vœux, ils le seront toujours. Puissé-je mourir seul, et, par ma mort, sauver une seconde fois la patrie ! Quel seroit mon bonheur si je pouvois lui sacrifier le reste d'une vie que je lui ai consacrée! Je dis la vérité; l'on peut ajouter foi à mes cheveux blancs. Ma voix ne cherche ici ni à aigrir ceux dont l'ame est irritée par des outrages long-tems soufferts, quoique leur courroux soit juste; ni à fortifier l'orgueil insupportable de celui qui se croit le maître de tout. Je ne parle que pour chercher à concilier (et je le crois encore possible) l'intérêt de Rome et celui de chacun de nous. Depuis assez long tems nous avons éprouvé les tristes effets des guerres civiles. Les noms

seuls des généraux qui nous opprimoient ont changé, et les maux de la république se sont toujours accrus. Que tous ceux qui aiment la patrie, que ceux qui sont citoyens au fond du cœur, et non de bouche, suivent ici mon exemple! Si la haine et la rage font encore tirer le glaive, précipitons-nous au milieu des soldats; présentons-leur nos poitrines découvertes et sans défense; que les cruels consentent à la paix, où tombons seuls sous leur fer impie. A leur honte, nous serons seuls de vrais Romains. Ces accens, ces soupirs, ces larmes sont ceux d'un vrai citoyen. Que chacun les écoute également! Que celui qui s'est déjà couvert de trop de gloire ne l'obscurcisse pas, ne la perde pas, en cherchant vainement à acquérir davantage! Que celui qui porte envie à la gloire des autres, se rappelle que ce n'est point par l'envie, mais par une vertu sublime, dévouée au bien public, qu'il peut en acquérir, et noblement diminuer celle des autres! Mais enfin puisqu'on débat de si grands intérêts, je pense que ce n'est pas le moment de s'occuper des Parthes. Que Rome soit rétablie, que ses citoyens soient unis, et un seul de ses regards fera disparoître les ennemis

étrangers, comme on voit le vent dissiper les nuages.

BRUTUS.

Cassius, Cimber, et le grand Tullius, dans leurs accens vraiment romains, se sont exprimés avec tant de force, qu'il ne reste plus rien à dire de Rome, à qui parle après eux. Je ne puis donc m'occuper que de celui qui se met à la place de Rome, et qui ne daigne plus nous le dissimuler. César, c'est à toi que je m'adresse; et puisque c'est en toi que Rome réside, je vais te parler à toi et non à Rome. Je ne t'aime pas, tu le sais. Tu n'aimes pas Rome, voilà le seul motif qui m'empêche de t'aimer. Je ne te porte point envie, parce que je ne m'estime pas moins grand que toi, depuis que tu t'es abaissé toi-même. Je ne te crains pas, César, parce que je suis toujours prêt à mourir, plutôt qu'à être ton esclave! Enfin, je te ne hais pas, parce que je ne te crains nullement. Ecoute donc ici le seul Brutus; n'ajoute foi qu'aux paroles de Brutus, et non aux discours serviles de ton consul, qui, si éloigné de tes vertus, ne partage avec toi que tes vices, les encourage et les augmente. César, tu mérites encore, je le crois, d'être

sauvé; je le desire, parce que tu peux, en revenant sur tes pas, servir Rome; tu le peux aussi facilement que tu as pu lui faire tant de mal. Ton peuple que Cassius a si bien dépeint, ton peuple lui-même, il y a peu de jours, a dû te rendre moins enivré de ton pouvoir. Tu as entendu les cris de l'indignation populaire, le jour où notre nouveau consul essaya majestueusement de ceindre ton front du bandeau royal; tu as entendu les frémissemens universels, et ta rage royale te fesoit pâlir. Mais cet infâme diadême que ton cœur desiroit si ardemment, tu le repoussas; alors tu entendis les applaudissemens universels. Les cris de ton peuple, qui quoiqu'indigne du nom Romain, n'étoit pourtant pas encore aussi avili que tu le desirois, étoient autant de coups portés à ton orgueil. Tu as appris alors que Rome pouvoit avoir pendant quelques jours un tyran, mais un roi, jamais; tu n'es pas un citoyen, tu le sais trop pour ton repos; tu crains encore d'être un tyran, je veux le croire, et César, tu n'étois pas né pour l'être! tu vois si je te hais. Découvre-toi donc aujourd'hui, et, si tu le sais, dis-nous ce que tu crois être, et ce que tu espères devenir; si tu ne le sais pas, dictateur de Rome, ap-

prends de Brutus citoyen, ce que tu mérites d'être. Il te reste un emploi plus grand que tous ceux que tu as usurpés; tu peux espérer d'être un jour l'oppresseur de Rome; eh bien! ose vouloir être son libérateur, et tu le seras. Tu peux voir à la manière dont je te parle, que si tu te regardes comme notre maître, Brutus ne se croit pas encore ton esclave.

ANTOINE.

Ce discours téméraire recevra bientôt, je le jure. . . .

CÉSAR.

Il suffit. — Je viens de vous donner une nouvelle preuve de ma patience, en vous écoutant si long-tems. Vous me regardez comme le maître de tout; je suis digne de l'être, puisque j'ai osé entendre, et même provoquer ces discours séditieux. N'étiez-vous pas libres dans cette assemblée, vous, qui avez osé insulter le dictateur, qui pouvoit, s'il l'avoit voulu, se dispenser d'entendre vos discours outrageans? Au soleil levant, loin du Forum, sans gardes je vous convoque, dans la curie de Pompée, à une assemblée où vous pourrez parler avec encore plus de franchise;

là, j'entendrai plus long-tems tous les discours que votre haine pourra vous inspirer; mais là sera décidé irrévocablement le sort des Parthes, celui de César, et celui de Rome.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

CICÉRON, CIMBER.

CICÉRON.

Voici donc le seul asile qui nous reste pour traiter des destins de Rome.

CIMBER.

Ah! nous ne devons plus parler; il ne nous reste plus qu'à agir. J'ai invité, en ton nom, Cassius et Brutus à venir en ce lieu: ils s'y rendront bientôt. Nous n'avons pas un moment à perdre. Au lever du soleil, la patrie court le plus grand danger.

CICÉRON.

Il est vrai que la tranquille hardiesse de César ne mettant aucun retard à l'exécution de son coupable dessein, ne nous permet pas de différer. Il veut une armée, maintenant qu'il est convaincu, par sa propre expérience, que l'amour de ce peuple, qui lui est vendu, peut moins en sa faveur que la sombre terreur

de tous les citoyens. Il rit en lui-même de nos outrages; il nous laisse pousser de vains cris, pourvu que nous lui accordions l'armée; et il n'est que trop certain de l'obtenir par le nombre des voix qu'il a achetées dans le sénat. Il espère, à son retour, entendre les derniers cris de notre liberté; il guide l'aigle romaine contre les Parthes, pour porter à Rome les derniers coups, de même qu'autrefois, aux rives du Rhin, il prépara ses premiers attentats. Depuis ce jour fatal, il n'a que trop avancé dans la carrière de la tyrannie. Je l'avoue moi-même, il ne nous reste plus un moment à perdre; je tremble, ainsi que le doit tout Romain : mais je frémis sur-tout, en pensant que, du petit nombre que nous sommes, dépend le sort de la patrie.

CIMBER.

Cassius s'avance vers ces lieux.

SCÈNE II.

CASSIUS, CIMBER, CICÉRON.

CASSIUS.

J'ai tardé à venir; mais Brutus n'est pas encore ici.

CIMBER.

Il y sera dans peu.

CASSIUS.

Plusieurs des nôtres vouloient m'accompagner; mais dans ces tristes murs, où le nombre des délateurs surpasse celui des citoyens, j'ai craint d'éveiller le soupçon, et j'ai voulu venir seul. La vertu sévère de Cimber, la sagesse du grand Tullius, ma colère implacable, n'attendent plus que la sublime indignation de Brutus. Quels conseils plus sages, quels bras plus sûrs auroit-on pu choisir pour sauver Rome?

CICÉRON.

Ah! puissent les dieux protecteurs de la patrie le vouloir ainsi! Je suis prêt à la servir autant qu'il est en moi. Je gémis seulement de ce qu'il ne me reste plus la vigueur de ma jeunesse. Mon bras affoibli par l'âge, ne peut plus agir; mais si jamais j'ai fait retentir le sénat et le Forum des fiers accens de la liberté, Rome m'entendra aujourd'hui, plus hardi, plus intrépide que jamais, tonner contre le tyran. Rome, je le jure, si tu perds ta liberté, je ne te survivrai pas.

CASSIUS.

Tu as toujours été l'orateur de la liberté; tes sublimes discours ont souvent sauvé Rome. Mais, désormais, qui est digne de t'écouter? Tout le peuple est ou dans la terreur, ou vendu au tyran. Il ne pourroit entendre ta voix.

CICERON.

Notre peuple, quoiqu'indigne du nom romain, est toujours peuple : plus les hommes sont corrompus, plus il est facile de les changer quand ils sont réunis. Je dirois presque, qu'il est possible de leur donner dans le Forum une ame toute différente de celle que chacun d'eux a dans l'intérieur de sa maison. Le vrai, le faux, la colère, la pitié, la douleur, la raison, la justice, l'honneur, la gloire même, sont autant de sentimens qui ont leur foyer dans le cœur, que l'on peut réveiller dans une grande assemblée, sur-tout si l'orateur a ces sentimens dans l'ame comme sur les lèvres. J'essaierai aujourd'hui ce que peuvent des discours libres, courageux et pleins de feu. J'espère ne pas monter en vain à la tribune, et j'y mourrai s'il le faut. Cette puissance coupable de César, qui inspire tant de

terreur, quelle origine lui donne-t-il lui-même le vœu du plus grand nombre. Je sais qu'il a soumis les Gaules par ses armes. Mais c'est par des paroles adroites et trompeuses qu'il a commencé à soumettre les légions, et ensuite le peuple. Alors il pouvoit séduire les citoyens, et non les faire périr. Maintenant il peut faire esclaves ceux qu'il a séduits. Et nous, par les mêmes moyens, ne pourrons-nous éclairer, détromper, réveiller les citoyens?... Le dictateur aura pour lui la force, j'aurai pour moi la vérité; et si je puis me faire entendre, j'ose me fier assez en moi pour espérer que nous n'aurons pas besoin d'avoir recours aux armes. Ma voix pourra rendre Romains, au moins pour quelque tems, des cœurs qui l'ont été autrefois. César, une fois démasqué, n'est plus à craindre.

CIMBER.

Sans doute, si Rome t'écoutoit, ta mâle éloquence lui rendroit la vie. Mais si, dans ton dévouement sublime, tu veux monter à la tribune et y périr, car le mot seul de liberté y est un arrêt de mort; si tu l'oses, dis-je, cette vile populace, vendue à César, t'empêchera, par ses cris, de faire entendre.

ta voix. Dès long-tems elle occupe seule le Forum, et en chasse tous les vrais Romains. Rome n'existe plus sur les bords du Tibre. Armes, vertus, citoyens, il n'en est plus à Rome; il faut les aller chercher dans le fond des provinces les plus reculées. Il est cruel d'avoir recours à la guerre : mais jouissons-nous de la paix? Il n'est que trop vrai, pour sauver Rome expirante, il faut répandre du sang. Certes Caton étoit Romain, il craignoit d'attenter aux jours des citoyens; cependant ce sage disoit : « Rome s'est élevée » par les armes; ce sont les armes qui l'ont » affoiblie; les armes seules peuvent la sau- » ver. » Quel autre parti nous reste-t-il à prendre? Ou Rome sera vaincue, et avec elle périront tous les vrais citoyens; ou elle sera victorieuse, et les coupables seront dispersés, anéantis ou ramenés au devoir. Ccrois-tu que César ait enchaîné la victoire? Qu'il éprouve le plus petit revers, et son peuple lui-même, convaincu qu'il n'est pas invincible, le connoîtra alors; alors nous oserons tous le proclamer tyran, d'un cri unanime, et nous le proscrirons comme tel.

CASSIUS.

Pourquoi ne le proscririons-nous pas au-

paravant? Pourquoi attendre cette sentence d'un peuple avili, quand nous seuls nous pouvons l'exécuter les premiers? Nous convenons tous que nous pouvons attaquer César, dans Rome, dans son palais, même jusques dans le sénat, et par-là nous couvrir de gloire. Devons-nous le provoquer à la guerre, sacrifier tant de Romains moins coupables que lui, et peut-être ne pas le vaincre? Un seul glaive suffit, et mon implacable courroux m'armera. Je frapperai le tyran qui tient Rome dans le deuil et dans la servitude. Quand pour abattre César, il suffit d'un seul glaive et d'un seul citoyen qui se dévoue, pourquoi en exposer des milliers? Que d'autres tiennent conseil, pèsent, discutent, balancent, retardent, tandis que nous n'avons pas un instant à perdre. Parmi tous ces moyens, je préfère le plus court; celui que je propose est en même-tems le plus hardi et le plus noble. Il est digne de Rome de frapper ouvertement le tyran seul, et César doit mourir de la main de Cassius. Je laisse à la juste fureur d'un autre à punir l'infâme consul Antoine. — Brutus s'avance; écoutez s'il n'approuvera pas mon avis.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, BRUTUS.

CICÉRON.

Brutus arrive le dernier, quand une si grande entreprise.....

BRUTUS.

Ah! je serois arrivé le premier de tous, si, retenu.....

CIMBER.

Et qui a pu te retenir?

BRUTUS.

Aucun de vous ne pourroit le présumer; Antoine a voulu m'entretenir à l'instant.

CICÉRON.

Antoine!

CASSIUS.

Et le vil satellite de César auroit obtenu audience de Brutus?

BRUTUS.

Je l'ai vu, et il m'a parlé au nom de César lui-même. Le dictateur veut m'entretenir; il offre de venir me trouver ou de m'attendre dans son palais.

CIMBER.

Certes un refus.....

BRUTUS.

Non. César, m'offrant son amitié, est plus redoutable pour moi, que César ennemi. Je veux le voir dans ce temple même.

CASSIUS.

Mais que peut-il vouloir de toi ?

BRUTUS.

Peut-être me séduire. Mais j'espère que vous avez encore confiance en Brutus.

CASSIUS.

Plus que dans nous-même.

CIMBER.

Tous comptent sur Brutus, même les plus lâches.

BRUTUS.

En effet, je trouve par-tout semés, sous mes pas, des avis énergiques, où l'on cherche à réveiller mon courage, comme s'il étoit endormi. Ces billets sont courts, pressans et romains. J'y trouve en même-tems des éloges et des reproches, comme si j'étois sourd à ce

que Rome demande de moi. Non, je ne le suis pas, et je n'ai pas besoin d'être excité.

CASSIUS.

Mais qu'espères-tu de ton entretien avec César ?

CICÉRON.

Peut-être le changer......

BRUTUS.

Je m'applaudis de ce que le grand Tullius approuve, en partie, mon dessein.

CASSIUS.

Que dis-tu ? En attendant ici ton arrivée, nous avons tous exprimé nos vœux. — Il n'y en a eu qu'un seul, haïr César, aimer Rome et mourir pour elle. Mais nous avons été tous trois partagés sur les moyens d'exécution. Susciter la guerre civile ; tirer le peuple de sa léthargie, ou poignarder César dans Rome. Parle, quel parti choisis-tu ?

BRUTUS.

Moi ! Maintenant je les rejette tous ; mais si mon dessein ne peut réussir, j'embrasse le troisième.

CASSIUS.

Ton dessein! Et quel autre parti pouvons-nous prendre ?

BRUTUS.

Je vous suis connu : je n'ai pas coutume de parler en vain ; écoutez-moi. Rome est trop affoiblie pour se rétablir en un seul jour. On pourroit réveiller l'énergie du peuple, le rappeler à la vertu, mais ce seroit pour peu de tems. L'or ne peut le porter au bien, comme il l'a porté au mal. Jamais la véritable vertu ne peut être achetée. La liberté ne sauroit avoir de base solide avec ce peuple corrompu. Mais le sénat est-il plus sain? Il seroit facile de compter tous les lâches qu'il renferme... Les coupables même haïssent César dans leur cœur, non parce qu'il a opprimé la liberté, mais parce que, seul maître de tout, il les empêche d'être tyrans. Ils voudroient lui succéder; voilà le seul motif de leur haine.

CICÉRON.

Hélas! cela n'est que trop vrai.

BRUTUS.

Un bon citoyen, dans cette circonstance, doit agir prudemment pour ne pas augmenter

le mal. César est tyran, mais il ne l'a pas toujours été. Le desir de régner a pris, depuis peu, naissance dans son cœur. Antoine cherche adroitement à l'y exciter, peut-être pour hâter sa chûte, et s'élever après lui. Voilà quels sont les amis du tyran.

CASSIUS.

César nacquit avec le desir de régner, il l'a toujours conservé dans son cœur.

BRUTUS.

Non: César ne vouloit pas régner! Il n'eût osé le desirer. Tu le crois plus grand, plus entreprenant qu'il ne l'a jamais été. Le besoin de la gloire, un génie ardent, le desir de se venger de ses ennemis, et plus que tout encore, les circonstances, l'ont élevé à un degré de puissance dont il est étonné lui-même. La gloire aura peut-être encore plus d'attrait pour lui que le diadême. En marchant contre les Parthes, n'auroit-il pas pour but de s'éloigner de Rome, où il a tant d'ennemis?

CIMBER.

Il espère acheter le diadême par son triomphe sur les Parthes.

BRUTUS.

Il veut donc le devoir plus à ses vertus qu'à la force. Il est donc plus ambitieux que coupable.....

CASSIUS.

As-tu entrepris de nous faire son éloge ?

BRUTUS.

Écoutez-moi jusqu'à la fin. César, incertain, hésite encore ; la gloire ne lui est pas indifférente : il n'a donc pas encore tous les vices d'un tyran. Mais cependant il commence à éprouver la crainte, sentiment qui jusqu'à présent lui fut inconnu ; il ne tardera donc pas à exercer la tyrannie dans toute son horreur. La crainte s'est emparée de son ame, il y a peu de jours, quand il a vu son peuple lui refuser la couronne. Quel qu'il soit, César ne peut être méprisé ; il n'est pas indigne qu'on cherche à lui rouvrir la carrière de la gloire. Pour moi, je dois ou l'estimer ou me mépriser moi-même. J'ai consenti à lui devoir la vie, lorsqu'aux champs de Pharsale je suis tombé, vaincu, entre ses mains. Je vis, et ma vie est une grande tache au nom de

Brutus ; mais je saurai l'effacer, sans être vil, ni ingrat.

CICÉRON.

Tel est, Brutus, le sort de la guerre. Vainqueur, tu aurois usé comme lui de la victoire. César lui-même n'a-t-il pas reçu comme une grace cette vie qui est si fatale à Rome? Sylla ne l'a-t-il pas épargné quand il étoit bien plus coupable ?

BRUTUS.

Il est vrai; mais je ne puis oublier les bienfaits que j'ai reçus. Je porte gravés dans mon cœur mon devoir et ma patrie. Enfin, Brutus ne souffrira jamais que César vive dictateur de Rome. Il est décidé à le tuer ou à périr lui-même.... Mais je pense que César seul peut rendre à Rome la liberté, la gloire, la force et la vie, s'il veut redevenir citoyen. Déjà, il est l'idole du peuple ; qu'il soit le modèle des bons ; qu'il ne se serve des lois que pour inspirer la terreur aux méchans ; enfin, pour tout rétablir dans l'ordre, que son propre pouvoir soit employé à reconstruire ce qu'il a détruit. Il a de grandes qualités, il a été citoyen, il brûle encore pour la gloire ; il est aveuglé, mais il faut en accuser seulement sa fortune et ses perfides amis ;

qui lui ont fait quitter la route de la véritable grandeur. Je saurai lui parler avec tant de chaleur, que j'espère le gagner, et le rendre si grand et si généreux, qu'il soit regardé comme le premier des Romains sans être plus que citoyen. Que sa gloire puisse être utile à Rome, et je la préfère à la mienne. Vous voyez quel est mon dessein; mais si je parle vainement à César, Cassius, tu vois ce poignard que je porte toujours sur moi, il dévancera le tien pour frapper le tyran.

CICÉRON.

O généreux citoyen! tu es trop magnanime; tu ne peux connoître César en le jugeant d'après toi.

CASSIUS.

Sublime Brutus! tu médites une chose impossible, mais digne de toi et que tu peux seul tenter. Je ne m'y oppose plus. César seul peut dessiller tes yeux.

CIMBER.

Faire d'un tyran un citoyen! Brutus, cette espérance généreuse prouve que tu ne seras jamais tyran.

BRUTUS.

Tout sera bientôt éclairci. Bientôt je vous rendrai compte ici de ce que j'aurai fait Mais si je n'ai pas assez d'éloquence pour réussir, mon bras n'en sera que plus intrépide à frapper ; et Cassius, je te le jure, tu peux compter sur moi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

Oui, César, Brutus viendra bientôt te trouver dans ce lieu, où tu veux entendre et souffrir de nouveau ses discours téméraires. Tu le verras seul comme tu l'as voulu.

CÉSAR.

Reçois mes remercîmens ; il n'étoit pas facile de décider Brutus à s'entretenir avec moi; toi seul pouvois y réussir.

ANTOINE.

Quelle est ma douleur de te voir sourd à mes avis ! Tu veux absolument épargner Brutus ! Voilà la première de tes volontés à laquelle Antoine obéisse à regret. J'ai consenti à prier en ton nom, comme ami, celui que je sais être ton ennemi le plus acharné, et que comme tel je déteste.

CÉSAR.

J'ai beaucoup d'ennemis, et pourtant je n'en compte qu'un seul digne de moi, c'est Brutus.

ANTOINE.

Non, Brutus n'est pas seul, mais il est un des premiers, et après lui, Cassius, Cimber, Tullius et tant d'autres que ta bonté épargne.

CÉSAR.

Plus un ennemi est grand, plus il est redoutable, et plus j'ai de plaisir à le vaincre. Je le puis plus facilement par la clémence que par les armes. Parler de paix quand j'ai une armée; persuader, convaincre, dompter un cœur rempli de haine, faire un ami d'un homme à qui je puis tout enlever, voilà certes la vengeance la plus noble, la plus grande à tirer d'un ennemi courageux; voilà celle qui me convient.

ANTOINE.

César ne peut prendre que de lui des leçons de grandeur. La nature l'a ainsi formé; mais qu'il apprenne aujourd'hui les moyens de mettre en sûreté Rome et lui, qu'il les apprenne d'un homme qui les aime également tous deux, et cet homme c'est moi. Je ne cesse

de te redire que si tu ne fais périr Brutus, tu sacrifies l'état à une vaine gloire ; et tu exposes la sûreté de l'un et de l'autre.

CÉSAR.

Prétends-tu arrêter César par la crainte ?

ANTOINE.

Si César ne craint pas pour lui, il peut, il doit craindre pour Rome.

CÉSAR.

César doit mourir pour la patrie ; il ne doit jamais trembler, ni pour lui, ni pour elle. J'ai vaincu ses ennemis sur le champ de bataille. Les sénateurs ne sont que les ennemis de César. Brutus est un de ceux qui ont porté les armes contre moi, je l'ai fait prisonnier à Pharsale, je ne l'ai pas fait périr quoïque la guerre m'en donnât le droit ; et aujourd'hui, dans Rome, où il est sans armes, j'irois le faire assassiner, ou le livrer aux bourreaux ? Non, non il n'est point de raisons qui puissent me porter à un tel excès ! Si je le voulois, peut-être... mais non, je ne le voudrai jamais... Enfin, à mes nombreux triomphes, il manque encore celui des Parthes et de Brutus. Celui de Brutus me mènera à

l'autre. Je veux, à quelque prix que ce soit, que Brutus devienne mon ami. Ensuite je ne m'occuperai plus que de venger la mort de Crassus. Brutus peut me seconder dans cette entreprise qui doit couvrir de gloire César et Rome.

ANTOINE.

Peux-tu augmenter la tienne ?

CÉSAR.

Tant qu'il me restera quelques lauriers à cueillir, j'estimerai peu ce que j'ai déjà fait. Tel est mon caractère. Une force irrésistible m'entraîne contre les Parthes. Quoi ! César vivant souffriroit que Rome fût vaincue ? Ah ! que César périsse plutôt mille fois. Mais en portant la guerre en Asie, je ne puis laisser la ville en proie à la discorde et aux passions ; je ne voudrois pas que dans mon absence, elle fût livrée au désordre et au carnage, quoiqu'alors il fût plus facile de la dompter. Brutus seul peut m'aider.

ANTOINE.

Et Antoine ?

CÉSAR.

Tu m'accompagnes dans toutes mes expé-

ditions : toi qui es la terreur des Parthes, je veux t'avoir à mes côtés. Je veux me servir autrement de Brutus.

ANTOINE.

Quelle que soit ta volonté, je suis prêt à t'obéir, tu le sais. Mais tu es trop aveuglé sur Brutus.

CÉSAR.

Il l'est peut-être encore plus sur mon compte; mais un jour viendra où je pourrai le détromper. Aujourd'hui, je dois au moins le tenter.

ANTOINE.

Le voilà qui s'avance.

CÉSAR.

Laisse-moi seul avec lui, je te rejoindrai bientôt.

ANTOINE.

Ah! puisse-t-il dessiller tes yeux, te tirer de ton erreur! Fassent les dieux qu'il en soit tems encore!

SCÈNE II.

BRUTUS, CÉSAR.

BRUTUS.

César, nous sommes depuis long-tems en-

nemis. Tu es vainqueur, tu parois devoir être le plus heureux. Cependant, quoique vaincu, je suis moins malheureux que toi. Mais quelles que soient nos divisions, Rome est affoiblie, opprimée et touche à sa fin. Un même but, mais un motif bien différent nous ont réunis ici. Si j'en crois Antoine, tu as de grandes choses à me dire. Je suis venu aussi pour te dire de grandes vérités, si tu as le courage de les entendre.

CÉSAR.

Quoique Brutus ait toujours été mon ennemi, je n'ai jamais été le sien, et s'il le vouloit, je ne le serois jamais. Je serois allé te trouver dans ta maison, mais j'ai craint de t'offenser. César ne peut aller dans des lieux habités par la femme de Brutus, sœur du grand Caton. Voilà pourquoi je t'ai fait prier de te rendre en ce temple. Tu me vois seul, sans licteurs, sans cortège, en tout égal à Brutus; si tu m'en crois digne, tu n'entendras ici, ni le dictateur de Rome, ni le vainqueur de Pompée.

BRUTUS.

Le seul cortège digne de César est sa

vertu, sur-tout quand il paroît aux yeux de Brutus. Combien tu serois heureux si tu pouvois te débarrasser des remords et de la crainte qui accompagnent un dictateur perpétuel, aussi facilement que tu as quitté tes licteurs et leurs faisceaux !

CÉSAR.

La crainte ! ce mot est inconnu à mon cœur comme à mon oreille.

BRUTUS.

César, invincible à la tête de ses armées, ne connoissoit pas la crainte ; mais César dictateur de Rome par la force, tremble à chaque instant. Il est trop généreux pour le nier, il peut l'avouer sans honte à Brutus. Confesse-le, la crainte accompagne toujours la puissance. Parlons avec franchise, nous en sommes dignes l'un et l'autre. Nul homme ne peut se faire craindre de tous, sans craindre lui-même. Vois-en la preuve dans ta conduite avec moi. Tu peux facilement te défaire de Brutus, tu sais que je ne t'aime pas, tu sais que je puis être un obstacle invincible à ton ambition criminelle. Pourquoi m'épargnes-tu? Parce que tu crains que mon supplice n'augmente le nombre de tes ennemis. Aujour-

d'hui tu veux m'entendre, tu veux m'entretenir, parce que la crainte est désormais la seule règle de ta conduite. Ou tu ne le sais pas, ou tu t'efforces de l'ignorer.

CÉSAR.

Ingrat.... Et n'ai-je pas été le maître de t'ôter la vie dans les champs de Pharsale?...

BRUTUS.

Alors tu étois enivré de gloire. Animé par ton triomphe, tu étois grand, et tu es né pour l'être. Mais ici tu t'abaisses toi-même; reviens sur tes pas; apprends que tu n'es pas né pour devenir un tyran froid et cruel; je te le jure, et.....

CÉSAR.

Tes éloges, mêlés d'outrages, me plaisent; je t'aime, je t'estime; et si je n'étois César, je voudrois être Brutus.

BRUTUS.

Tu peux être l'un et l'autre; tu peux ajouter beaucoup à Brutus, sans rien ôter à César; il dépend de toi seul d'être vraiment grand; je viens moi-même t'y engager; tu peux surpasser les Romains les plus illustres. Le moyen est facile; ose l'employer; je suis le premier à

t'en conjurer. Je sens en te parlant ainsi, mes yeux se baigner de larmes..... Mais tu ne réponds pas. Ah ! tu sais bien quel moyen sublime je veux te proposer. La voix de la vérité retentit jusques dans ton cœur. Ose, ose secouer le joug infâme qui t'abaisse à tes propres yeux, qui te rend plus esclave encore que Rome ; que Brutus t'apprenne à être digne de toi. Si j'étois jaloux de ta gloire, me verrois-tu te conjurer de détruire la mienne? La vérité m'est connue ; je ne m'abuse pas ; je suis dans Rome moins grand que toi, par les dignités, l'âge, la puissance, les victoires, ainsi que par la renommée. Si le nom de Brutus peut s'élever, ce ne peut être que sur la ruine du tien. Quelques voix isolées, mais qui seront bientôt l'expression de la volonté générale, m'appellent à être le libérateur de Rome, et te nomment son tyran. Pour remplir ce vœu, je dois ou te vaincre, ou te faire périr. Le premier n'est pas facile ; le second l'est plus que tu ne le crois ; et si je n'avois pensé qu'à moi, tu ne serois plus mon maître. Mais, Romain, je dois penser au bonheur de Rome ; c'est pour elle seule que j'ai consenti à t'implorer, quand j'aurois dû te percer le sein. César, vaincu par mes raisons, redeviens

citoyen! Toi, le premier, toi seul, beaucoup plus que Brutus, tu peux rendre à Rome la paix, la gloire, la liberté, enfin, tout ce que tu lui as enlevé. Devenu citoyen, use encore de ta puissance suprême, pour rétablir les lois, pour ôter à celui qui voudroit t'imiter les moyens de devenir tyran. Alors tu auras enlevé à tout Romain, quelle que soit sa vertu, le droit de t'égaler. Parle; t'estimes-tu moins grand que Sylla? Eh bien! plus coupable que toi, plus cruel, plus souillé de sang, il osa redevenir citoyen, et s'illustra. César s'illustreroit davantage, lui qui est plus puissant; sa gloire seroit plus grande, s'il déposoit volontairement une puissance acquise par adresse et par force; s'il savoit s'apprécier lui-même; s'il enlevoit à tous les ambitieux les moyens d'imiter Sylla ou César.

CÉSAR.

Courageux et sublime jeune homme, tes discours trop ardens, mais peut-être vrais, produisent sur mon cœur un effet inconnu. Et alors que tu t'avoues moins grand que moi, je sens, à ma honte, toute ta supériorité; j'en conviens, et mon indulgence,

mon amitié doivent te le prouver bien clairement; je nourris pour toi dans mon cœur un sentiment extraordinaire. Tu m'es cher, tu le crois, tu ne le sais que trop. Ce que tu demandes, je ne pourrois avoir le tems de l'accomplir; toi, tu l'exécuteras mieux après moi. Laisse-moi ajouter à mes triomphes la défaite des Parthes, et je meurs content. J'ai passé dans les camps la plus grande partie de ma vie; les camps seuls peuvent m'offrir une mort digne de moi. J'ai, il est vrai, privé Rome d'une partie de sa liberté, mais j'ai augmenté sa gloire et sa puissance. Toi, Brutus, après ma mort, à l'ombre de mes victoires, tu la dédommageras des maux que je lui ai causés. Rome ne peut plus avoir confiance en moi; le bien que je voudrois lui faire seroit envenimé par le mal que je lui ai fait. C'est toi que j'ai choisi pour guérir ses plaies; toi, qui as toujours été sans reproche, toujours grand, tu peux, mieux que César, rendre aux Romains leur grandeur et leur vertu. Je te parle en père... Brutus, tu es pour moi un fils...

BRUTUS.

J'ai peine à comprendre ce discours; jamais

je n'exercerai ton injuste puissance. Eh quoi! déjà tu disposes de Rome, comme de l'héritage de tes pères !

CÉSAR.

Ah! écoute-moi... Je ne puis plus te cacher un secret, qui, lorsqu'il te sera connu, doit changer tes sentimens.

BRUTUS.

Tu peux me faire changer d'opinion, mais c'est en changeant de conduite; si tu sais te vaincre toi-même, je triompherai...

CÉSAR.

Après avoir entendu mon secret, tu changeras.

BRUTUS.

Je serai toujours Romain. — Mais parle.

CÉSAR.

O Brutus! ne vois-tu pas dans mon maintien, dans mes regards, dans mes discours, jusques dans mon silence, que je suis entraîné vers toi par un sentiment irrésistible ?

BRUTUS.

Il est vrai. J'apperçois en toi je ne sais quelle émotion qui me paroît digne d'un

homme et non d'un tyran. Je ne puis la croire simulée. Interdit, je ne sais à quelle cause l'attribuer.

CÉSAR.

Mais toi, Brutus, quels sentimens éprouves-tu pour moi dans ton cœur?

BRUTUS.

Ah! je les éprouve tous, excepté l'envie; je ne saurois te les exprimer; mais il en est deux qui dominent. Si tu persistes à vouloir être tyran, je n'éprouve pour toi que de l'horreur; mais si tu veux redevenir homme et citoyen, tu m'inspires un amour... mêlé d'admiration. Parle, lequel choisis-tu?

CÉSAR.

Ah! je veux ton amour: tu me le dois; un nœud sacré, indissoluble, t'unit à moi.

BRUTUS.

A toi! quel est-il?

CÉSAR.

Tu es mon fils.

BRUTUS.

O ciel! qu'entends-je?

CÉSAR.

Ah! mon fils, viens sur mon cœur!...

BRUTUS.

Se peut-il?...

CÉSAR.

Si tu refuses de me croire, crois-en ce témoin. Cette lettre est de ta mère; je la reçus dans les champs de Pharsale, peu d'heures avant le combat. Regarde; son écriture t'est connue: ah! lis.

BRUTUS (1).

« César, ô ciel! tu es sur le point de combattre, non-seulement Pompée, tes concitoyens, mais ton propre fils! Brutus est le » fruit de nos amours; je suis forcée à te » l'avouer; la terreur d'une mère pouvoit » seule m'y contraindre. Frémis, César; » suspends le carnage s'il en est tems encore. » Tu peux périr de la main de ton fils; il peut » tomber sous tes coups. Je tremble... O » dieux! faites que ma voix frappe à tems » l'oreille d'un père. Je frémis. SERVILIE. » O coup cruel et inattendu! Moi, fils de César!

---

(1) Il lit la lettre.

CÉSAR.

Ah ! oui, tu l'es. Viens dans mes bras.

BRUTUS.

O mon père !... O Rome !... O nature !... O devoirs !... Avant de me serrer dans tes bras, vois Brutus se jeter à tes pieds; il ne les quittera que pour embrasser en même-tems son père et le libérateur de Rome.

CÉSAR.

Lève-toi, mon fils ! Comment, ton cœur froid et cruel peut-il être fermé aux sentimens de la nature ?

BRUTUS.

Eh quoi ! penses-tu aimer ton fils ? Tu n'aimes que toi. Le desir de régner étouffe en toi tout autre sentiment. Montre-toi père et citoyen. Alors tu trouveras en moi un fils. Donne-moi la vie encore une fois. Fils d'un homme libre, je vivrai libre dans Rome libre, ou je préfère la mort. Je suis prêt à verser tout mon sang pour Rome, et pour toi, si, devenu Romain, tu te montres véritable père de Brutus... O bonheur ! je vois des larmes généreuses mouiller tes yeux. Ton cœur ambitieux s'est attendri. Maintenant tu es père !

Oh ! écoute par ma bouche la voix de Rome ! Sauve Rome et Brutus.

CÉSAR.

Tu me déchires le cœur..... O terrible nécessité !... Je ne puis me livrer aux seuls mouvemens de mon cœur. Écoute-moi, mon cher Brutus, Rome ne peut plus être libre ; d'autres, avec moins de vertu, la réduiront à un plus dur esclavage, si tu refuses la puissance que t'offre César.

BRUTUS.

O discours infâmes ! dignes d'un cœur esclave er corrompu ! Non, tu n'es, tu n'as jamais été mon père ! Avant de m'ouvrir ton cœur, avant de me découvrir mon horrible naissance, tu aurois été plus humain, si tu m'avois arraché le jour.

CÉSAR.

O mon fils !

BRUTUS.

O César ! cède à mes prières !

CÉSAR.

Fils ingrat, dénaturé, que prétends-tu donc faire ?

BRUTUS.

Ou sauver Rome, ou périr avec elle !

CÉSAR.

Je veux toucher ton cœur, ou recevoir la mort de ta main !... Ton ingratitude est affreuse... Pourtant j'espère encore que tu en sentiras toute l'horreur, toute la honte avant que le sénat soit ici rassemblé ; mais alors, ingrat, si tu persistes à méconnoître la voix de ton père, si, fils dénaturé, tu refuses de partager son sort, alors tu ne trouveras plus en lui qu'un maître.

BRUTUS.

J'espère, moi, qu'avant ce tems, la honte, l'horreur de devenir un tyran, t'auront rendu les sentimens d'un père. L'amour filial ne peut naître dans mon cœur, avant que tu ne m'aies donné cette preuve, grande et sublime, de ta tendresse paternelle : elle doit l'emporter dans ton cœur. Alors tu trouveras en moi le fils le plus tendre, le plus soumis. O mon père ! alors quelle joie, quelle fierté j'aurai d'être ton fils.

CÉSAR.

Tu l'es, quels que soient mes projets ; tu

ne peux, sans être un monstre, t'armer contre ton père.

BRUTUS.

Je m'appelle Brutus, Rome est ma mère. — Ah ! ne me force pas à ne reconnoître d'autre père que cet illustre Brutus, qui, pour sauver Rome et la liberté, sacrifia ses deux enfans.

SCÈNE III.

CÉSAR.

Malheureux que je suis !.... Est-il vrai qu'après avoir soumis toute la terre, mon fils seul ose me rejeter ?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

CASSIUS, CIMBER.

CIMBER.

Je te le dis, on a vu sortir Brutus de ce lieu. Il avoit le visage troublé, ses yeux étoient baignés de larmes. Il portoit ses pas vers son palais. Auroit-il pu nous trahir ?

CASSIUS.

Non. Brutus aime Rome, il aime la liberté, la justice. Il se rendra bientôt en ce lieu, comme il nous l'a promis. Je me fie à lui plus qu'à moi-même. Toutes ses actions, tous ses discours, partent d'un grand cœur. Il ne connoît, il ne voit que l'intérêt de Rome.

CIMBER.

Il s'avance à l'instant.

CASSIUS.

Ne te l'avois-je pas dit ?

SCÈNE II.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER.

BRUTUS.

Comment, vous êtes seuls ?

CASSIUS.

Et que fait le nombre, puisque Brutus est avec nous ?

BRUTUS.

Cicéron n'est pas ici ?...

CIMBER.

Ne le sais-tu pas ? Il a fui, il a quitté Rome avec un grand nombre de sénateurs.

CASSIUS.

Les années ont glacé son ancienne énergie et sa vertu.....

BRUTUS.

Mais elles ne les ont pas éteintes. Ah ! que tout Romain se garde d'accuser Cicéron. Je le jure en son nom. Il ne conserve sa vie que pour mieux servir Rome.

CASSIUS.

Quel est notre bonheur à nous, amis ?

Nous au moins nous sommes certains de périr avec Rome à la fleur de nos ans, ou d'atteindre à une vieillesse honorable, en jouissant des bienfaits de la liberté.

BRUTUS.

Ah ! oui vous êtes heureux, vous... Mais, hélas ! il ne me reste que l'horrible choix, ou de mourir dénaturé, ou de vivre esclave ?

CASSIUS.

Que dis-tu ?

CIMBER.

Quelle lumière as-tu recueillie dans ton entretien avec César ?

BRUTUS.

Aucune pour Rome ; mais un secret qui me remplit d'horreur, qui me plonge dans le désespoir le plus affreux, qui excitera votre étonnement, peut-être votre mépris.

CIMBER.

Et pour qui ?

BRUTUS.

Pour Brutus.

CIMBER.

Nous, te mépriser !

CASSIUS.

Toi, qui es l'ame de Rome et de ses partisans...

BRUTUS.

Je suis... Qui le croiroit? Ah! malheureux... Jusqu'ici je m'étois cru le gendre et le petit-fils du divin Caton.... et je suis le fils de César.

CIMBER.

Qu'entends-je? Se peut il?

CASSIUS.

Eh bien! Brutus n'en est pas moins l'ennemi le plus implacable du tyran. Cassius le jure pour lui.

BRUTUS.

Cette honte inattendue a flétri mon nom. Je dois, pour l'effacer, verser tout mon sang pour Rome.

CASSIUS.

O Brutus! tu n'es fils que de Rome.

CIMBER.

Mais quelle preuve t'a donnée César? Comment peux-tu ajouter foi?...

BRUTUS.

Ah! il m'a donné des preuves incontestables;

il a commencé par me parler en père ; il a voulu me céder dès ce jour une partie de son pouvoir exécrable, et me faire, après lui, son héritier; il m'a, comme à son fils, ouvert, sans rougir, les replis les plus cachés de son cœur. Enfin, pour achever de me convaincre, il m'a fait lire un fatal billet qui lui étoit adressé par Servilie elle-même. Dans ce billet, écrit peu de tems avant la bataille de Pharsale, Servilie, tremblante, lui découvre que je suis le fruit de leurs amours. Elle conjure, en peu de mot, César de ne pas être l'assassin de son propre fils.

CIMBER.

O secret funeste et cruel! Pourquoi n'es-tu pas resté enseveli dans l'ombre?

CASSIUS.

Si César t'aime comme un fils, en voyant ta vertu sublime, en écoutant tes discours énergiques, comment son ame paternelle a-t-elle pu résister? Tu as maintenant la preuve certaine que rien au monde ne peut détourner César de ses criminels projets.

BRUTUS.

Quelquefois encore la vérité se fait jour

jusqu'à son ame ; mais ce foible rayon est bientôt étouffé. Il est accoutumé à régner dans les camps depuis plusieurs années. Une erreur funeste l'aveugle ; il ne voit la gloire que dans le pouvoir suprême, et il veut régner ou mourir.

CIMBER.

Eh bien ! que le monstre meure.

CASSIUS.

Il est tyran opiniâtre ; rien ne peut le changer. Pense donc, ô Brutus ! qu'un citoyen de Rome n'a point de père ?

CIMBER.

Qu'un tyran n'a point d'enfans.

BRUTUS.

Et que Brutus ne jouira jamais de la paix. Oui, généreux amis, je vous le dis, à vous, qui éprouvez dans vos cœurs les sentimens sacrés et sublimes de la nature ; à vous, qui êtes inspirés et conduits par elle dans l'illustre entreprise qui nous réunit ici ; à vous, qui pour les pères et les enfans, voulez, ainsi que moi, abattre la tyrannie qui détruit les liens les plus sacrés ; je ne crains pas de vous montrer ici toute la douleur, toute l'horreur qui

déchirent mon ame. Moi, fils de Rome et de César, je me suis montré, en sa présence, ennemi implacable du tyran. Pas un mot, pas une larme n'ont trahi mon émotion et ma foiblesse : mais à peine l'ai-je eu quitté, que mon cœur a été livré au désespoir le plus affreux. J'ai couru me réfugier chez moi. Là, pendant que j'exhalois ma douleur, j'ai retrouvé une ame plus sublime, plus forte que la mienne; là, j'ai trouvé ma femme, l'illustre Porcia, fille de Caton, aussi grande que lui.

CASSIUS.

Cette femme courageuse est digne de son père et de son époux.

CIMBER.

Ah! pourquoi Servilia n'avoit-elle pas les mêmes sentimens ?

BRUTUS.

Quoique malade depuis plusieurs jours, elle m'accueille dans mon trouble ; sans me laisser le tems de lui parler, elle me dit : Brutus, dès long-tems tu caches dans ton cœur de grands desseins. Je n'ai pas osé t'interroger avant de m'être convaincue moi-même de mon courage par une preuve cruelle, mais

sûre. Vois maintenant si je suis une femme. A ces mots, elle laisse tomber son manteau, me découvre une plaie large et horrible; puis elle ajoute : « Cette plaie que tu vois, je me la suis faite moi-même avec ce poignard, il y a plusieurs jours; je ne t'en ai rien dit; et quoique mon corps fût malade, mon ame n'a exhalé aucune plainte; ou je me trompe, ou cette plaie t'assure de ma discrétion, et me rend digne de partager les secrets de Brutus.»

CIMBER.

Quelle femme !

CASSIUS.

Quel homme pourroit lui être comparé !

BRUTUS.

A cette vue, je suis tombé à ses pieds, comme devant mon génie tutélaire; j'y restois étonné, muet, immobile, et baigné de larmes. Enfin, revenu à moi, je lui ai confié les affreux combats qui déchiroient mon cœur; elle a mêlé ses larmes aux miennes; mais c'étoient les larmes d'un Romain, et non celles d'une femme. Elle n'accusoit que le destin cruel; et, en me donnant peut-être le dernier baiser, elle a osé me rappeler que

j'étois fils de Rome, l'époux de Porcia, et que Brutus étoit mon nom. Ah! jamais un seul instant je n'ai oublié ce nom; je viens ici vous le jurer. J'ai voulu vous faire connoître la moindre partie de mes tourmens; j'ai voulu les confier à l'amitié. Maintenant c'est vous que je dois convaincre les premiers, que la nature elle-même ne peut me faire oublier Rome. Mais la douleur, le désespoir m'arracheront bientôt la vie.

CIMBER.

Nous sommes Romains, il est vrai, mais nous sommes des hommes. Il faudroit être stupidement féroce pour être insensible à d'aussi grands maux. Ah! Brutus, ton récit m'arrache des pleurs.

CASSIUS.

Notre cœur ne peut être fermé à tout sentiment humain; mais tout doit se taire devant la patrie opprimée, et prête à se dissoudre. Si d'autres hommes peuvent céder à des affections particulières, Brutus est peut-être le seul qui doive y être insensible.

BRUTUS.

En me rappelant mes devoirs, tu aug-

mentes le desir que j'ai de les remplir. Cassius, mes larmes sont séchées ; les ténèbres commencent à se dissiper. Demain sera un grand jour. Je jure de nouveau d'accomplir tout ce que nous avons résolu : je me fie entièrement à vous ; fiez-vous donc à moi. Je vous demande seulement d'attendre que je donne le signal.

CASSIUS.

Ah ! tu es le plus grand des Romains.—Qui porte ici ses pas ?

CIMBER.

Que vois-je? Antoine !..

BRUTUS.

C'est vers moi que César l'envoie. Restez, et écoutez.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE.

ANTOINE.

Brutus, c'est toi que je cherche ; je dois te parler.

BRUTUS.

Parle ; je t'écoute.

ANTOINE.

Mais le dictateur m'a chargé...

BRUTUS.

Je le crois.

ANTOINE.

Je dois te parler seul.

BRUTUS.

Je suis seul ici. Cassius est l'époux de Junie ma sœur; Cimber fut l'ami le plus fidèle du grand Caton mon oncle. L'amour de Rome, le sang, l'amitié, tout nous unit, et nous ne formons qu'une seule ame. Tu ne dirois rien à Brutus, que Brutus ne le redît à l'instant à Cassius et à Cimber.

ANTOINE.

Êtes-vous nés du même père?

BRUTUS.

Ils ont senti comme moi la honte de ma naissance. Je leur ai tout appris; parle... Je suis certain que César est rentré en lui-même, et qu'il t'envoie généreusement pour me délivrer de la honte d'être le fils d'un tyran. Ne nous cache donc plus rien. César, devenu citoyen, ne peut avoir de plus dignes témoins

de son changement que Cassius et Cimber. Hâte-toi de publier cette preuve de son amour pour Rome, de sa tendresse pour moi, et que je bénisse enfin le jour de ma naissance.

ANTOINE.

Le dictateur m'a ordonné de te parler à toi seul. Père aveugle et malheureux, il cherche encore à s'abuser, en te croyant sensible au cri puissant de la nature.

BRUTUS.

Et que dois-je donc faire ?

ANTOINE.

Respecter et aimer celui à qui tu dois la vie ; ou si ton barbare cœur ne peut l'aimer, ne pas trahir du moins les devoirs les plus sacrés ; ne pas te montrer indigne des bienfaits que tu as reçus ; enfin, mériter ceux qui te sont destinés. Crains-tu d'être trop humain, en te prêtant à ce que César attend de toi ?

BRUTUS.

Tes discours artificieux sont vains. Hâte-toi, et réponds. Au point du jour, en plein sénat, César est-il prêt à renoncer à la dictature ? Consent-il à licencier ses armées, à

délivrer les Romains de la terreur sous laquelle ils gémissent, à en délivrer ses amis, ses ennemis et lui-même ? Est-il prêt à rétablir les lois tombées dans le mépris et dans l'oubli? Est-il prêt à s'y soumettre le premier? Voilà, voilà quels sont les véritables bienfaits que Brutus peut recevoir de son père.

ANTOINE.

Il suffit. Tu n'as pas autre chose à me dire?

BRUTUS.

Je n'en dirai pas davantage à celui qui n'est pas digne de m'entendre. Retourne donc auprès de ton maître. Dis-lui que j'espère encore, que je crois, que même je suis certain, qu'au point du jour, il proposera au sénat des choses utiles pour le salut et la liberté de Rome; dis-lui qu'alors Brutus, à la face de Rome entière, tombera à ses pieds, et comme citoyen et comme fils; dis-lui enfin que je brûle également de faire revivre Rome pour nous tous, et de faire revivre César pour elle.

ANTOINE.

J'entends. Je lui dirai ce que je lui ai déjà dit inutilement tant de fois.

BRUTUS.

Je te crois un envoyé indigne de Brutus et de César. Mais, puisqu'il t'a choisi, porte-lui ma réponse.

ANTOINE.

S'il m'avoit cru, s'il n'avoit consulté que la sûreté de Rome, César ne m'auroit envoyé près de toi qu'avec les licteurs et leurs faisceaux.

SCÈNE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER.

CIMBER.

L'entendez-vous ?...

CASSIUS.

O Brutus !... tu es le Dieu de Rome.

CIMBER.

Nous devons aussi punir cet esclave insolent.

BRUTUS.

Je ne le crois pas digne de notre courroux. —Amis, c'est demain que je tente un dernier effort; s'il est vain, j'ai promis de vous donner

le signal, vous avez promis de l'attendre. Vous fierez-vous à moi?

CASSIUS.

Tu es tout pour nous. Quittons ces lieux. Il est tems d'aller trouver les amis courageux, et en petit nombre, qui demain doivent sauver Rome, ou périr avec nous..

BRUTUS.

Séparons-nous.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

(La scène est dans la Curie de Pompée.)

BRUTUS, CASSIUS, SÉNATEURS qui arrivent, et qui prennent place.

CASSIUS.

Il paroît que cette assemblée sera peu nombreuse.

BRUTUS.

Le courage de ceux qui restent n'est pas affoibli; cela doit nous suffire.

CASSIUS.

Entends-tu, Brutus, le peuple inquiet, qui déjà remplit l'air de ses cris?

BRUTUS.

Ses cris changent suivant les évènemens. Sois sans inquiétude; peut-être pourra-t-il nous servir.

CASSIUS.

Jamais je ne t'ai vu si tranquille et si calme.

BRUTUS.

Le danger approche.

CASSIUS.

O Brutus! Brutus! je n'ai de confiance qu'en toi.

BRUTUS.

Le grand Pompée qui semble respirer en ce marbre, qui paroît présider à nos desseins, m'a appris à être calme au sein du danger.

CASSIUS.

Les licteurs du tyran s'avancent.

BRUTUS.

Et Casca, et Cimber?...

CASSIUS.

Leur courage a choisi le poste le plus périlleux; ils suivent de près César.

BRUTUS.

As-tu pensé à empêcher que le coupable Antoine...

CASSIUS.

Fulvius et Marius doivent le retenir loin du sénat; et s'il le faut, ils emploieront la force pour l'empêcher d'en approcher.

BRUTUS.

Tout est disposé; que chacun prenne sa

place. Adieu, Cassius; nous nous séparons esclaves, mais bientôt nous nous embrasserons libres ou mourans. Tu entendras les derniers efforts d'un fils; mais tu verras ensuite ceux d'un citoyen.

CASSIUS.

O Brutus! les poignards n'attendent que ton signal.

SCÈNE II.

SÉNATEURS assis; BRUTUS et CASSIUS à leurs places. CÉSAR entre précédé de ses LICTEURS, qui ensuite se retirent. CASCA, CIMBER et plusieurs autres SÉNATEURS le suivent. Tout le monde se lève à l'entrée de CÉSAR, et reste debout jusqu'au moment où il est assis.

CÉSAR.

Qu'est-il donc arrivé? A peine vois-je la moitié des sénateurs, et pourtant l'heure indiquée est déjà passée depuis long-tems. Je me rends ici moi-même fort tard, contre ma coutume. Pères conscrits, je suis fâché de vous avoir fait attendre; mais quel motif a pu éloigner un si grand nombre de vous?

(Silence universel.)

BRUTUS.

Personne ne répond. — Cependant nous savons tous ce que tu demandes. — César, ce silence universel ne te l'apprend-il pas? Mais tu veux qu'on te le dise. Ceux que tu vois ici rassemblés, ne s'y sont rendus que par terreur; ceux qui sont absens, c'est la terreur qui les a dispersés.

CÉSAR.

Ce n'est pas la première fois que j'entends les discours téméraires de Brutus; ce n'est pas la première fois qu'il a éprouvé ma clémence; mais je ne suis pas venu ici pour de vaines altercations.

BRUTUS.

Ni nous pour t'offenser en vain. Certes, je blâme les sénateurs qui, dans ce jour d'allégresse, ont fui de Rome; certes, je blâme aussi ceux qui gardent le silence. Moi qui connois les grandes choses que César va nous découvrir, j'ai peine à retenir les transports de ma joie, et je me plais à dissiper la terreur générale. Non, non, César ne nourrit plus dans son cœur aucun dessein coupable contre la patrie. Cette généreuse clémence qu'il offroit à l'instant à Brutus, et dont Brutus a

l'avenir n'aura plus besoin, il la reporte entière sur Rome affligée et souffrante. Aujourd'hui, je vous le jure, César ajoute une nouvelle victoire à ses innombrables triomphes. Il vient ici vainqueur de lui-même et de la jalousie de ses ennemis. Je vous le jure, pères conscrits; c'est pour être témoins de ces triomphes que César vous a rassemblés; il veut se rendre l'égal de tous les citoyens; il le fait librement, et cette action sublime l'élève au-dessus de tous les hommes.

CÉSAR.

Brutus, je pourrois vous empêcher de continuer...

BRUTUS.

Que ma témérité ne vous étonne pas, si, n'exerçant que les fonctions de la prêture, j'ose vous expliquer les volontés du dictateur. Brutus est désormais uni avec César; je vois l'étonnement dans tous les yeux. Pères conscrits, vous avez peine à comprendre mon discours; mais d'un seul mot, je vais tout éclaircir. Je suis le fils de César. (Cri général d'étonnement.) Oui, je lui dois le jour, et je m'en glorifie, puisqu'aujourd'hui César, dictateur perpétuel, consent à devenir simple citoyen. (Cri de joie.)

CÉSAR.

Oui, Brutus est mon fils; c'est moi-même qui lui ai révélé ce secret il n'y a que peu d'instans. Je n'ai pu m'empêcher d'être ému par son éloquence, sa hardiesse, et par je ne sais quoi de plus qu'humain qui respire dans ses discours. Oui, Brutus, cet esprit bouillant et courageux, il est mon véritable fils; c'est lui que je choisis, ô Romains! pour faire, après moi, le bien que je ne puis vous faire maintenant. Je veux lui laisser ma puissance toute entière; c'est sur lui que j'en ai fondé la durée; en lui vous aurez un autre César.

BRUTUS.

Je ne puis plus me taire. Ah! non, non, les amis de Brutus, ses ennemis même les plus acharnés, ne pourront jamais le croire capable d'un tel projet. — César me cède sa puissance, ô Romains! Il veut dire par-là que vaincu par mes prières, il abdique son injuste pouvoir, et rend pour jamais la liberté à Rome. (Cri de joie universel.)

CÉSAR.

Arrête: devant moi, tu dois, comme fils et comme simple citoyen, garder le silence. Pères conscrits, écoutez maintenant de ma

propre bouche mes volontés. Je suis plus irrévocablement que jamais décidé à marcher contre les Parthes. Demain, au soleil levant, je pars pour l'Asie, suivi de mes fidelles légions. L'ombre de Crassus, qui n'est pas encore vengée, m'appelle à grands cris; je me rends à ses vœux. Je laisse à Antoine l'Italie; que Rome lui obéisse comme à moi-même. Cassius, Cimber et Casca retourneront dans leurs provinces; Brutus marchera à mes côtés. — Aussi-tôt après avoir vaincu les Parthes, je reviens à Rome; je m'y livre entre les mains de mes ennemis, et je consens à être dictateur ou simple citoyen, suivant que l'on m'en jugera digne. (Silence universel.)

BRUTUS.

Certes, ces paroles ne sont ni d'un Romain, ni d'un père, ni même de César; ce sont les ordres absolus d'un roi. Ah! mon père, écoute-moi encore une fois; écoute les prières, les larmes d'un citoyen et d'un fils; écoute-moi: Rome entière te parle par ma voix. Contemple Brutus que jamais aucun homme n'a vu s'abaisser aux prières et aux larmes, il est à tes pieds. Veux-tu être père de Brutus et ne pas l'être de Rome.

CÉSAR.

Je ne veux plus désormais entendre des prières qui sont des outrages publics. Lève-toi et garde le silence. Il ose m'appeler un tyran! Le suis-je, moi, qui ne parois l'avoir épargné que pour recevoir de lui cette mortelle injure? Les volontés du dictateur ne peuvent être changées: ainsi le veut l'intérêt de Rome. Tout homme qui refuse de m'obéir ou qui balance, est ennemi de Rome; il sera puni comme traître et rebelle.

BRUTUS.

Eh bien! Romains, obéissons donc à César comme de vrais citoyens doivent obéir à un dictateur perpétuel (1).

CIMBER.

Meurs, tyran, meurs.

CASSIUS.

Ah! que je puisse aussi le frapper.

CÉSAR.

Traîtres!

BRUTUS.

Ah! pourquoi suis-je le seul qui ne puisse frapper...

(1) Brutus tire son poignard; les conjurés s'élancent sur César.

QUELQUES SÉNATEURS.

Mort ! mort au tyran !

AUTRES SÉNATEURS FUYANT.

O jour ! ô vue épouvantable !

CÉSAR (1).

Et toi, Brutus, aussi... Je meurs.

BRUTUS.

O mon père ! ô Rome !...

CIMBER.

Mais déjà le peuple accourt en foule aux cris des fuyards.

CASSIUS.

Laisse venir le peuple ; le tyran n'est plus. Allons frapper aussi le coupable Antoine.

SCÈNE III.

PEUPLE, BRUTUS, CÉSAR mort.

LE PEUPLE.

Qu'est-il arrivé ? Quels cris avons-nous en-

(1) Chargé de blessures, il se traîne jusqu'aux pieds de la statue de Pompée, se couvre le visage avec son manteau, et meurt.

tendus ? quel est ce sang ? Brutus est à la tribune, un poignard à la main !

BRUTUS.

Peuple de Mars, si tu es digne encore de ce nom, tourne tes yeux vers cette statue, vois celui qui est abattu aux pieds du grand Pompée.

LE PEUPLE.

César ! ô spectacle terrible ! Il est baigné dans son sang. — O rage !

BRUTUS.

Oui, César est baigné dans son sang ; et quoique je ne l'aie pas frappé moi-même, je suis un de ceux qui en ai délivré Rome.

LE PEUPLE.

Traître, tu mourras...

BRUTUS.

Je suis prêt à tourner ce poignard contre mon cœur. Je veux la mort, mais auparavant écoutez-moi.

LE PEUPLE.

Frappons, frappons les assassins de César.

BRUTUS.

Vous en chercherez en vain d'autres que moi. Ceux qui lui ont porté le coup mortel ont disparu dans la foule. En vain vous en

cherchercz d'autres que Brutus. Vous qui, dans votre aveugle fureur, voulez venger la mort du dictateur, que ma tête vous suffise; mais si dans le cœur vous conservez encore quelque souvenir de la patrie et de la liberté, livrez-vous à la joie; c'est le roi de Rome que vous voyez baigné dans son sang.

LE PEUPLE.

Que dit-il?

BRUTUS.

Oui, je vous l'atteste, je vous le jure; César étoit le roi, le maître de Rome; c'étoit comme roi qu'il donnoit ses ordres. C'est ainsi que vous l'avez vu aux dernières fêtes des Lupercales feindre de refuser le diadême que, jusqu'à trois fois, Antoine voulut mettre sur sa tête. L'infâme diadême excita votre indignation; alors César fut convaincu qu'il ne pouvoit se faire roi que par la force; alors il a voulu engager, dans une guerre nouvelle, Rome épuisée d'hommes, d'armes et d'argent. Alors il espéroit revenir à la tête de son armée, avec l'autorité d'un roi, et vous faire payer cher le diadême que vous lui aviez refusé. S'il vous prodiguoit l'or, les festins, les fêtes, les jeux, c'étoit pour vous asservir. Mais le perfide l'espéroit en vain. Vous, Romains,

vous ne vendez pas votre liberté ; je vous vois tous prêts à mourir pour elle, et je le suis comme vous. Rome est libre ; Brutus mourra sans regret. Maintenant, frappez celui qui vous rend la vie et la liberté. Arrachez le jour à Brutus pour venger votre roi ; voilà ma poitrine découverte. Que celui qui refuse d'être libre porte le premier coup ; mais que ceux qui refusent de frapper, me suivent et m'aident à terminer cette grande entreprise.

LE PEUPLE.

Quels discours ! Un dieu paroît l'inspirer...

BRUTUS.

Ah ! je vois peu-à-peu les esclaves de César devenir Romains. Maintenant, écoutez et jugez si Brutus est digne de vous. Qui pourroit croire ce que je vais vous découvrir, et ce que j'atteste avec serment ? César étoit mon père.

LE PEUPLE.

O ciel ! que dit-il ?...

BRUTUS.

Oui, je suis fils de César, je vous le jure. Lui-même m'a dévoilé hier cet affreux secret. Il vouloit, pour gage de sa tendresse paternelle, il vouloit, me laisser Rome en

héritage, comme un bien qui lui appartenoit.

LE PEUPLE.

O tyrannie!

BRUTUS.

Il a osé me découvrir tous ses coupables projets.

LE PEUPLE.

Il vouloit donc se faire appeler tyran.

BRUTUS.

Comme fils, je l'ai prié, et j'ai pleuré devant lui; comme citoyen, je l'ai conjuré d'abandonner ce projet indigne d'un Romain. Ah! que n'ai-je point fait pour l'arrêter? Je lui ai demandé la mort comme une faveur plus grande que la puissance qu'il me proposoit: tout a été vain. Il avoit résolu, dans son coupable cœur, de régner ou de mourir. Alors, j'ai donné moi-même le signal à quelques généreux Romains, et mon bras tremblant est resté suspendu.

LE PEUPLE.

O vertu digne des anciens Romains! ô véritable Brutus!

BRUTUS.

Le roi de Rome n'est plus; allez en rendre

grâces aux dieux! Mais Brutus a tué son père, il mérite que vous lui donniez la mort; et puis-je vouloir conserver la vie?... Je le dois encore pour quelques instans, jusqu'à ce qu'aidé par vous, j'aie pu affermir la liberté naissante. Ce devoir d'un libérateur doit être rempli par Brutus; mais il ne veut vivre que pour cela seul; ensuite il s'immolera lui-même de sa propre main sur la tombe de son père. Le grand César exige ce sacrifice de son fils impie et parricide.

LE PEUPLE.

O terrible évènement! étonnement, effroi, pitié.... combien de sentimens divers nous éprouvons!... O spectacle déchirant! Brutus lui-même, au milieu de sa fureur, verse des larmes.

BRUTUS.

Oui, Romains, je pleure, je pleure César qui n'est plus. César avoit des qualités sublimes, une ame aussi forte que généreuse. Il faudroit avoir un cœur vil pour ne pas lui donner des larmes après sa mort; mais celui qui desireroit de le voir revenir à la vie, n'est pas Romain.

LE PEUPLE.

Les discours de Brutus nous enflamment.

BRUTUS.

Ah ! puissent vos actions y répondre ; l'entreprise est grande et digne de nous. Suivez-moi : rendons Rome libre à jamais.

LE PEUPLE.

Oui, nous sommes tous prêts à te suivre pour sauver Rome.

BRUTUS.

Marchons sans plus de retard au Capitole, marchons ; c'est le siège de la liberté. Voulez-vous le laisser entre les mains d'un traître ?

LE PEUPLE.

Volons, chassons les traîtres de la roche sacrée.

BRUTUS.

Allons à la mort ou à la liberté (1).

LE PEUPLE.

Suivons Brutus ; mourons ou soyons libres.

---

(1) Brutus sort agitant son épée ; le peuple furieux le suit.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE BRUTUS II.

Alfieri qui a lutté contre Voltaire dans plusieurs tragédies, et qui, loin de travailler en imitateur servile, a su trouver souvent des combinaisons nouvelles et heureuses, a cependant paru dans le sujet de Brutus II se rapprocher davantage du poëte français.

Quelques critiques avoient reproché à Voltaire d'avoir traité la mort de César en trois actes. Alfieri n'a pas voulu mériter un pareil reproche; mais comme ce sujet ne comporte pas cinq actes; comme l'auteur n'y a ajouté aucun incident, les actes paroissent vides; et des discussions politiques trop souvent ramenées, suspendent et diminuent l'intérêt.

Le plan d'Alfieri est le même que celui de Voltaire. Cependant, il n'a pas terminé sa pièce par le beau discours d'Antoine qui, avec tant d'adresse, et en si peu d'instans, sait attendrir le peuple sur la mort de César et l'exciter à la vengeance. Il n'a pu se résoudre à suivre l'histoire, à montrer le meurtre de César inutile, et le peuple romain ne faisant que changer de maître; mais ne voulant pas se priver entièrement de cette scène, il a su en tirer parti, en la prenant en sens inverse. Le peuple qui chérissoit César est irrité contre ses assassins. Brutus brave seul sa colère; il

parvient à se faire entendre; il peint la tyrannie du dictateur; il félicite les Romains d'en être délivrés; il avoue qu'il est fils de César; mais que, préférant sa patrie à son père, il a, le premier, donné le signal aux conjurés. Le peuple jure de soutenir ses libérateurs, et suit Brutus au Capitole.

Cette scène renferme des beautés; mais elle est loin d'en offrir autant que celle de Voltaire, imitée de Sakespear.

Alfieri, en supprimant quelques-uns des personnages de la tragédie de Voltaire, n'en a ajouté qu'un seul. C'est un conjuré qui abandonne ses complices avant l'exécution de l'entreprise, qui, après les avoir excités contre le tyran, tremble à l'approche du danger, et prend honteusement la fuite; c'est un orateur ne rougissant pas d'avilir son éloquence pour prouver à Brutus qu'il ne doit aucune reconnoissance à César qui lui a conservé la vie à la bataille de Pharsale; et quel est le Romain choisi pour jouer un pareil rôle? C'est Cicéron, c'est l'orateur sublime qui osa démasquer dans le sénat Catilina tout puissant; c'est le consul qui, par son courage et son énergie, avoit sauvé Rome, et mérité le nom de père de la patrie; enfin, c'est l'homme qui, retiré dans sa maison de campagne pour ne pas fléchir devant le dictateur, osa braver César après le passage du Rubicon.

Tout le monde sait que Cicéron ne fut point appelé à la conspiration qui renversa César sans rétablir la liberté. Pourquoi le faire paroître dans cette entreprise, pour lui donner un rôle aussi peu noble?

On avoit généralement blâmé ces vers de la mort de César :

> Cicéron qui, d'un traître, a puni l'insolence,
> Ne sert la liberté que par son éloquence.
> Hardi dans le sénat, foible dans le danger,
> Fait pour haranguer Rome et non pour la venger, etc.

Il paroît que c'est ce passage qui a fourni à l'auteur italien l'idée du personnage de Cicéron, et qu'il a voulu développer ce que l'on avoit reproché à Voltaire d'avoir même indiqué.

Je crois donc qu'Alfieri s'est trompé sur l'effet de ce rôle, qui cependant offre quelques tirades dignes de celui qui les prononce. Le rôle de Brutus est le mieux tracé : sa harangue dans le premier acte est très-belle, quoiqu'elle présente trop d'antithèses ; il est désintéressé, sublime ; il pousse l'héroïsme jusqu'à la férocité ; car l'auteur italien lui accorde bien moins de combats que Voltaire. Il est étonnant que dans cinq actes, Alfieri n'ait placé qu'une seule scène entre le père et le fils, tandis que Voltaire dans un cadre plus resserré, a cru devoir en placer deux. Alfieri auroit-il craint de dégrader son héros, en lui fesant faire une seconde tentative, avant de donner le signal de la mort de son père ? Brutus et César, il est vrai, se trouvent ensemble au cinquième acte dans le sénat ; mais le moyen employé par Brutus, quoique susceptible d'effet au théâtre, est plus propre à irriter le dictateur qu'à le fléchir.

Les rôles des conjurés sont dessinés fortement ; ils

sont remplis d'énergie ; un seul sentiment les occupe, les anime, les enflamme : c'est la liberté.

Le personnage de César est sacrifié. Dès le premier acte, il souffre avec une patience étonnante les invectives des sénateurs. Quand il découvre à Brutus le secret de sa naissance, il paroît trop inférieur à son fils. Enfin, dans le cinquième acte, le silence du dictateur est inconcevable pendant les premiers discours de Brutus.

Dans cette tragédie, on trouve de belles tirades, des sentimens énergiques fortement exprimés; mais je crois cette pièce inférieure à celle de Voltaire. Peut-être ces défauts viennent-ils de la manière dont Alfieri a envisagé le trait historique ; peut-être sera-t-on curieux de connoître la différence qu'il mettoit entre ce sujet et celui de Junius Brutus.

En citant son opinion, on laissera le lecteur décider jusqu'à quel point les idées du poëte sont fausses ou raisonnables, et juger la manière dont il les a mises à exécution.

« Les motifs qui m'ont déterminé à traiter Bru-
» tus Ier. m'ont aussi engagé à traiter Brutus II. Ce-
» pendant, il y a une grande différence entre ces deux
» sujets. Dans le premier, l'amour paternel doit éta-
» blir un contraste frappant avec l'amour de la liberté;
» dans le second, l'amour de Brutus pour César,
» qui n'est pas son père légitime, m'a toujours paru
» un incident supposé par les historiens et les poëtes,
» pour jeter du merveilleux sur ce trait. Brutus ap-
» prenant qu'il est fils de César, au moment où il

» vient de jurer la mort du tyran, ne peut, dans un » instant, passer de l'excès de la haine à l'amour le » plus tendre. Ainsi, son amour filial ne pouvant avoir » pris assez de forces, ne doit pas l'emporter sur son » amour pour la patrie. César, il est vrai, sait, de- » puis long-tems, que Brutus est son fils; mais il ne » lui a pas encore dévoilé le secret de sa naissance. Les » affaires publiques l'occupent entièrement. Il est » donc peu vraisemblable que l'amour paternel puisse » tout-à-coup attendrir son cœur, et devenir assez » fort pour balancer son insatiable ambition. ».

MARIE STUART,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

MARIE.
HENRI.
BOTHUEL.
ORMOND.
LAMORRE.

(La scène se passe au palais de la reine, à Édimbourg.)

MARIE STUART,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

MARIE, LAMORRE.

LAMORRE.

Reine, si vous avez le courage d'entendre la vérité, j'oserai vous la dire, puisque j'ai la confiance de votre peuple fidèle, et que personne ne veut ou n'ose élever sa voix jusqu'au trône. Je nourris dans mon sein une flamme libre, dégagée de toute affection humaine, et que dieu seul anime.

MARIE.

Que j'aie ou non autorisé votre licence, elle enhardit celle du peuple. A l'ombre sacrée des temples, vous tramez en secret des projets criminels, mais vous êtes démasqué. Cependant, pour vous prouver que je ne crains pas

plus d'entendre la vérité que vous ne craignez de la dire. Je vous écoute : parlez.

LAMORRE.

Reine, je vous suis odieux, et cette idée fait mon tourment. Peut-être aujourd'hui puis-je vous servir, et je préfère cette gloire à votre faveur. Les larmes qui baignent mes yeux ne sont point feintes, et ce n'est pas la crainte qui les fait couler. Mes plaintes sont celles de tous, mes paroles sont celles de votre peuple entier. Répondez, je vous le demande au nom de toute l'Écosse ; répondez, êtes-vous veuve ou épouse ? Celui que vous avez fait asseoir sur le trône, à vos côtés, qui a le nom de roi, est-il votre époux, votre ennemi ou votre esclave ?

MARIE.

Henri, mon ennemi ou mon esclave ! Que dites-vous ? Mon cœur ne voit toujours en lui qu'un époux, qu'un amant ; mais qui pourroit dire quels sont ses sentimens pour moi ?

LAMORRE.

Il est éloigné de vous, vous pouvez mal interprêter ses véritables sentimens, il peut mal connoître les vôtres.

MARIE.

Qui le retient loin de moi? Il s'est banni volontairement de ma cour. Combien de fois ne l'ai-je pas pressé d'y revenir! Lorsqu'une maladie cruelle m'a mise sur le bord du tombeau, a-t-il voulu me voir? s'est-il inquiété de mon état? C'est là l'indigne récompense que j'ai reçue de mon amour. Je passe ses autres torts sous le silence. Je ne rappèlerai pas que, le tirant de son état obscur, je l'ai fait roi; que j'ai refusé pour lui la main des monarques les plus puissans de l'Europe. Je sais prodiguer mes bienfaits et non les reprocher. Peut-être aurois-je pu oublier les nombreux et injustes outrages de Henri, s'il avoit au moins daigné feindre quelques regrets?

LAMORRE.

Le froid accueil, les murmures de la cour, les regards audacieux des grands, leurs discours, leurs railleries, leur espionnage, et mille autres affronts qu'un roi, que l'homme même le plus abject ne pourroit supporter, voilà ce qui a éloigné Henri de votre cour.

MARIE.

Sa conduite étoit-elle différente quand ma

cour entière s'empressoit à lui plaire ? Les flambeaux d'hyménée brûloient encore, et déjà je voyois que c'étoit le trône et non mon cœur qu'il ambitionnoit. Ah malheureuse ! combien de fois n'ai-je pas baigné de larmes le lit nuptial qu'il avoit abandonné ! Combien de fois n'ai-je pas reproché au ciel de m'avoir fait naître dans un rang où jamais on ne peut être aimé pour soi-même ! A la fleur de l'âge, brillante de beauté, je ressentois le plus tendre amour. Quel en a été le prix ? L'outrage le plus cruel. Henri, aussi prodigue de mon honneur que du sien, a assassiné Rizio de sa main. Opprobre éternel pour tous deux !

LAMORRE.

Eh quoi ! ne l'avez-vous point encore oublié ? Un vil étranger élevé subitement à un pouvoir monstrueux, odieux à votre époux, au peuple...

MARIE.

Mais Henri devoit-il être l'assassin d'un vil étranger ? Devoit-il faire penser à l'univers entier que je brûlois pour cet homme d'une flamme criminelle ? Juste Dieu ! tu le sais, je ne voyois en Rizio qu'un conseiller fidèle, qu'un ministre habile et expérimenté ; il m'a

dirigée avec sagesse au milieu des troubles; c'est par lui que j'ai pu me soutenir contre les intrigues et les perfidies d'Elisabeth; enfin, c'est par lui qu'Henri a obtenu ma main. L'orgueilleux Henri ne dédaignoit pas ce vil étranger, quand il espéroit, par son appui, parvenir au trône. Il l'a eue cette couronne si avidement desirée! Comment a-t-il récompensé Rizio? Quel lieu, quel moment a-t-il choisi pour le faire périr? Il l'a frappé pendant la nuit, dans mon palais, dans la sécurité d'un festin, au milieu de femmes tremblantes, devant moi, qui portois le premier fruit d'un amour autrefois si doux. Il a couvert de ce sang innocent le seuil, les tables, mes vêtemens, mon visage même, et il m'a déshonorée à jamais.

LAMORRE.

Rizio étoit trop puissant. Quel outrage plus grand peut-on avoir fait à un roi, que de l'avoir placé sur le trône! Celui qui a donné une couronne peut l'arracher; et les rois ne souffrent jamais des sujets aussi puissans. Henri vous a livré tous les complices de ce crime, et il paroît que vous en avez obtenu une assez grande vengeance. Je ne viens point ici pour vous faire entendre les louanges

de Henri; il est indigne du trône; tout le monde l'avoue. Je viens seulement vous rappeler qu'il est votre époux, qu'il est le père du seul héritier de la couronne. Vos démêlés scandaleux excitent l'indignation de tous vos sujets, et exposent l'état. Le bruit court que votre époux arrive. Il est déjà revenu une fois près de vous; mais il vous a bientôt quittée; et de plus sombres nuages ont obscurci l'horison de votre cour. Faites aujourd'hui qu'il ne revienne pas en vain. Votre royaume est depuis trop long-tems en proie à la discorde. Je vois la religion déchirée par vingt sectes ennemies, et négligée par toutes. Les dissentions de la cour portent le dernier coup à l'état; ah! sauvez-le! Je vous ai parlé avec hardiesse et sans ménagement; mais je n'ai dit que la vérité.

MARIE.

Je le crois; il suffit. Je dois bientôt donner la première audience à l'ambassadeur d'Angleterre. Laissez-moi, et apprenez au peuple, si vous le voulez, que ma conduite n'est pas assez indigne de moi pour que j'aie besoin d'être avertie de mon devoir. Ce que l'amour de la liberté vous a porté à me dire, redites-le à

Henri; il a besoin d'en profiter. Qu'il entende, sans crainte et sans courroux, les discours hardis qu'une conscience pure m'a fait écouter patiemment.

SCÈNE II.

MARIE (seule.)

Eh quoi! entendrai-je toujours vos discours insolens, ministres sacrilèges d'une secte impie, qui ne cherchez qu'à aveugler et tromper le peuple? Ce tourment est le plus grand de tous ceux attachés à la couronne; et, cependant, je dois le souffrir, afin que mon royaume ne perde pas son antique splendeur.

SCÈNE III.

MARIE, ORMOND.

ORMOND.

Reine, Elizabeth m'envoie près de vous, pour affermir la paix, et resserrer les nœuds qui vous lient. Je vous offre, en son nom, des secours puissans pour toutes vos entreprises.

MARIE.

J'ai déjà eu plusieurs preuves de son amitié; et ma reconnoissance égale les services qu'elle m'a rendus.

ORMOND.

C'est cette amitié qui me donne la hardiesse de vous adresser une prière.

MARIE.

Une prière!..

ORMOND.

Vous savez qu'Elisabeth n'a pas subi les lois de l'hyménée, et que votre fils est le seul héritier de son trône. Je viens vous prier, au nom de ce fils, l'unique espoir des deux royaumes, au nom de cet enfant, qui ne nous est pas moins cher qu'à vous, d'oublier le juste courroux qui vous anime contre son père. Vous avez voulu l'avoir pour époux; est-il vrai que vous voulez vous séparer de lui par un divorce?

MARIE.

Et qui ose répandre un pareil bruit sur moi? Ce ne peut-être qu'un insensé ou un ennemi. Si ces bruits sont parvenus jusqu'à la cour d'Elizabeth, devoit-elle y ajouter foi?

Je n'ai jamais pensé au divorce ; mais, si tel étoit mon dessein, qu'ai-je entendu ? Comment pourroit-il déplaire à celle qui fut toujours si opposée à cet hymen ?

ORMOND.

Dans ce tems, Elizabeth ne s'occupoit que de votre gloire ; aujourd'hui elle n'est point jalouse de votre bonheur. Elle donnoit d'utiles conseils à une reine ; elle cherchoit à vous détourner d'une alliance moins glorieuse que celle où vous deviez aspirer ; elle n'avoit pas d'autre but. Bientôt convaincue de votre persévérance dans cette liaison, elle a gardé le silence, et il ne dépend pas d'elle-même à présent que vous ne soyiez heureuse.

MARIE.

Il est vrai : ce n'est pas Elizabeth qui a retenu et chargé de fers cet Henri que j'avois déjà choisi pour mon époux ; de sorte qu'il n'est parvenu à mon trône qu'échappé de ses fers ; qu'il n'a pu joindre à ma main qu'une main sur laquelle on voyoit encore la marque des fers qu'il avoit portés : ce n'est pas Elizabeth, qui, au milieu de son royaume, dans une sombre tour, retient prisonnière la mère

de mon époux. Mais c'est elle qui s'attendrit aujourd'hui sur le sort de ce même Henri. Hâtez-vous de la tirer d'une si cruelle inquiétude. Dites-lui qu'Henri est libre ; qu'il est le maître de rester dans ma cour et hors de ma cour ; que je suis loin de le bannir de mon cœur, et que sur-tout je ne m'abaissai jamais à un vil espionnage.

ORMOND.

Elizabeth n'a point porté trop loin dans votre cour ses regards curieux. Les rois respectent toujours les secrets des rois, même quand ils sont divulgués. Elle m'ordonne de vous dire qu'un seul héritier est une trop foible espérance pour deux royaumes ; que la vie d'un seul enfant est trop incertaine, laisse trop de craintes pour....

MARIE.

Les soins d'Elizabeth m'ont touchée ; je conserve encore l'espoir d'être mère. Elle pourra se réjouir, à la vue de ma nombreuse postérité, elle qui est heureuse de mon bonheur. Si je sais agir aussi bien qu'elle sait me conseiller, je verrai bientôt mon royaume et ma cour jouir de tous les avantages de la paix.

ORMOND.

Pour obtenir cette paix, j'ose vous proposer un moyen...

MARIE.

Et quel est-il?..

ORMOND.

Ce moyen est sûr. Elizabeth desire que vous soyiez plus indulgente envers ceux qui ont secoué le joug de Rome et non pas le vôtre; ce sont des sujets aussi fidèles que les autres, et ils sont plus forts et plus nombreux; ils sont hommes; ils sont vos enfans; la diversité de leur croyance les fait opprimer, et...

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, BOTHUEL.

MARIE.

Approchez, Bothuel : écoutez une chose que vous aurez peine à croire, et que m'annonce l'envoyé d'Elizabeth. Cette reine desire que je traite avec moins de rigueur les nouveaux sectaires; elle desire qu'Henri ne se sépare plus de moi; elle craint que nos démêlés ne causent un divorce.

BOTHUEL.

Et qui donc a pu lui donner une idée si fausse de votre cour? Quel culte avez-vous proscrit? Qui a osé prononcer le mot de divorce, dans ce jour heureux qui nous ramène Henri?

ORMOND.

Il revient aujourd'hui?

MARIE.

Oui. Vous le voyez; je m'empresse de prévenir les desirs d'Elizabeth.

ORMOND.

Eh quoi! la renommée, trompeuse, n'épargne donc pas même les rois! C'est elle qui a trompé la reine par de faux bruits; c'est elle qui vous a trompée, en vous peignant Elizabeth comme votre ennemie. J'ose former l'espérance de devenir entre vous l'interprête de vos véritables sentimens, et d'être agréable à toutes les deux dans la mission que je remplis.

MARIE.

Les actions des grands sont souvent mal interprêtées; les miennes, jusqu'à présent exposées au grand jour, ne redoutent les re-

gards d'aucun témoin. Qu'Elisabeth en soit instruite par vous. Vous serez cependant toujours accueilli dans cette cour avec les égards dûs à l'envoyé d'une aussi grande reine, et à vous-même.

SCÈNE V.

MARIE, BOTHUEL.

MARIE.

Combien j'ai souffert pendant cet entretien! Je sais quelle est la haine et l'animosité d'Ormond, et cependant je suis obligée d'accueillir et d'honorer ce vil délateur. Elisabeth me tend de nouveaux pièges; elle me donne de bons conseils, afin que je ne les suive pas; elle m'engage à ménager les sectaires, donc elle desire que je les persécute; elle me fait détourner du divorce, elle espère donc par là en accélérer l'instant. Ah! je ne le sais que trop, elle voudroit me voir commettre toutes les fautes qui pourroient m'avilir. Je saurai me servir contre elle de ses propres armes, tromper sa perfidie, et lui rendre les maux qu'elle me fait souffrir.

BOTHUEL.

Tels sont les conseils que j'ai osé vous donner quand vous avez daigné m'ouvrir votre cœur. Henri, par mille raisons, ne peut plus vivre loin de vous. Que son projet de quitter le royaume, soit feint ou véritable, il faut lui enlever les moyens de l'exécuter, en veillant sur lui.

MARIE.

Oui, une telle fuite retomberoit sur moi. Pourrois-je être excusable, si l'on voyoit Henri quitter sa patrie, sa cour, le trône et son épouse, pour aller mendier un asile incertain? Non, je ne serai point la fable de l'univers; je sacrifierai plutôt mon bonheur...

BOTHUEL.

Vos sentimens sont justes. Ah! puissions-nous aujourd'hui voir renaître la paix dans cette cour! Enfin, puisqu'Henri cède à vos instances, auxquelles il a été sourd jusqu'ici, il vous est permis d'espérer.

MARIE.

Oui, j'ose m'en flatter. Je le reverrai regrettant sa longue ingratitude; il me retrou-

vera toujours la même ; je lui pardonne tout, pourvu que je le voie.

BOTHUEL.

Ah ! puisse-t-il se repentir ! Vous savez si je desire son bonheur.

MARIE.

Jamais tout ce que je vous dois ne sortira de ma mémoire. C'est vous qui avez vengé le trône, avili par les assassins de Rizio ; c'est vous qui m'avez défendue contre mes ennemis déclarés, qui m'avez éclairée sur mes ennemis secrets, encore plus redoutables ; c'est vous enfin qui avez su rompre les trames imprudentes de Henri, sans me laisser oublier qu'il étoit mon époux.

BOTHUEL.

Fatales intrigues ! puissions-nous n'en avoir plus besoin !

MARIE.

Ah ! si Henri veut m'écouter, s'il veut ajouter foi à mon amour, dont lui seul doute, il m'est encore permis d'espérer le bonheur. Le cœur de mon époux m'est plus cher que le trône. Mais il va venir, j'espère. Le ciel

est tout puissant, la fortune peut beaucoup.. Mais si j'ai besoin d'employer la prudence ou l'adresse, vous serez toujours celui en qui j'aurai le plus de confiance.

BOTHUEL.

Mon bras, ma fortune, mon expérience, reine, tout est à vous, disposez de moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE Ire.

HENRI, LAMORRE.

HENRI.

Oui, je vous le répète, je reviens dans cette cour pour y tirer vengeance de mes ennemis, ou pour y faire un éternel adieu.

LAMORRE.

Votre conduite est sage; mais, prince, vous ne devez pas vous flatter d'un avenir heureux, tant que votre cœur sera sourd aux remords et aux avis du ciel. Vous êtes entièrement convaincu de vos erreurs, vous avez par-tout rencontré sur vos pas des traces récentes de la cruauté d'une secte criminelle; et, roi pusillanime, vous n'osez pas secouer le joug honteux de Rome. Vous attirez sur vous le mépris des hommes et la malédiction de Dieu. Voilà la seule cause de vos malheurs.

HENRI.

Je suis convaincu que je ne devois jamais rechercher ce fatal hyménée, non que je sois accablé sous le poids de ma grandeur. La dignité royale n'a pas été étrangère à mes ancêtres. Mais ma seule douleur est de n'avoir pas connu combien étoit fragile et inconstant le cœur d'une femme ; et combien un bienfait peut devenir à charge, quand on n'a pas connu la main dont on l'a reçu.

LAMORRE.

Je ne suis point ici l'écho d'un vain peuple. Ecoutez-moi, Henri, je ne recherche point de grâces dans cette cour. L'amour seul de la paix me fait parler. Vous pouvez facilement réparer vos erreurs passées, et ramener votre épouse égarée dans le sentier de la vertu. Vous pouvez rendre le peuple heureux, vous pouvez soulager les véritables serviteurs du Dieu de miséricorde, que Rome nous peint altéré le sang. Vous pouvez dissiper le nuage impie qui s'élève du Tibre, séjour de toutes les impostures.

HENRI.

Eh quoi ! voulez-vous que j'aille entamer

de vaines disputes d'opinions et de rites, quand il s'agit de mon trône et de mon autorité.

LAMORRE.

O Dieu! vous appelez ces choses vaines; mille et mille fois elles ont donné et enlevé la couronne, souvent même elles ont décidé de la vie des rois. Si vous abhorrez Rome au fond de votre cœur, pourquoi garder le silence? Osez lever l'étendard, et bientôt vous verrez les ennemis de Rome se ranger à vos côtés.

HENRI.

Je ne veux pas répandre le sang des citoyens. Je saurai trouver ailleurs la paix qui m'est refusée dans cette cour.

LAMORRE.

Qu'espérez-vous? aurez-vous la paix en voyant de loin les débris fumans de votre patrie? Vous ne pouvez fuir sans allumer la guerre civile. Je ne vous excite point à courir aux armes; non, je ne suis point un ministre de sang. Je vous exhorte à prévenir des maux plus grands; à tirer vos fidèles partisans d'un esclavage cruel, avant qu'ils soient contraints de secouer eux-mêmes le joug,

Vous ne devez pas employer la force, vous devez l'interdire à vos ennemis. Marie, qui a sucé avec le lait les erreurs et les préjugés de l'étranger, Marie, pour le malheur de l'Ecosse, réunit dans son cœur sans expérience l'intolérance implacable de Rome, à la mollesse et à la corruption de la France. Je suis loin de vous dire d'oublier qu'elle est votre reine et votre épouse. Qu'elle soit libre dans ses sentimens, qu'elle agisse suivant ses volontés. Nous ne voulons pas devenir persécuteurs, nous ne demandons que la paix et la liberté. Ah ! que nous les obtenions par vous! Vous pouvez en même-tems assurer votre tranquillité et la nôtre. Je vois s'élever une tempête qui nous menace et qui pourroit, si vous êtes sourd à mes prières, atteindre même votre tête. Cette cour est remplie de méchans qui desirent votre perte, qui vous calomnient et qui vous abhorent. C'est en vain que vous chercherez en eux de l'honneur et de la franchise. S'il y a encore de vrais Ecossais, partageons leurs nobles desseins. Proscrivons également Rome, ses usages corrompus et le pouvoir tyrannique d'une étrangère. Voulez-vous être roi équitable des bons citoyens ? vous le pouvez encore. Vou-

lez-vous être le tyran des méchans ? il y en a qui le desirent plus que vous. On s'est déjà servi d'un sceptre de fer. Le nœud formé par la tyrannie est trop serré, on ne peut le dénouer, il faut donc le rompre. Le ciel sait ce qui me fait parler, et si je desire autre chose que la paix. Maintenant agissez suivant votre volonté ; mais je n'espère pas que les accens de la vérité aient pu pénétrer dans le cœur d'un roi.

SCÈNE II.

HENRI (seul.)

Lamorre est peut-être sincère, mais le destin qui me poursuit ne me laisse que le choix des maux. Tout me dit déjà que c'est en vain que je suis revenu dans cette cour, les visages sont muets, la reine ne montre aucun empressement à me voir;et les autres!.. O rage !.... Mais elle vient! Ecoutons - la ! Ensuite je pourrai mieux prendre ma résolution.

SCÈNE III.

HENRI, MARIE.

MARIE.

Je vous revois, ô vous ! que j'avois choisi pour partager mes plaisirs et mes douleurs. Vous cédez enfin ; vous vous rendez à mes prières ; vous rentrez dans mon palais ; vous savez qu'il est toujours le vôtre, quoique depuis long-tems vous vous en soyez volontairement éloigné.

HENRI.

Reine....

MARIE.

Quel nom ! Pourquoi ne pas employer celui d'épouse ?

HENRI.

Y a-t-il rien de commun entre nous ?

MARIE.

Non, car vous m'avez fait passer mes plus beaux jours dans les pleurs.

HENRI.

Vous n'avez pas vu les miens.

MARIE.

Je vous ai vu, il est vrai, répandre des pleurs de rage, jamais d'amour.

HENRI.

Quel qu'en fut le sujet, j'ai pleuré, et mes larmes coulent encore.

MARIE.

Eh ! qui peut faire cesser mes peines ? Qui peut essuyer mes larmes? Qui peut me rendre le bonheur ? si ce n'est vous.....

HENRI.

L'on verra bientôt qui de nous le veut et le peut ; mais je ne suis pas venu ici pour recevoir de nouveaux outrages.

MARIE.

Si vous vous croyez outragé toutes les fois qu'on ne cède pas aveuglément à vos moindres volontés, certes vous le fûtes souvent, mais toujours malgré moi. Les rois ont des devoirs, les royaumes des lois qu'il est toujours dangereux de violer. Je ne vous ai cependant arrêté qu'au point où j'aurois même compromis ma couronne, si j'avois eu comme vous l'imprudence d'aspirer à un pouvoir illé-

gal. Mais, cher époux, si vous parlez de mon cœur, de mon amour, de mes sentimens les plus cachés; dites-moi, n'en avez-vous pas toujours joui sans partage ? ne fûtes-vous pas toujours mon roi, mon soutien, l'unique objet de ma tendre sollicitude ? — Vous le serez toujours, si étouffant ce courroux inquiet, si renonçant à exercer un pouvoir despotique, vous vous contentez de régner sur mon cœur.

HENRI.

J'appelle outrages, l'insolence, l'orgueil intolérable de vos ministres, de vos amis, de vos conseillers, de vos esclaves, car je ne sais quel nom donner à ceux qui vous entourent. J'appelle outrage, le traitement que j'éprouve chaque jour. On m'enlève la puissance royale, on me refuse le nom de roi, on me refuse même cette pompe vaine et inutile attachée au trône. Je me vois toujours plus près de la servitude que de la liberté. L'on espionne mes démarches, mes discours, jusques à mes pensées; on vous instruit de tout. On me prive du bonheur le plus doux pour un père; non seulement je ne suis pas maître de l'éducation de mon fils, mais je ne puis le

voir, et je suis le seul à qui cette faveur soit interdite. Qu'ajouterai-je ? Pourquoi compter tous les outrages que j'ai reçus? Qui mieux que vous peut savoir jusqu'à quel point est malheureux, persécuté, avili, trahi, celui que vous avez peut-être eu tort de choisir pour votre époux, mais que vous deviez soutenir puisque vous l'aviez choisi.

MARIE.

Je pourrois peut-être vous faire observer que ces malheurs sont le fruit de votre imprudence; je pourrois vous reprocher de n'avoir pas répondu à mon amour; je pourrois vous dire qu'au lieu de gagner les cœurs par la douceur et la bonté, vous avez voulu les subjuguer avec violence, et que vous avez irrité des peuples impatiens du frein. Je vous apprendrois qu'en accordant trop de confiance à des amis perfides, vous avez d'abord reçu des conseils pernicieux, et qu'ensuite vous avez été trahi. Que de choses je pourrois dire encore!..... Mais puis-je poursuivre?.. non... on aime foiblement quand on juge l'objet aimé, quand on le blâme, quand on relève ses fautes. Que tout soit oublié! Si vous voulez que j'aie des torts, je consens à en avoir; je ne demande

au ciel que de détourner les suites qu'ils pourroient avoir pour nous. Que le calme renaisse entre nous et parmi nos sujets. Rouvrez votre cœur à la confiance ; ne vous laissez pas abuser par l'amour des nouveautés. Tranquille dans votre palais, apprenez, en régnant, l'art difficile de régner. Je ne prétends pas vous en donner des leçons ; mon peu d'expérience m'a souvent trompée ; ma jeunesse, la foiblesse de mon sexe, l'éducation que j'ai reçue m'ont fait peut-être tomber dans plusieurs erreurs. Autant que j'ai pu, j'ai choisi des conseillers fidèles, et j'ai marché d'un pas timide dans la vaste carrière de la royauté. Que n'ai-je autant de talent pour régner, que d'ardeur et de constance pour vous chérir ?

HENRI.

Mais, dans votre cour, vous préférez les conseils les plus vulgaires à ceux de votre époux ; il est cependant le seul qui ne puisse avoir des vues intéressées.

MARIE.

Il ne le devroit pas du moins. — Mais c'en est assez ; en vous défiant de moi, vous avez ouvert la plaie de mon cœur ; vous venez de

la guérir. Je vous jure que je ne conserve aucun ressentiment de votre conduite passée. L'absence n'augmente point l'amour ; la défiance le diminue. Restez près de moi, je me croirai trop heureuse toutes les fois que je pourrai vous rendre les témoignages d'amour que vous me donnerez. Je sais que cette cour est pleine de traîtres qui cherchent à entretenir la discorde entre nous, et à la fomenter. Mais si vous ne me quittez pas, à quel autre qu'à vous pourrai-je accorder ma confiance ?

HENRI.

Vous me prodiguez des paroles séduisantes, que vous vous empressez de démentir par vos actions.

MARIE.

Eh bien! que voulez-vous? parlez. Je ferai tout pour vous satisfaire.

HENRI.

Je veux jouir de tous mes droits comme roi, comme père et comme époux, ou quitter ces vains noms.

MARIE.

Vous voulez tout, excepté mon cœur. Le refus que vous en faites est plus cruel que

vos prétentions. Soyez donc satisfait. Vous aurez tout ceque vous desirez. Je ne demande qu'une chose, c'est que vous conserviez avec moi quelque mesure, et que comme autrefois vous n'affectiez pas de me mépriser. Si vous ne m'aimez pas, faites croire au moins que vous avez pour moi de l'estime. Je vous le demande au nom du tendre gage de votre amour, du mien. Vous reverrez cet enfant chéri; il sera rendu à vos embrassemens paternels; souvenez-vous, en le voyant, que vous êtes roi, époux et père.

HENRI.

Je sais quels sont mes devoirs. Si je m'en suis écarté, c'est la faute des courtisans et non la mienne. Je saurai répondre à l'amour qu'on me témoignera, et combattre les artifices par le seul mépris. Ce jour va tout éclaircir. Je saurai découvrir sur le visage de vos courtisans les secrets de votre ame. Dans votre cour, ce moyen ne peut me tromper.

SCÈNE IV.

MARIE, BOTHUEL.

BOTHUEL.

Reine, puis-je vous féliciter? Vous avez vu

votre époux : quels sont ses sentimens? Reconnoît-il ses torts? veut-il...

MARIE.

Il est toujours le même. Que dis-je? à son ancienne colère, il ajoute un sourire ironique; il croit que je veux le tromper par mes discours. Ah malheureuse! quel moyen puis-je employer désormais pour le ramener? Je lui prodigue les expressions de mon amour; il ne me répond qu'en parlant de puissance. C'est moi qui ai reçu tous les outrages, et c'est lui qui se plaint! Son cœur est dévoré d'ambition, mais n'a rien de grand, de magnanime...

BOTHUEL.

Mais enfin que veut-il?

MARIE.

Le pouvoir absolu.

BOTHUEL.

L'avez-vous pour le lui céder?

MARIE.

Il dédaigneroit maintenant celui que je lui avois cédé autrefois, et qu'il m'a forcé de lui reprendre. Il a déjà entièrement oublié les périls dont j'ai eu tant de peine à le sauver.

BOTHUEL.

Cependant vous devez accorder à Henri ce qu'il est en votre pouvoir de lui accorder; vous devez lui rendre ce qu'il possédoit autrefois, ce que les lois lui assurent; enfin, tous les droits que lui donnent le rang de votre époux.

MARIE.

Si je l'aimois moins, je serois moins embarrassée sur le parti que je dois prendre. Il me suffiroit de l'abandonner; il se perdroit lui-même. Jamais ses projets imprudens ne pourroient réussir, ni inspirer de l'effroi. Une tempête affreuse agite mon cœur; je souffre plus que lui de ses infortunes. Mais si pourtant il veut absolument se perdre... Non, je me reprocherois ses malheurs comme des crimes. Et mon fils; ô ciel!.. si mon fils héritoit un jour des erreurs de son père! oh! je ne sais plus si....

BOTHUEL.

Reine, vous ne voulez pas que je vous flatte, et moi je me fais un devoir de vous servir. Je le vois, l'amour maternel combat en vous votre amour pour Henri. Vous devez

tout accorder à votre époux, excepté votre fils.

MARIE.

Mais, avant tout, il veut que je lui livre mon fils.

BOTHUEL.

Pouvez-vous en disposer, vous? N'est-il pas l'espoir de la nation? Henri fut époux criminel; qui s'étonneroit de le voir père dénaturé?

MARIE.

Cependant, pour calmer son ame impatiente, j'ai promis...

BOTHUEL.

Votre fils..... Il peut en disposer. — Il suffit.

MARIE.

En disposer! Je ne l'oserois, moi. Pourrois-je souffrir qu'un autre...

BOTHUEL.

Vous avez donc pris vos précautions pour qu'on ne pût vous l'enlever.

MARIE.

Que veulent dire ces paroles? Parlez: auriez-vous appris?...

BOTHUEL.

Moi ! rien. Je pense que le hasard seul n'a point ramené Henri. Vous le savez; moi, le premier, j'ai délivré votre époux des regards vigilans qui épioient sans cesse ses démarches; nous ne pouvons plus être instruits des menaces par lesquelles il exhale sa colère. Mais, s'il ose former des projets criminels, mon devoir est de vous découvrir, quel que soit le danger auquel je m'expose, non ce qu'il dira, mais ce qu'il voudra entreprendre.

MARIE.

Il est vrai qu'aujourd'hui encore il a résisté à mes plus tendres empressemens. Qui peut savoir.... Mais, dites-moi, quel dessein criminel auroit pu le rappeler aujourd'hui à la cour ?

BOTHUEL.

Je ne lui en soupçonne point : mais je serois un ministre bien peu habile, si je ne vous faisois voir ce qui lui est possible d'entreprendre. Jamais on n'a remarqué en lui un amour immodéré pour son fils.—Pourquoi le demande-t-il aujourd'hui avec tant d'ardeur ? Ormond, tourmenté du même desir, pré-

tend voir aussi le prince royal. Cet Anglais a la perfidie de la reine, dont il est l'envoyé. Tout est possible.... Il faut veiller. L'insouciance, la confiance aveugle, sont des fautes impardonnables sur le trône.

MARIE.

Dieu ! mes malheurs ne finiront-ils donc jamais? Fatal destin! Enfin, que puis-je, que dois-je faire ?...

BOTHUEL.

Veiller comme je veille moi-même; si ma crainte est sans fondement, elle ne peut nuire à vous, ni à Henri. Trouvez seulement un prétexte vraisemblable pour l'éloigner de votre fils; faites qu'il n'habite pas le même palais; confiez la garde de l'enfant royal à vos plus dévoués serviteurs; persuadez à Henri d'aller avec vous occuper le palais situé sur la montagne, et qui sert de citadelle à la ville; vantez-lui ce lieu, comme plus sain, comme plus agréable. Là, vous verrez quel ascendant votre amour peut avoir sur lui; là, vous lui offrirez tous les moyens de se justifier, et il ne pourra se perdre lui-même.

MARIE.

Votre conseil est sage. — Je m'y rends.

Cependant, vous, Bothuel, redoublez de vigilance : c'est sur vous que reposent ma tranquillité, ma sûreté, ma gloire. Cherchez des moyens pour prévenir les maux auxquels bientôt il ne seroit plus tems de trouver des remèdes.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE Ire.

HENRI (seul.)

Non, je n'ai plus de tems à perdre ; je ne dois plus garder de ménagemens. Pour me perdre, on me prodigue, malgré moi, de vains honneurs. Pourquoi, contre l'usage, me reléguer dans ce palais?... Il est vrai que le même toît ne peut couvrir la perfidie et l'innocence; la scélératesse de cette cour n'a pas encore gagné mon cœur. Mais l'outrage est trop sanglant, la défiance est trop ouverte... Je dois me décider. — Ormond m'a fait demander un entretien ; je l'attends. Quelquefois on est secouru par le bras sur lequel on compte le moins.

SCÈNE II.

HENRI, ORMOND.

HENRI.

Ormond, soyez le bien venu dans une cour où la discorde....

ORMOND.

Je ne connois que trop vos malheurs ; et Elizabeth ne m'a pas envoyé pour en être le spectateur indifférent : son cœur en gémit, elle veut que je rétablisse la paix ! . . .

HENRI.

La paix ! la paix ! quand je suis opprimé par un joug odieux ! Je m'en suis flatté mille fois, et mille fois j'ai été indignement joué.

ORMOND.

Cependant ce jour me semble consacré à la paix.

HENRI.

Vous l'espérez en vain. Ce jour, au contraire, est destiné par la reine à rompre toute mesure avec moi ; et ce sont les derniers outrages auxquels je veuille m'exposer.

ORMOND.

Mais quoi ! ne croyez-vous pas la reine sincère dans sa conduite avec vous ?

HENRI.

Qui peut lire dans son cœur ? Elle ne daigne pas même me rassurer par ses discours.

ORMOND.

Si la reine vous trompe, votre courroux est juste. Et quoique je sois venu ici comme médiateur, suivant le vœu d'Elizabeth, je dois vous offrir en son nom, seigneur, des conseils, des secours, même une escorte. Choisissez.

HENRI.

Il suffiroit de moi pour me venger, si tel étoit mon projet : mais je ne veux accepter ni des secours, ni une escorte, qui m'enlèveroient désormais tout espoir d'une paix que je desire. Ah! combien est cruel l'état où je vis! Si j'emploie la force, on me peint, si non comme un criminel, au moins comme un ingrat; si je me décide à prendre patience, j'enhardis l'insolence de ces vils courtisans, qui me bravent, et qui ont causé mes maux. Je ne puis me résoudre à aucun de ces partis. Je préfère m'exiler volontairement.

ORMOND.

Prince, que dites-vous? Ce moyen ne peut qu'augmenter vos malheurs et vous déshonorer.

HENRI.

Je vois différemment; il sera plus fatal à la reine que honteux pour moi.

ORMOND.

Et ne savez-vous pas qu'un roi fuyant hors de ses états, inspire plus de mépris que de pitié ? Et là même où il éveille la pitié, peut-il être satisfait ?...

HENRI.

Pourquoi parler d'orgueil à celui qui n'a plus de pouvoir ? Je suis roi ; je ne peux me faire obéir dans cette cour ; j'y suis le dernier des hommes.

ORMOND.

Mais en fuyant sous un ciel étranger, pensez-vous jouir même des droits d'un simple particulier ? Pensez-vous pouvoir vous dépouiller du titre de roi ? Ah ! puisque vous daignez m'enhardir à vous parler sincèrement, permettez-moi de vous convaincre que vos projets sont dangereux. Où comptez-vous porter vos pas ? Seroit-ce en France ? Mais cette cour est liée par le sang et par l'amitié avec Marie. Là, elle a sucé avec le lait la mollesse et la corruption, et là on s'empresse d'applaudir à tout ce qu'elle fait ; là réside l'envoyé de Rome, muni du pardon des crimes qu'il fera commettre, et qui n'attend que votre fuite pour envahir votre royaume. Courez vous livrer vous-

même à vos ennemis; ils sauront bientôt vous trouver des crimes...

HENRI.

Ici, suis-je donc au milieu de mes amis?

ORMOND.

Vous êtes dans votre royaume; en vain chercheriez-vous des secours chez l'infidèle Espagnol et le foible Italien. L'un ne vous offriroit qu'un asile peu sûr, et l'autre vous couvriroit d'opprobre. Je dis plus (et vous verrez si je parle sincèrement), je ne vois qu'Elisabeth qui puisse vous recevoir, et je suis le premier à vous conseiller...

HENRI.

Moi, je choisirois pour asile une terre où naguères on m'a privé de la liberté! Je ne l'ai point oublié; là on retient encore ma mère dans les fers.

ORMOND.

Eh quoi! ne le voyez-vous pas aujourd'hui? Votre mère seroit moins libre et moins en sûreté en Ecosse. Je ne puis le nier, jadis Elisabeth vous fut contraire; mais le tems a changé ses sentimens. A peine a-t-elle vu

naître de votre union l'enfant qui doit hériter de son royaume comme de l'Ecosse, elle a sur-le-champ abjuré toute haine ; elle a aimé cet enfant comme son propre fils. Elle regrette moins de s'être soustraite aux nœuds de l'hymen ; mais elle n'a pu s'empêcher ensuite de gémir, quand elle a appris le peu d'égards que Marie avoit pour vous, quand elle a su que tout ce qui n'étoit pas esclave de Rome étoit persécuté, quand elle a su que l'héritier du trône suçoit avec le lait les erreurs superstitieuses. Aujourd'hui elle m'ordonne, si Marie ne change pas de conduite avec vous, de ne traiter qu'avec vous seul. Je vous offre (non des moyens sanguinaires dont elle auroit horreur ainsi que vous), mais des moyens plus doux, qui bientôt vous feroient recouvrer votre ancienne puissance. Vous seriez libre, et ma souveraine satisfaite. Le sort de votre fils seroit plus brillant et plus assuré ; Marie seroit obligée de reconnoître ses erreurs, vos ennemis seroient anéantis. Tout est prêt, vous n'avez qu'à parler.

HENRI.

Que dites-vous ?

ORMOND.

La vérité. Vous seul pouvez exécuter ce

que d'autres ne pourroient même entreprenpre. Que l'héritier du trône, que votre fils soit entre vos mains le gage de votre puissance et de la paix...

HENRI.

Mais comment?...

ORMOND.

On élève ici, comme esclave de cour, celui qui doit un jour s'asseoir sur le trône d'Angleterre et d'Ecosse! Elisabeth et ses sujets en ont été indignés. L'Angleterre se souvient encore de tous les maux que lui a causés Philippe, que Marie cherche à imiter. Ces atrocités ont fait naître dans nos cœurs une haine si forte pour cette religion de sang, que nous préférerions les supplices et la mort même à être soumis à ses lois. Il faut que votre fils, qui doit un jour monter sur le trône d'Angleterre, soit arraché à cette secte. Ne vaut-il pas mieux l'y soustraire dès ce jour, que d'exposer son enfance à des erreurs qu'il doit un jour abjurer?

HENRI.

Je le sais; et croyez-vous que, dans le cœur, je sois plus qu'un autre partisan de

Rome? Il m'est à peine permis de voir mon fils; comment le puis-je faire élever suivant ma volonté?

ORMOND.

Tout seroit facile, si vous l'aviez en votre pouvoir.

HENRI.

Mais il m'est enlevé.

ORMOND.

Vous devez vous en emparer.

HENRI.

Et la garde nombreuse...

ORMOND.

On peut la tromper ou la corrompre.

HENRI.

Quand je l'aurois, pourrois-je le conserver?

ORMOND.

Je m'engage à empêcher qu'on ne nous l'enlève encore. Votre fils grandira sous les auspices d'Elisabeth; elle sera pour lui plus qu'une mère. Près d'elle il sera élevé en héritier du trône. Que je parvienne seulement à protéger sa fuite, et vous êtes maître de tout. Votre fils étant trop jeune pour gouverner, Elisabeth vous fera proclamer régent du

royaume. Alors vous laisserez à votre épouse l'autorité que vous jugerez convenable, celle dont vous la croirez digne.

HENRI.

Ce projet est si important...

ORMOND.

Vous déplairoit-il ?

HENRI.

Non, mais il présente tant de difficultés.

ORMOND.

Osez, et vous les verrez disparoître.

HENRI.

Cet entretien a assez duré. Laissez-moi, je veux réfléchir.

ORMOND.

Dans peu, je reviens près de vous ; le tems presse...

HENRI.

Revenez au milieu de la nuit, et dérobez-vous à tous les yeux.

ORMOND.

Je suivrai vos ordres. Pensez, ô Henri! que plus un coup est prompt et inattendu, plus il

est sûr ; souvenez-vous que le salut de l'état ne permet point de délai : cette entreprise vous rend votre puissance, et vous couvre de gloire.

SCÈNE III.

HENRI (seul.)

Je puis me couvrir de gloire, en reprenant ma puissance... Cette entreprise est importante; elle peut me perdre... Mais dans cette cour où tout est contre moi, que puis-je craindre de plus affreux ? Qui vient ici ?... que me veut cet homme ?...

SCÈNE IV.

HENRI, BOTHUEL.

HENRI.

Que me voulez-vous ? Venez-vous rendre, par habitude, des hommages à celui qui n'a pas même le nom de roi ?

BOTHUEL.

Sire, vous me haïssez, mais je n'en suis pas moins votre sujet fidèle. La reine m'en-

voie près de vous ; elle a su que vous vous plaigniez hautement de ce qu'elle vous avoit désigné un autre palais que celui-ci ; que vous regardiez cet ordre comme un outrage. Apprenez qu'elle a le projet d'aller l'habiter avec vous. Je dois même ajouter...

HENRI.

Je me plains davantage qu'elle soit instruite de tous mes discours. Cependant, cet indigne espionnage n'est pas nouveau pour moi : retournez auprès de celle qui vous envoie ; dites-lui que si je ne dois pas être offensé de sa conduite, elle peut venir elle-même s'expliquer. Ses discours, quoique peu sincères, me plairont davantage que ceux d'un courtisan.

BOTHUEL.

Seigneur, si vous l'aviez écoutée avec moins d'emportement, vous auriez entendu sa voix vous prodiguer les assurances de son amour ; elle ne m'auroit pas choisi pour interprète ; mais elle craint que ses discours...

HENRI.

Elle craint de m'irriter par ses discours, et cherche à me pousser à bout par ses actions.

BOTHUEL.

Vous êtes dans l'erreur. Je sais combien elle vous aime ; je viens vous en apporter la preuve. Moi qui ai le malheur de vous déplaire, moi qui vous suis suspect sans l'avoir mérité, je suis porteur d'un message que la reine n'auroit osé confier à nul autre. Ce message est tel, que vous ne pouvez vous dispenser de l'écouter, que la reine ne peut vous en expliquer le motif. Je m'en suis chargé avec peine; mais c'est la plus grande preuve d'amour que votre épouse puisse vous donner, si vous daignez, comme elle le desire, m'écouter avec bienveillance.

HENRI.

Vous, porteur d'un secret important! Mais qui êtes-vous?

BOTHUEL.

Puisque vous voulez perdre la mémoire de la déroute de Dombar, où, après avoir dissipé les rebelles, je vous ai rétabli sur votre trône, je suis ici l'envoyé de la reine qui m'ordonne de vous dire...

HENRI.

M'ordonne-t-elle aussi à moi de vous entendre?

BOTHUEL.

Vous avez écouté d'autres conseillers...

HENRI.

Que dites-vous?... Quelle audace...

BOTHUEL.

Vous êtes trahi dans cette cour, mais non par ceux que vous accusez. Vous devriez, encore plus que la reine, vous défier de cet homme, à qui le nom d'ambassadeur assure l'impunité de ses perfidies, et qui n'en est que plus actif et plus audacieux. Ormond n'est pas envoyé ici pour négocier la paix. Dès long-tems il est votre ennemi, et c'est lui...

HENRI.

Scélérat! allez-vous encore m'accuser d'un nouveau crime?... Homme aussi lâche que méchant, vous ne cherchez qu'à noircir les actions les plus innocentes. Ormond m'a fait demander une audience, il l'a obtenue. Je ne l'ai point recherché; ce n'est point vers moi qu'il est envoyé...

BOTHUEL.

Le perfide vient aussi pour agir contre vous; il ne peut être qu'un traître; mais il n'a ni

assez d'adresse, ni assez de discrétion. Il s'est trop hâté de laisser paroître ses espérances cachées, ses desseins criminels. Il s'est trahi lui-même, et la reine savoit tous ses projets avant qu'il vous les eût communiqués. Votre conduite n'a point excité son courroux; mais elle a plaint votre aveuglement. Prince, je viens vous en conjurer en son nom, abandonnez votre erreur. Ne vous obstinez pas à travailler pour ceux qui vous trahissent, et à perdre ceux qui vous aiment.

HENRI.

Parlez plus ouvertement, ou gardez le silence. Je n'entends pas vos discours mystérieux; je sais seulement que vous êtes tous également traîtres, et qu'il n'y a personne ici à qui je puisse me fier.

BOTHUEL.

Il est facile de vous éclairer sur ceux qui ont intérêt de vous trahir. Elisabeth, que la haine et la jalousie dévorent, tremble de voir la paix rétablie entre vous et la reine. Que pouvez-vous espérer d'elle?

HENRI.

Ce que j'espère? rien. Je ne demande

rien, je ne veux... Mais vous, que savez-vous ? que peut-on me reprocher ? que pense la reine ? que dit-elle ?

BOTHUEL.

Que puis-je vous dire ? si non qu'Ormond est un scélérat, que l'on vous tend des pièges, enfin, que la reine tremblante pour son fils vous supplie...

HENRI.

Qui peut l'effrayer ? C'est encore un piège que l'on me tend.

BOTHUEL.

Seigneur, vous vous trompez vous-même; moi je vous dis la vérité. Les trames d'Ormond sont déjà connues; ses discours indiscrets ont déjà dévoilé le complot criminel qu'il a voulu vous faire partager.

HENRI.

A moi ! Qu'oses-tu dire, perfide ?... Si tu ajoutes encore un mot...

BOTHUEL.

Seigneur, j'ai rempli mon devoir.

HENRI.

Ma patience est à bout.

BOTHUEL.

J'ai dit ce que la reine m'avoit ordonné...

HENRI.

Vous avez passé les bornes du respect : sortez.

BOTHUEL.

Seigneur, que dirai-je à la reine ?

HENRI.

Sortez ! sortez ! Dites-lui que votre témérité...

BOTHUEL.

Seigneur...

HENRI.

Sortez.

SCÈNE V.

HENRI (seul.)

Je ne suis entouré que de scélérats ; moi-même je suis coupable. O vil artisan d'infamie et de trahison ! Insensé ! j'étois sur le le point de me fier à l'envoyé d'Elisabeth.

SCÈNE VI.

HENRI, ORMOND.

HENRI.

Quoi ! déjà de retour ?

ORMOND.

Un seul doute me restoit encore, je reviens près de vous...

HENRI.

Infâme ! traître ! oses-tu reparoître devant moi !

ORMOND.

Seigneur, qu'est-il arrivé ?

HENRI.

Tu espérois que je ne connoîtrois pas le but de tes offres criminelles. Espères-tu que ta trahison demeure impunie ?

ORMOND.

Qui peut vous avoir changé en si peu de tems... A l'instant je vous parlois...

HENRI.

Il n'y a qu'un instant, je voulois voir jus-

qu'où tu pourrois, sous le voile de la paix, pousser l'audace et l'artifice. Mais parle, as-tu jamais cru que j'allasse dans ton pays mandier des secours pour moi et un asile pour mon fils?

ORMOND.

Si j'ai été porteur de paroles perfides, est-ce ma faute?

HENRI.

C'est la faute de celle qui t'envoie, de ton exécrable ministère.

ORMOND.

Dites plutôt de la cour affreuse où je suis en ce moment, dites de cette nation infâme. Aurois-je osé prendre sur moi de vous faire une pareille proposition? C'est la faute de votre reine, à qui j'obéis par ordre d'Elisabeth. Je vous ai fait connoître ses volontés, et maintenant on m'accuse de trahison; mais je ne serai plus trompé; j'atteste le ciel que je ne prendrai nulle part à vos différends. Je suis innocent de tout ce qui peut arriver; je le jure, et je le soutiendrai toujours.

SCÈNE VII.

HENRI (seul.)

Il dit vrai. Près de Marie, qui puis-je trouver coupable? Je suis tombé dans un piège. O rage! elle m'entendra encore une fois, la perfide! elle m'entendra. Il faut que ma fureur s'exhale sur elle. Le tems approche où je porterai des coups plus assurés.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE Ire.

HENRI, MARIE.

HENRI.

Madame, j'abhorre la feinte, je ne l'ai jamais employée ; quand j'aurois voulu m'en servir, je ne l'aurois pas pu. Mais vous, pourquoi employer de vils artifices pour couvrir vos sentimens? Je vous ai offensée, je le sais; mais au moins ma conduite a toujours été franche et ouverte. Vous deviez apprendre de moi comment on doit offenser son égal.

MARIE.

Quel langage! Quoi! au moment même où la paix se resserre entre nous, j'entends....

HENRI.

La paix entre nous! Jamais; je vous jure une haine éternelle. Imitez-moi, ouvrez votre cœur; je veux vous apprendre à manifester au moins une fois vos desirs; je veux vous épargner désormais la peine de feindre...

MARIE.

O ciel! ai-je mérité de vous de pareils reproches?

HENRI.

Il est vrai; j'ai tort de vous faire des reproches; ils ne peuvent plus rien sur vous. Je ferois mieux d'employer un silence dédaigneux, c'est tout ce que vous méritez; mais je veux laisser un libre cours à mes sentimens; je veux, pour la dernière fois, faire entendre ma voix inflexible à votre coupable cœur. J'ai entre les mains des ressources plus assurées et moins viles que les vôtres. Je puis vous résister même au milieu de votre royaume, et il n'est pas en votre puissance de m'en empêcher. C'est donc par générosité que je vous épargne. Je ne veux pas rendre ce malheureux peuple victime de nos débats. Au point du jour, vous apprendrez ce que j'ai résolu. Je suis, dès à présent, décidé à ne jamais vous revoir; je vous abandonne à vos remords, et vous laisse au milieu de vos fidèles courtisans.

MARIE.

Ingrat... car quel nom puis-je vous donner? Voilà donc la récompense de mon ardent amour, de mes longues, de mes incalcu-

lables souffrances! Voilà donc ce que vous vouliez me dire; voilà les excuses que vous vouliez me faire. Vous osez me mépriser; mais avez-vous donc oublié qui je suis et qui vous êtes? Ah! pardonnez; c'est vous qui me forcez à vous répéter ici des reproches plus pénibles pour moi que pour vous. Mais en quoi ai-je pu vous offenser? Est-ce en vous priant avec trop d'ardeur de revenir près de moi? est-ce en vous prodiguant plus de marques d'amour que je ne le devois? est ce pour vous avoir accordé tout ce que vous demandiez? est-ce enfin pour avoir cru votre inflexible cœur capable de repentir et de reconnoissance?

HENRI.

Vous occupez le trône, et la suprême puissance est une raison sans réplique. Mais je suis loin d'être confondu; tout ce qui m'arrive, j'ai dû m'y attendre. Cependant, apprenez que je n'agirai jamais au hasard ni dans l'ombre; que je ne suis pas aussi foible, aussi atterré, aussi dépourvu de conseils que vous le pensez, et que vos vils artifices...

MARIE.

Faites ce que vous voudrez désormais; je

ne vous demande qu'une seule grace, c'est de ne plus employer avec moi des paroles injurieuses, également indignes de vous et de moi.

HENRI.

J'ai pu vous offenser par des discours ; mais vous, c'est par vos actions que vous me poussez à bout. Avez-vous déjà oublié.....

MARIE.

Je conserve profondément dans ma mémoire des avis que j'ai eu le malheur de négliger. Ils étoient pleins de vérité et de sagesse. Avant je ne vous donnasse ma main, vos actions peignoient déjà votre caractère et votre cœur. Aveuglée par l'amour, je n'ai rien cru, rien voulu croire. Lequel de nous deux feignoit alors? Répondez, ingrat. Ah! malheureuse que je suis! — Mais mon repentir est trop tardif, il est inutile. O ciel! il est donc vrai que vous voulez absolument être mon ennemi. Ah! vous ne le pourrez pas. Réfléchissez; un mouvement de colère vous anime contre moi, mais il sera passager. Un seul mot de votre bouche suffiroit pour réparer toutes vos offenses. Parlez, et mon amour est prêt à vous pardonner. Maintenant, hélas! pourquoi re-

fuser de m'apprendre ce qui a de nouveau excité votre colère? Quelle qu'en soit la cause, bientôt...

HENRI.

Vous voulez donc absolument l'entendre de ma bouche? Quoique vous le sachiez mieux que moi, je consens à vous satisfaire. Je ne me plains point d'un amour que vous feignez et que vous n'éprouvez pas. Je ne parlerai point de vos discours séduisans et perfides, de l'ordre que j'ai reçu d'habiter un autre palais, de l'enlèvement de mon fils, de la promesse que vous m'aviez faite de me rendre mon autorité. Je ne rappellerai point les affronts sans nombre dont vous m'avez accablé. Mais ce que je ne puis supporter; c'est le dernier outrage que je viens de recevoir. Eh quoi! non contente d'employer tant de vils moyens pour vous venger et me perdre, vous avez recours même à la perfide Elisabeth.

MARIE.

Que dites-vous? ô ciel! Quelle preuve?

HENRI.

Ormond est un traître, je le sais; mais il

ne l'est pas plus que ceux qui vous conseillent. C'est en vain que vous me l'avez envoyé pour me sonder, me tromper, me séduire par de fausses promesses. Y eût-il jamais une plus horrible trame! Vouloir me rendre traître malgré moi! pour trouver ensuite des prétextes ou spécieux...

MARIE.

Qu'entends-je? Que la colère céleste s'appesantisse sur moi, si jamais...

HENRI.

Il est inutile de faire un parjure; j'ai sur-le-champ découvert la fraude; j'ai feint d'abord de tout approuver pour tromper moi-même le traître; mais je suis déjà las d'employer de vils artifices. Ormond a reçu de moi la réponse qu'il a méritée. — Elisabeth qui vous haïssoit, va maintenant joindre le mépris à la haine. Elle sera la première à vous blâmer, à vous accuser devant l'univers d'un crime qu'elle a conseillé.

MARIE.

Cette imposture est trop vile. Qui a osé ainsi déshonorer mon nom?

HENRI.

Voilà quelle est la scélératesse de vos courtisans. Applaudissez-vous ; mais ils ne sont pas encore assez expérimentés. Bothuel et Ormond, en se disputant à qui découvriroit le premier les secrets de mon ame, m'ont laissé lire dans leurs cœurs et dans le vôtre.

MARIE.

Si la raison ne peut rien sur vous; si vous ne voulez rien entendre, je puis encore vous faire connoître la vérité par des faits. Je mande à l'instant Ormond et Bothuel.

HENRI.

Quoi! je souffrirois une confrontation avec des êtres...

MARIE.

Mais sans cela, comment puis-je vous convaincre? Comment puis-je arracher le bandeau qui couvre vos yeux?

HENRI.

Il est arraché, le bandeau. Je n'ai que trop vu la vérité... Mais voulez-vous à-la-fois me convaincre et m'appaiser? Il vous en reste un moyen, un seul moyen; je vous demande la tête de l'orgueilleux Bothuel, et le renvoi

d'Ormond. Accordez-les sur-le-champ. Parlez ; êtes-vous prête à me les sacrifier?

MARIE.

Je vois enfin, je ne vois que trop quels sont vos projets. Tout homme qui me dit la vérité vous déplaît ; tout homme qui a mérité ma confiance, est votre ennemi. Eh bien! que rien ne vous arrête ; renouvelez la scène de Rizzio. Vous avez accoutumé votre main à exécuter vos vengeances criminelles. Vous pouvez vous baigner dans le sang de Bothuel ; vous pouvez le massacrer, il n'est plus en mon pouvoir d'arrêter vos crimes ; mais la raison m'ordonne d'arrêter le sang. Si Bothuel est coupable, qu'on le punisse ; mais qu'on l'écoute auparavant. Tandis que je consens moi-même à me soumettre à un jugement sévère et solemnel, pourrois-je exercer le pouvoir despotique même contre les plus vils de mes sujets ?

HENRI.

On ne refuse pas la justice aux méchans, mais elle est muette pour les bons. Voilà les maximes des rois. — Je vous laisse ; adieu.

MARIE.

Mais écoutez.

HENRI

Je vais passer cette nuit, cette dernière nuit, dans le palais qui m'a été désigné; je vais la passer, non dans le sommeil, mais dans les angoisses. Je consens à rester, pourvu que demain je sois loin de cette horrible cité. Tout lieu où je ne serai pas avec vous me paroîtra agréable. Je croyois voir la confusion sur votre visage; mais je m'étois abusé. Il est aussi tranquille que votre cœur est perfide.

SCÈNE II.

MARIE (seule.)

Malheureuse!... où suis-je? que dois-je? que puis-je faire? quelle furie l'inspire aujourd'hui? d'où lui viennent ces infâmes soupçons? qui peut lui donner tant d'audace? Est-ce mon amour méprisé?... Mais s'il tentoit... Ah! qu'il reste... S'il part, il excite bien plus de haine contre moi, que de pitié pour lui, et le ciel sait si jamais je fus envers lui coupable d'autre crime que de l'avoir trop aimé et de l'avoir mal connu! Que diront les sectaires impies, depuis si long-tems habiles à calomnier toutes mes actions? Quelle au-

dace ce jour va leur inspirer ?... Henri compteroit-il sur leur appui ? . . . Ah ! de tous côtés je ne vois que doutes, craintes, périls et malheurs ; mais il faut prendre un parti ; l'incertitude est le pire de tous les maux.

SCÈNE III.

MARIE, BOTHUEL.

MARIE.

Ah ! Bothuel, accourez ; si vous ne me secourez dans mes malheurs, je tombe dans le précipice ouvert sous mes pas.

BOTHUEL.

Dès long-tems vous êtes sur le bord de ce précipice ; mais aujourd'hui le danger plus grand....

MARIE.

Eh quoi ! vous pensez qu'Henri...

BOTHUEL.

Je sais ce qu'il a fait. Reine, vous ne m'avez jamais entendu accuser près de vous ni votre époux, ni aucun de vos sujets, et pourtant la nécessité m'y force aujourd'hui.

MARIE.

Quel complot trame-t-on ?

BOTHUEL.

On a tramé un horrible complot; et sans moi, madame, il seroit exécuté. Vous devez vous en souvenir; je vous ai dit qu'il falloit veiller sur votre époux, épier ses démarches, et découvrir le vrai motif de son retour. Je n'ai pas tardé à tout apprendre. Ormond a été admis près de lui; il l'a sondé, l'a flatté, l'a séduit; enfin, il a obtenu de lui qu'il remît votre fils entre ses mains.

MARIE.

Qu'entends-je? à Ormond!...

BOTHUEL.

Oui, pour fuir et l'emmener à la cour d'Elisabeth.

MARIE.

Le traître! m'enlever mon fils!... le remettre entre les mains de celle...

BOTHUEL.

Pour sa récompense, Henri régnoit seul; son projet étoit de vous dicter la loi, de proscrire le culte de Rome, de corrompre son fils, en le fesant élever dans la nouvelle secte.

MARIE.

O dieu! arrêtez! je me sens glacée d'horreur; et à l'instant même, il poussoit l'audace

jusqu'à m'accuser de ses propres trahisons. Il prétendoit qu'Ormond ne conspiroit que par mes ordres; que c'étoit moi qui lui tendoit des pièges. Le perfide !

BOTHUEL.

Il avoit recours à l'artifice, craignant que vous n'eussiez découvert ses complots. J'ai tenté vainement en votre nom de le faire revenir; il a cherché des excuses à sa faute, et n'en a pu trouver; il n'a pu même la nier. Alors il s'est livré à des emportemens qui ont changé mes soupçons en certitude. Je suis allé trouver Ormond; je lui ai peint la foiblesse de Henri, son indécision, son peu d'énergie. Je lui ai dit que le roi m'avoit lui-même découvert une partie du complot. Ormond, malgré toute son habileté, s'est cru trahi; changeant tout-à-coup de conduite, il a tout avoué. Il s'est contenté de dire qu'Henri, le premier, lui avoit proposé d'enlever votre fils; que son projet étoit de vous tout découvrir, et qu'il n'avoit feint avec votre époux que pour vous prévenir de ses projets. Moi, j'ai paru le croire, et je l'ai enfin décidé à venir lui-même vous tout révéler. Voulez-vous l'écouter? il attend.

MARIE.

Qu'il vienne, qu'il vienne sur-le-champ.

SCÈNE IV.

MARIE (seule.)

Mon fils... Qu'ai-je entendu?... Mon fils entre les mains de ma plus cruelle ennemie! de cette femme jalouse et sanguinaire! Et qui le livre? son père... un père qui trahit en même-tems son fils et son honneur. Jamais homme réunit-il tant d'aveuglement et tant de perfidie?

SCÈNE V.

MARIE, ORMOND, BOTHUEL.

MARIE.

Parlez, Ormond; j'attends de vous la vérité. Que vous a dit Henri?

ORMOND.

Reine.... il.... se plaignoit.... du peu d'égard qu'on a pour lui dans cette cour...

MARIE.

Il ne s'agit pas ici de déguiser ses discours.

Déchirez le voile, redites-moi ses demandes indiscrètes, et vos promesses téméraires.

ORMOND.

Il est vrai... il me demandoit les secours d'Elisabeth.

MARIE.

La vérité seule peut vous sauver. Je sais tout. En vain voudriez-vous dissimuler. Henri, aussi peu habile à exécuter qu'à entreprendre, a le premier trahi Elisabeth, lui-même et vous.... Mais je veux entendre de votre bouche...

ORMOND.

Henri se plaignoit à moi de ce que son fils recevoit ici une éducation indigne de l'héritier de deux royaumes. Il avoit résolu lui-même de le livrer à Elisabeth comme ôtage de sa fidélité.

MARIE.

Y eût-il jamais un père aussi barbare? Et vous, consentiez-vous...

ORMOND.

Je n'ai pas voulu tout perdre par un refus; et pour l'empêcher de former d'autre projet, j'ai dissimulé.

MARIE.

Il suffit. Elisabeth vous a envoyé à ma cour pour y tramer ma perte. Partez, je vous le permets, quoique vous ne méritiez pas cette grâce. Que votre reine apprenne à choisir des ministres, si non plus fidèles, du moins plus habiles.

SCÈNE VI.

MARIE, BOTHUEL.

BOTHUEL.

Il emploie l'artifice, mais trop tard. Avec quel art il sait joindre le mensonge à la vérité; mais je suis parvenu à prévenir ses complots.

MARIE.

Ah malheureuse! je ne trouve en moi ni résolution, ni force. Mon cœur est déchiré par le doute, la colère, la crainte: l'avouerai-je? j'ose encore espérer...

BOTHUEL.

Et moi aussi j'espère que le complot étant découvert, il ne vous arrivera aucun malheur.

MARIE.

O ciel! Henri est si violent, que même après la découverte de son entreprise insensée...

BOTHUEL.

Et que peut-il faire?

MARIE.

Il peut sortir du royaume. Déjà, par un dernier adieu, il a....

BOTHUEL.

Sortir du royaume! Avant d'avoir découvert ses projets criminels, vous lui en aviez enlevé les moyens, et avec justice. Combien y êtes-vous plus autorisée maintenant, maintenant que, honteux d'avoir vu ses complots prévenus, il peut aller de nouveau tenter la fortune, et conspirer avec plus d'audace?

MARIE.

Je le pense aussi; mais cependant...

BOTHUEL.

Et qui sait d'ailleurs vers quelle contrée sa rage peut lui faire porter ses pas? Qui sait à quel appui il osera recourir? Il n'en trou-

vera que trop dans vos lâches ennemis. Vous devez choisir le moindre des maux.

MARIE.

Que puis-je faire ?

BOTHUEL.

Vous le savez mieux que moi. Mais toute violence répugne à la bonté de votre cœur.— Enfin, que desirez-vous?—Voulez-vous qu'Henri se retire près d'Elizabeth? Oh! s'il peut traiter directement avec èlle, que n'avez-vous pas à redouter?...

MARIE.

O jour fatal! jour précurseur de jours plus malheureux encore!—Il est donc vrai; tu es enfin arrivé! Infortunée que je suis! Quoi! j'irois employer la violence contre l'amant que j'adore, contre l'unique, le premier objet de mon amour!—Non, je ne le puis. Quelque chose qui arrive, je ne puis m'y résoudre.

BOTHUEL.

Mais, pensez qu'il peut vous nuire.

MARIE.

Quel mal peut-il me faire, qui égale le tourment de n'être plus aimée!

BOTHUEL.

S'il part.—Vous ne le reverrez plus.

MARIE.

O ciel ! qu'il reste ; il suffit.

BOTHUEL.

O mère aveugle ! aimez-vous moins votre fils que votre époux ? Votre fils est en danger ; un hérétique veut corrompre son innocence et perdre son ame ! ...

MARIE.

Ah ! je dois, je le sens... Mais... comment... jamais...

BOTHUEL.

Si l'on privoit Henri de sa liberté ; si l'on pouvoit y parvenir, sans employer la force, sans outrager sa personne sacrée...

MARIE.

Il est trop violent. La honte, le remords, le désespoir, pourroient le rendre encore plus téméraire ; alors il auroit autant de partisans que je compte d'ennemis.

BOTHUEL.

Madame, il existe un moyen d'exécuter

votre entreprise, sans exciter aucun tumulte. Ce moyen est le seul praticable. La nuit répand ses ténèbres. Profitez-en pour faire entourer par des soldats le palais où votre époux s'est retiré. Il y attend avec impatience les premiers rayons du jour pour s'éloigner de vous, suivi de ses partisans. Qu'il soit gardé à vue, mais en lui conservant tous les égards qu'on lui doit. Par ce moyen, personne ne porte sur lui une main téméraire, et vous enchaînez sa fureur. Que cette nuit on ne puisse pénétrer jusqu'à lui, demain vous prendrez un parti, et votre époux sera plus disposé à suivre vos volontés.

MARIE.

Ce moyen me paroît moins coupable... cependant...

BOTHUEL.

Ah! madame, croyez que vous n'en avez point d'autres.

MARIE.

Mais qui exécutera....

BOTHUEL.

Je m'en charge... si vous daignez...

MARIE.

Mais si l'on outre-passoit vos ordres; si...

BOTHUEL.

Que redoutez-vous ? Craignez-vous que je ne sache pas exécuter ?.... Mais le tems presse, et je cours.

MARIE.

Ah ! non, arrêtez...

BOTHUEL.

Je veux vous servir malgré vous.... Souvenez-vous, madame, que je vous ai déjà sauvée une fois.

MARIE.

Je le sais, mais...

BOTHUEL.

Fiez-vous à mon zèle.

SCÈNE VII.

MARIE (seule.)

Ah ! non... arrêtez.... Il m'échappe.... O moment affreux !... moment terrible, tu vas décider de ma tranquillité, de mon bonheur, et de ma renommée.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE Ire.

MARIE, LAMORRE.

LAMORRE.

Reine, oubliant le respect que je vous dois, je viens tremblant, dévoré d'inquiétudes; j'ose pénétrer, au milieu de la nuit, jusques dans votre appartement. Ah! quelle nuit...

MARIE.

Que voulez-vous?

LAMORRE.

Que faites-vous? qui vous a conseillée? Quoi! vous restez tranquille dans ce palais, quand votre époux est environné par de vils satellites.

MARIE.

Mais vous, qui vous a donné tant d'audace?... Avant la fin de la nuit, on saura que je n'ai enlevé à mon époux que les moyens de se perdre.

LAMORRE.

Quel que soit votre projet, il est cruel, terrible, inoui. Le peuple en est plus irrité qu'abattu. Réfléchissez-y; peut-être vos conseillers vous trompent-ils. Dieu veuille que je sois arrivé assez à tems pour vous ouvrir les yeux! Ces vils satellites qui remplissent toutes les rues, armés d'épées menaçantes et de torches sinistres, ne peuvent annoncer que des malheurs. Que font-ils autour du palais de votre époux? Pourquoi en repoussent-ils tout le monde avec violence?

MARIE.

Eh quoi! dois-je donc vous rendre compte de mes actions? Mes desseins sont purs; je les communiquerai à ceux qui doivent les connoître. Vous fiez-vous à ce peuple insolent?

LAMORRE.

Je n'ai confiance qu'en moi et dans ce dieu dont je suis le ministre. Vous pouvez m'arracher la vie, mais non m'ôter ma franchise et ma liberté. Faites-moi, si vous le voulez, massacrer à côté de votre époux; mais auparavant vous m'entendrez.

MARIE.

Quels discours, ô ciel!... Je desire voir couler le sang de mon époux! Qui ose dire....

LAMORRE.

Que vois-je!... Le daim timide et sans défense est sous la dent du tigre furieux.... Déjà son flanc est déchiré.... il tombe palpitant, il expire, il a vécu... Ah! qui pourroit retenir ses larmes? Quel rayon céleste vient briller à mes yeux? Suis-je encore un mortel? Le nuage épais qui couvre l'avenir d'un sombre voile, se dissipe tout-à-coup.... Que vois-je!... Ah! le traître, il est couvert de sang. Je le vois fumant encore de ce sang pur et sacré, oser occuper la place de celui qu'il a assassiné. Ah! épouse criminelle, vous souffrez...

MARIE.

Quelle voix! quels accens!... Ah ciel! que dites-vous? quels horribles présages... Mais il ne m'entend pas; sur son visage brille une flamme divine.

LAMORRE.

Ah! nouvelle fille d'Achab, entends-tu les hurlemens de ces chiens furieux, qui s'ap-

prêtent à dévorer tes entrailles?... Mais toi qui oses t'asseoir sur le trône; toi, fils de l'iniquité, tu règnes... tu vis...

MARIE.

Un dieu cruel s'est emparé de lui. Ah ciel! ah! écoutez-moi.

LAMORRE.

Mais non, tu ne vis pas... L'horrible faulx atteint ta tête criminelle... Mort... mort... je t'entends déjà, je te vois accourir... Ah! vengeance céleste! tu comptes tous ses crimes... Le ciel triomphe... La femme perfide est arrachée des bras de son époux adultère.... Les traîtres sont eux-mêmes trahis... O joie! ils sont abattus, terrassés... ils éprouvent le sort de Henri.

MARIE.

Vous me faites frémir... Ah!... que dites-vous? la force m'abandonne...

LAMORRE.

Mais quel spectacle nouveau?... O scène épouvantable! Je vois des ruisseaux de sang autour d'un échafaud... Qui vois-je y monter? Quelle est cette femme orgueilleuse qui

abaisse sa tête altière sous la hache vengeresse ? C'est une autre reine qui porte le coup fatal... Le sang criminel jaillit de tous côtés... une ombre accourt s'y désaltérer.... Ah ! puisse le ciel être appaisé par ce sang !... Mais non, la comète traîne derrière elle une longue suite de malheurs ; la femme expirante laisse après elle des rois orgueilleux, foibles et misérables.... Déjà la juste colère du roi des rois fait couler leur sang criminel.

MARIE.

O malheureuse !.... Ministre du ciel.... quelle affreuse lumière vient vous éclairer ?... Arrêtez ! arrêtez !... je meurs.

LAMORRE.

Qui m'appelle ?... C'est en vain que l'on veut me distraire de cet horrible spectacle... Je vois les airs remplis de spectres... Qui es-tu, toi qui viens éveiller ma pitié ?... La cruelle mort étend ses aîles sur toi ; je vois ta tête couronnée rouler sur une infâme poussière... et tu n'es pas vengé... Ah ! tu l'es, tu ne l'es que trop ; ta tête altière étoit dévouée à une vengeance plus antique et plus juste. Combats, carnage, effroi, terreur... vous

ensanglantez le trône où se succède une foule de rois. O race funeste aux autres comme à toi-même! c'est pour toi que l'on répand des flots de sang. En es-tu digne ?... Ah! fuis, ne souille plus cette terre de ta présence impie; fuis, cherche un asile au sein de l'infamie; cherche-le chez ces vils idolâtres..... traîne chez eux ton horrible vie; coules-y des jours couverts d'opprobre... sois-y la fable du monde, la honte du trône, et l'objet du mépris de l'univers.

MARIE.

Ah! qu'entends-je?... Ah! quelle puissance inconnue ces paroles ont-elles sur mon cœur?

LAMORRE.

Ah! où suis-je?... Transport sublime! inspiration céleste!... où m'avez-vous entraîné?... qu'ai-je dit?... où portai-je mes pas?... qu'ai-je vu?... à qui ai-je parlé?... Quoi! je suis dans cette cour... dans cette horrible cour... O séjour de mort et de douleur! je t'abandonne pour jamais...

MARIE.

Arrêtez...

LAMORRE.

Madame, êtes-vous revenue de vos erreurs?

MARIE.

Ah! malheureuse... désormais... je respire à peine... Je dois donc lui laisser même le pouvoir de me nuire.

LAMORRE.

Vous devez prévenir ces malheurs; mais auparavant connoissez mieux vos ennemis... Je croirai facilement que Bothuel ne vous est pas connu; je le croirai pour vous excuser... Ce monstre est le plus perfide et le plus scélérat des hommes.

MARIE.

O ciel! s'il alloit me trahir... je dois m'en défier... Allez auprès d'Henri, Argollo vous accompagnera. Que mon époux me jure de ne pas sortir de l'Ecosse avant que tout soit éclairci entre nous, et moi je promets de retirer mes troupes avant le jour. Allez, courez, volez, obtenez ce serment, et revenez près de moi.

SCÈNE II.

MARIE (*seule.*)

Quelle terreur m'agite! Ah! si jamais.... Suis-je donc coupable? Tu le sais, toi, qui lis dans les cœurs... Jamais je ne fus tourmentée de plus affreux pressentimens. Que va-t-il arriver?... Quels horribles malheurs m'annonçoit-il?... Jamais nuit ne fut aussi terrible.

SCÈNE III.

MARIE, BOTHUEL.

MARIE.

Qu'avez-vous fait?... Ah! malheureux; où m'avez-vous entraînée?... Il est tems encore de réparer.... Volez, retirez les troupes.

BOTHUEL.

Mais qui peut vous avoir fait changer si promptement?

MARIE.

Je ne vous ai rien ordonné; c'est vous qui avez osé...

BOTHUEL.

J'ai osé, oui, j'ai osé vous indiquer, pour

vous sauver, un moyen plus doux que ceux que vous imaginiez vous-même. Vous m'en avez laissé le soin; j'ai obéi. Maintenant Henri a vu mes soldats; il a entendu prononcer mon nom... il parcourt son palais et se prépare à un combat désespéré. Je l'ai vu aller, venir, s'élancer furieux; je l'ai vu disposer des torches embrâsées; il a rempli l'air de ses menaces. Il n'est pas difficile de retirer ces troupes; mais qui pourra arrêter votre époux? Je ne parle pas de moi; je serai une foible victime immolée à un si juste courroux, et plût au ciel qu'il ne porte pas plus loin ses fureurs! mais vous, madame; savez-vous ce que peut faire Henri offensé?

MARIE.

Ah! dites-moi, n'avez-vous pas vu à l'instant Lamorre qui alloit trouver Henri?

BOTHUEL.

Je ne l'ai point apperçu... Mais auriez-vous écouté les paroles perfides de ce ministre?

MARIE.

Ah! oui; je l'ai trop écouté. Quoique ministre d'une secte ennemie, hélas! que ne m'a-t-il pas révélé? Ah ciel! quels présages

il m'a fait entendre?... Je viens de l'envoyer auprès de Henri. Puissent ses discours avoir autant d'ascendant sur mon époux que sur moi! Qui sait? Souvent la main invisible du ciel se plaît à signaler sa puissance; peut-être Lamorre est-il l'instrument de dieu. Allez, volez, faites qu'il parle au roi.

BOTHUEL.

Lamorre, ennemi de notre culte, espère gouverner, à sa volonté, le foible Henri; voilà pourquoi il paroît lui être dévoué. Le traître! son unique but est de se mettre à la tête d'un parti. Déjà les rebelles les plus audacieux sont assemblés et armés. Ils n'attendent plus que le signal; Lamorre le donnera. Vous savez quels sont ces hommes, vous le savez vous, madame, qui, étant tombée en leur pouvoir, avez entendu leurs horribles discours, qui avez connu les lois impérieuses qu'ils vouloient vous dicter. Je m'en souviens aussi, moi qui vous ai arrachée de leurs mains. Je jure que tant que je vivrai, ils ne renouvelleront pas leurs attentats. Je vous servirai, même en vous désobéissant. Toutes les avenues sont soigneusement gardées... Il y va de la vie pour quiconque ten-

BOTHUEL.

Quel bruit!... Le ciel paroît en feu.

MARIE.

Ah! où fuir?...

SCÈNE IV.

LAMORRE, MARIE, BOTHUEL.

LAMORRE.

Et où pourriez-vous fuir maintenant?

MARIE.

Lamorre, qu'est-il arrivé? Quoi! déjà de retour...

LAMORRE.

Et vous êtes ici!... Allez, courez, contemplez votre époux mort...

MARIE.

Dieu! qu'entends-je?

BOTHUEL.

Le roi est mort! comment.... quelle main?...

LAMORRE.

Traître! la vôtre.

BOTHUEL.

Qu'osez-vous dire ?

MARIE.

Henri n'est plus ; mais comment? Ah ! ciel... quelle rage coupable !

LAMORRE.

Arrêtez... Le palais d'Henri est détruit jusques dans ses fondemens ; le salpêtre ambrâsé... C'est au milieu des ruines que votre époux enseveli...

MARIE.

Qu'entends-je ?

BOTHUEL.

Ah ! je ne le vois que trop ; Henri, furieux, désespéré, aura lui-même mis le feu aux magasins de poudre conservés dans le palais.

LAMORRE.

Le cri public vous accuse, vous, Bothuel.

MARIE.

Monstre ! tu aurôis pu...

BOTHUEL.

Reine, voilà ma tête... Je ne crains point

que la vérité se découvre; je ne vous demande point de grâce; je n'implore que votre justice.

LAMORRE.

Non, Henri ne s'est point donné la mort lui-même ; des scélérats...

MARIE.

Soupçon affreux... punition plus cruelle que la mort... O déshonneur éternel! ô douleur!... Que tout le monde fuie ma présence... tout se découvrira. Malheur à celui qui aura commis cet abominable forfait! Je ne vis que pour me venger.

BOTHUEL.

Reine, je respecte votre douleur; mais je ne crains rien pour moi.

LAMORRE.

Devez-vous craindre, en effet? Puisque la foudre n'écrase pas votre tête coupable, l'innocent doit seul trembler.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

EXAMEN DE MARIE STUART.

LA tragédie de *Marie Stuart* est la plus foible de toutes celles d'Alfieri. Il en convient lui-même, et avoue que c'est la seule qu'il voudroit n'avoir pas faite. En effet, l'intrigue n'est conduite que par les personnages secondaires, qui font agir à leur gré les acteurs principaux. Cependant, on doit observer que cette pièce renferme quelques beautés. La première scène entre Marie et Henri est bien tracée; elle peut même être regardée comme une des meilleures du poëte italien. La reine y déploie toutes les ressources d'une amante, d'une épouse, pour ramener le foible Henri. La scène dans laquelle Ormond veut engager le prince à accepter l'appui d'Elisabeth, mérite aussi d'être distinguée.

Le rôle de Henri est absolument neuf au théâtre. Alfieri a bien saisi le caractère d'un homme sans génie et sans expérience, qui, élevé subitement au trône, n'a aucune connoissance des usages, des intrigues de la cour, qui, toujours prêt à écouter les conseils de ceux qui cherchent à le perdre, rejette les secours de ceux qui veulent le sauver; qui, sans cesse aigri par les fautes même que sa foiblesse et son imprudence lui font commettre, ne voit par-tout que trahison et perfidie. Mais ce caractère de foiblesse, qui, dans les princes, cause plus de maux que la perversité, ne produit pas d'effet au théâtre. Un prince foible sans énergie, sans vices ni vertus, est toujours froid à la

scène, et sur-tout dans une tragédie. Il n'intéresse point, et ses malheurs excitent le mépris plutôt que la pitié.

Marie est tendre, aimante ; son rôle est un des plus intéressans qu'ait tracés Alfieri ; mais on ne voit en elle qu'une femme, et non une reine.

Alfieri a profité du personnage de Lamorre pour exhaler sa haine contre la religion romaine et le saint-siége ; il a profité de l'esprit novateur des disciples de Knox pour répandre ses principes anti-sociaux, et c'est Henri qui écoute toutes les déclamations philosophiques de Lamorre et qui y applaudit.... Ce Lamorre remplit tout le cinquième acte par une vision prophétique ; il prédit à Marie sa chûte, sa mort terrible, et tous les malheurs qui menacent l'Angleterre et l'Écosse. Cette scène est fortement écrite, mais *non erat his locus.*

On avoit reproché à Voltaire ce vers de *Mérope* :

Allons, encore ce crime, il m'est trop nécessaire.

Dans *Marie Stuart,* Bothuel qui conduit toute l'intrigue, loin de se démasquer, dissimule si bien ses projets horribles, même au spectateur, que jusqu'à la catastrophe, on est incertain si Lamorre n'est pas plus scélérat que Bothuel.

On peut remarquer qu'en général Alfieri, sévère imitateur des Grecs, a beaucoup mieux réussi dans les sujets tirés de l'antiquité, que dans ceux qu'il a puisés dans l'histoire moderne.

FIN DU TOME TROISIÈME.





